

LES COLONIES AGRICOLES

DE LA

**RÉPUBLIQUE ARGENTINE**

DÉCRITES

APRÈS CINQ ANNÉES DE SÉJOUR

PAR

GERMAIN LONFAT

LAUSANNE

PRIMERIE VEUVE S. GENTON & FILS

—  
1879

TA  
783

Médiathèque VS Mediathék



1010963290



LES COLONIES AGRICOLES

DE LA

# RÉPUBLIQUE ARGENTINE

DÉCRITES

APRÈS CINQ ANNÉES DE SÉJOUR

PAR

GERMAIN LONFAT.



LAUSANNE

IMPRIMERIE VEUVE S. GENTON ET FILS

—  
1879

TA 783







Lithog. T. Chappuis.

Dessiné sur photographie par E. Devaux.

Une fête d'Européens dans les colonies.





## A MES CHERS LECTEURS

---

Avant de quitter temporairement ma patrie (la Suisse française) pour habiter la République Argentine, Amérique du Sud, j'ai dû céder au désir exprimé par bien de mes amis et de mes connaissances, pour que je leur fisse parvenir un résumé de ce que pouvait être ce pays au point de vue de l'émigration européenne, et de la position véritable dans laquelle se trouvent tant de nos compatriotes qui y sont fixés depuis plus ou moins longtemps.

J'étais loin de connaître les difficultés et la responsabilité qu'entraînaient ma promesse, mais l'expérience acquise par un séjour assez prolongé à Buénos-Ayres, m'a montré que pour effectuer ce travail avec toute l'importance qu'il mérite, il fallait explorer les colonies que le choix du sol et les moyens faciles de transport, ont disséminées sur l'immensité du territoire, et que, pour cela, deux années de voyages pourraient à peine suffire à remplir cette tâche à la fois empreinte d'intérêt et de charmes, mais exigeant de réels sacrifices.

Mon désir était sans cesse excité par ce que l'on me racontait dans cette capitale et surtout par les nombreux européens que des affaires y amènent constamment des diverses provinces ; ajoutons à cela la passion toute naturelle qu'un pareil voyage peut provoquer et vous comprendrez que je me mis avec bonheur à co-ordonner mes notes de passage sur mer, pour en faire une brochure intitulée : *« De Genève à Buénos-Ayres ; impressions de voyage dédiées aux émigrants de la Suisse. »*

J'informai mes lecteurs que cette relation n'était que l'avant-coureur du rapport définitif que je ferais après que j'aurais exploré les colonies et consulté les colons. J'y ai joint une annotation spéciale sur les conseils provisoires que j'avais à donner en attendant; et comme ces renseignements seront la base sur laquelle reposera mon travail, et que cette fois la Suisse n'en n'aura pas seule le monopole, je me fais un devoir d'en transcrire ci-après les passages :

» A celui qui aime sa patrie et qui vit dans un certain bien-être, au sein de sa famille, par le moyen d'une modeste fortune acquise par un travail assidu, mais auquel l'Amérique sourit avec autant de puissance que si les cailles tombaient toutes rôties sur la table, je lui conseille de rester chez lui.

» A celui qui a reçu une bonne instruction et qui croit mieux l'utiliser en venant ici sans connaître la langue du pays et qui, en outre, n'a jamais été cultivateur, je lui adresse sincèrement le même conseil.

» A celui dont la vie a été fréquemment relâchée par la dissipation et la fainéantise et que sa famille a néanmoins soutenu et favorisé, celui-là surtout, je le prie de se convaincre d'avance qu'il ne trouvera que misère et déception ! . . . .

» A celui enfin qui est à la tête d'un commerce ou d'une industrie quelconque, et qui croit augmenter plus rapidement sa fortune en quittant son pays, sans connaître cette langue, à celui-là je lui rappelle le dicton qui doit passer pour lui en maxime : « Mieux vaut un *tien* que deux tu l'auras. »

» Mais aux nombreuses familles intelligentes et laborieuses, douées d'une bonne constitution physique, sachant sacrifier le plaisir de la ville et l'amour du pays à celui de l'ordre et du travail, je leur dis : Venez avec assurance et sans crainte, car un avenir florissant vous attend. »

Faire la description du pays, avec quelques détails historiques, de son climat, de sa population, de ses mœurs et coutumes, de son commerce, de ses lois internationales, des voies de communications, des correspondances entre les colons et leurs amis d'Europe, de l'équipement des émigrants, des renseignements pratiques pour la traversée et le voyage dans l'intérieur, la des-

cription des colonies et la situation des colons, puis un jugement d'ensemble du pays avec l'émigrant et de celui-ci avec le premier, tel est le programme que je me suis proposé de suivre. Je compte d'avance, chers lecteurs, sur votre indulgence. Si la plume d'un ancien berger, par la simplicité de son style, ne flatte pas votre imagination, le sujet qu'elle traite ne frappera pas moins profondément votre âme quand elle vous montrera *sous son jour véritable*, comment se trouvent quelques centaines de milliers de vos parents, de vos amis et de vos compatriotes européens, que le ciel argentin recouvre de sa paternelle et bienveillante protection.

Environ *deux cents* lettres offertes par les principaux chefs de famille dans les colonies, pour être annexées à l'ouvrage qu'elles couronnent, justifieront non seulement la véracité de ma narration mais elles certifieront à la fois de ma présence au milieu d'eux et du dévouement que j'y déploie pour une chose d'une si haute importance.

C'est sous l'impression de ces sentiments, que je vous présente, bien chers lecteurs, l'expression de mon profond dévouement.

GERMAIN LONFAT.



## AUX LECTEURS



Nous avons pensé que nous ne pourrions faire une meilleure introduction à notre ouvrage qu'en publiant trois lettres des personnages les plus haut placés dans la République Argentine, ainsi que celle de M. Jaccard, Consul suisse. Ce sera aussi un moyen de témoigner à ces quatre messieurs notre reconnaissance pour les services qu'ils nous ont rendus, en nous facilitant l'accomplissement de notre mission.

PRÉSIDENT

de la

République argentine.

Buénos-Ayres, le 19 octobre 1878.

*A Monsieur Charles CALVO,  
Commissaire-général d'immigration et de colonisation  
de la République Argentine, à Paris.*

Très-estimable ami,

M. *Germain Lonfat*, citoyen suisse qui a séjourné pendant plusieurs années dans notre pays, retourne en l'Europe avec l'intention de faire quelques publications relativement à l'immigration et la colonisation.

Ses études et ses observations pouvant être utiles à notre pays, je recommande ce laborieux publiciste à votre accueil et à vos bons offices, espérant que vous voudrez bien contribuer à la réussite de ses projets, de toutes les façons que vous jugerez convenable.

Je suis heureux de profiter de cette occasion pour vous renouveler l'expression de mes sentiments affectueux.

**N. Avellaneda,**

Président de la République Argentine.

---



MINISTÈRE  
des affaires étrangères de la  
RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Buenos-Ayres, le 15 octobre 1878.

*A son Excellente Monsieur Mariano BALCARCE,  
Ministre plénipotentiaire de la République Argentine, à Paris.*

Très estimable ami,

M. Germain Lonfat, porteur de ces lignes, a l'intention de publier un ouvrage sur l'immigration et la colonisation dans notre pays.

Je vous serai reconnaissant de vouloir bien faire ce qui dépendra de vous pour qu'il puisse obtenir tous les renseignements dont il aura besoin pour mener à bonne fin cette entreprise.

Votre dévoué,

**M. A. Montes de Oca,**  
Ministre des affaires étrangères de la République Argentine.

LE BRIGADIER-GÉNÉRAL  
et Ex-Président  
de la République argentine

Buenos-Ayres, le 19 octobre 1878.

*A Monsieur Germain LONFAT,*

Monsieur,

Sachant que vous êtes prêt à partir pour l'Europe, il m'est agréable de vous souhaiter un heureux voyage et une complète réussite de votre entreprise.

Avec la connaissance personnelle que vous possédez de la République Argentine, de ses conditions et de ses ressources, ainsi que des nombreuses colonies étrangères qui fleurissent sur son territoire, je ne doute pas que vous ne parveniez à faire affluer au Rio de la Plata l'émigration suisse qui possède déjà un bon noyau et qui par ses antécédents et qualités, est sans aucun doute, une des plus utiles et des plus sympathiques aux Argentins.

Votre obéissant serviteur,

**Bartolomé Mitre,**  
Brigadier-général et ex-Président de la République Argentine.

CONSULAT  
de la Confédération suisse  
dans la République argentine.

Buénos-Ayres, le 19 août 1878.

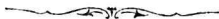
*A Monsieur le Président de la Confédération suisse, à Berne.*

Monsieur le Président,

Sur les recommandations de mon correspondant du Rosario de Santa-Fé, M. Hermann Kohler, je prends la liberté d'introduire auprès de vous M. *Germain Lonfat*, originaire du canton du Valais, lequel pendant cinq ans a habité et parcouru les colonies de cette République.

Je saisis cette occasion pour vous renouveler, Monsieur le Président, les assurances de ma plus haute considération.

*Le Consul de la Confédération suisse,*  
L.-U. Jaccard.



# LES COLONIES AGRICOLES

DE LA  
RÉPUBLIQUE ARGENTINE



## CHAPITRE PREMIER

### **Description du pays et détails historiques.**

La République Argentine qui est, après le Brésil, le plus grand pays de l'Amérique du Sud, s'étend du 22<sup>me</sup> au 42<sup>me</sup> degré de latitude et du 58<sup>me</sup> au 72<sup>me</sup> degré de longitude à l'Ouest de Paris. Elle embrasse une superficie de 670,000 milles géographiques carrés (75,000 lieues maritimes — 2,311,815 kilomètres carrés), soit quatre fois la grandeur de la France.

Ses limites naturelles sont : à l'Ouest, la grande chaîne des Cordillières ; au Sud, le Rio-Négro qui la sépare de la Patagonie ; à l'Est, l'Océan Atlantique, jusqu'à l'embouchure du Rio de la Plata, et plus haut le fleuve de l'Uruguay ; au Nord, le territoire du Grand-Chaco.

A l'exception de la chaîne des Cordillières, elle présente une plaine immense avec quelques ondulations, et une inclinaison constante du côté du littoral de la mer. Au milieu de cette plaine s'élève le groupe des montagnes de Cordova, Tucuman et San-Luis.

Les plaines du littoral et de la côte sont couvertes d'une herbe abondante et parsemées de flaques d'eau, tantôt douce, tantôt saumâtre.

En s'avancant vers le Nord, on rencontre de plus en plus des forêts dont les essences sont formées de bois précieux, tandis qu'au Sud les arbres sont très petits et fort rares.

Deux grands fleuves : « Le Parana et l'Uruguay » arrosent la partie orientale de ce pays, et coulent du Nord au Sud-Est. Leur jonction forme la grande baie connue sous le nom de « Rio de la Plata » où naviguent les grands navires d'outre-mer, tandis que les bateaux à vapeur, d'un assez fort tonnage, font le service sur ces deux fleuves et les remontent jusqu'à quelques centaines de lieues.

L'un et l'autre ont de nombreux affluents de moindre importance mais dont la plupart sont pourtant navigables et sont favorables aux prairies où paissent de nombreux troupeaux.

L'ensemble de ce territoire, disons-nous, se divise en trois parties distinctes et principales :

La Mésopotamie Argentine, qui se compose des provinces d'Entre-Rios et de Corrientes; la plaine, composée principalement des provinces de Buénos-Ayres, Saint-Louis, Santa-Fé, Cordova, Santiago del Estero et du Grand-Chaco; enfin, la partie montagneuse ou des Andes se compose du territoire des Indiens Pchuenches à l'extrême Ouest de la province de Buénos-Ayres, et d'une partie de celle de Mendoza, San-Juan, la Rioja, Catamarca, Tucuman, Salta et Jujuy, dont quelques parties se rattachent aussi à la plaine.

Voici la population de chacune des provinces que nous venons de nommer, qui, toutes ensemble, constituent la République Argentine.



Provinces.	Population.	Superficie en lieues carrées.	Fondateurs de chaque capitale.	Années de fondation.
Buénos-Ayres . . . . .	575,000	4,000	Juan de Garay . . . . .	1580
Santa-Fé . . . . .	115,953	4,000	Juan de Garay . . . . .	1573
Entre-Rios . . . . .	162,747	5,000	Tomas Rocamora . . . . .	1783
Corrientes . . . . .	149,719	2,000	Les Jésuites . . . . .	1776
Coroloba . . . . .	237,272	6,000	Geromino-Luis Cabrera . . . . .	1573
Santiago . . . . .	149,404	6,500	Francisco Aguirre . . . . .	1562
Tucuman . . . . .	127,000	2,500	Diego Villareal . . . . .	1585
Salta . . . . .	100,954	7,000	Fernando de Lerma . . . . .	1582
Jujuy . . . . .	46,298	3,000	Francisco Argavera . . . . .	1592
San-Luis . . . . .	60,108	3,500	Luis Loyola . . . . .	1596
Mendoza . . . . .	60,325	4,500	Pedro de Castilla . . . . .	1560
San-Juan . . . . .	59,929	3,500	Geromino Yafre . . . . .	1560
Rioja . . . . .	49,500	4,200	Juan Ramirez . . . . .	1591
Catamarca . . . . .	81,551	4,800	Francisco de Lima . . . . .	1683
Le Grand-Chaco jusqu'aux frontières de la Bolivie avec le Vermejo et la Pilcomayo . .	50,000	25,000		
Les Pampas et la Patagonie	35,000	44,000		
Totaux	2,070,680	132,500		

Malgré nos soins, l'évaluation de la population indienne du Grand-Chaco, des Pampas et de la Patagonie n'est qu'approximative et est plutôt au-dessus de la réalité.

La plus haute montagne des Cordillères et de tout le continent américain, dont l'altitude atteint 7,000 mètres, est « l'Aconcagua » située non loin de Mendoza.

La limite de la fonte des neiges est à la hauteur de 4,500 mètres sous le tropique et de 3,000 mètres au 43<sup>me</sup> degré de latitude Sud.

Les plus hauts sommets des montagnes de Cordoba, Tucuman et de San-Luis, dont nous avons parlé, ne s'élèvent guère au-delà de 2,500 mètres, et elles sont partout accessibles et même habitées.

La couche de terre végétale varie en profondeur de 1 à 8 pieds. Au-dessous se trouve une argile mêlée de sable qui devient toujours plus dure à mesure que l'on creuse plus avant, et presque partout se rencontre, à une profondeur de 9 à 60 pieds, une eau potable, saine, limpide et très agréable au goût.

Les pierres manquent entièrement, si ce n'est dans certains districts plus ou moins vastes ; mais, par contre, le sable se trouve dans beaucoup de rivières et entre autres au bord du fleuve Uruguay où il est souvent mêlé d'une espèce de gravier consistant en petites pierres de cornaline, d'agate, de calcédoine, de jaspé ; et le Rio-Priméro, qui baigne la province de Cordova et qui vient se jeter dans le Parana, près de la ville de Santa-Fé, charrie avec du sable d'assez gros cailloux, parmi lesquels on trouve beaucoup de granit.

La principale ville qui a pris place dans une colonie fondée en 1535, par M. Pierre de Mendoza, est *Buénos-Ayres*, aujourd'hui le siège du gouvernement national. C'est, après Rio-Janeiro, capitale de l'empire du Brésil, la plus grande ville de l'Amérique du Sud.

D'après le dernier recensement, y compris une population flottante d'environ 30,000 personnes, cette ville contient 300,000 habitants.

Vue du port, elle présente un aspect qui ne manque pas de grandeur; mais on la trouve bien plus belle quand on pénètre dans son intérieur.

Les maisons sont bâties avec goût et, dans les principaux quartiers, elles sont toutes à plusieurs étages.

L'entrée ouverte laisse apercevoir plusieurs cours intérieures ornées de fleurs, de petits arbres fruitiers, et un puits coquettement établi au centre de la première de ces cours.

Tout autour sont placés des appartement richement meublés et la plupart de ces cours sont pavées en marbre de diverses couleurs et d'une finesse remarquable.

Les hôtels des diverses banques et de quelques particuliers sont autant de constructions monumentales, qui étalent une grande richesse en même temps qu'un goût tout exceptionnel pour le confort.

Les magasins, les maisons, les équipages et les toilettes, rivalisent avec ceux des villes les plus avancées d'Europe.

450 tramways favorisent les communications de cette élégante cité, depuis les cinq heures du matin à minuit, par un service continu de 5 en 5 minutes, partant dans toutes les directions.

La vie à Buénos-Ayres est tout européenne. On y trouve tout le confort et tous les raffinements de la civilisation la plus avancée; seulement, il faut payer bien plus cher qu'en Europe. Les hôtels de 2<sup>me</sup> et 3<sup>me</sup> rang font tant soit peu exception et les auberges (fonda) pourraient on ne peut mieux convenir à la classe ouvrière, si la malpropreté n'en faisait disparaître les bons effets.

Outre la cathédrale, la ville contient quinze églises et six chapelles à l'usage des onze paroisses catholiques qui la composent. Les protestants en ont quatre : une anglicane, une écossaise, une de l'Amérique du Nord, et une allemande.

En fait d'instruction publique, on y compte : un collège national, deux écoles normales, quarante-trois écoles municipales, cent-vingt-cinq lycées particuliers, parmi lesquels les Anglais sont réputés les meilleurs.

Il y a en outre, dans cette grande cité, deux hopitaux pour chacun des sexes ; et les résidents étrangers ont fondé : un hopital britannique, un français, un italien, un irlandais et un allemand. Il y a, de plus, un hospice pour les aliénés, un autre pour les enfants trouvés, deux orphelinats, une maison de charité, une discipline pour les femmes, un asile des sourds et muets.

La presse est représentée dans cette ville par une quarantaine de journaux et de feuilles périodiques dont plusieurs, rédigées en anglais, en français, en italien et en allemand, servent d'organe à la population étrangère.

Toutes les villes un peu importantes des provinces ont aussi leurs journaux à l'instar de celle-ci.

Vu l'importance qu'il y a à ce que chacun puisse, en arrivant dans cette ville, trouver tous les articles qui lui sont nécessaires pour son installation et à peu près *aux mêmes prix qu'en Europe*, nous nous permettrons de faire une digression à notre programme, en nommant les maisons avec lesquelles nous avons eu des relations et qu'on nous a recommandées dans les provinces et les colonies ; nous déclarons qu'elle méritent toute notre estime et les recommandons sérieusement. En voici le tableau :

D'abord, pour ceux dont les ressources pécuniaires peuvent faire décliner leur réception dans l'Asile National d'immigration, mais qui doivent cependant se faire enregistrer au



Bureau National pour leur passage gratuit jusqu'au lieu de leur destination, qui dépend tout naturellement de leur choix, nous sommes loin de leur conseiller de descendre au Grand Hôtel de la Paix ou à celui de St-Martin, tenus par l'un de nos compatriotes genevois, M. Maréchal, parce que là ils ne rencontreraient que Princes étrangers, Ministres d'Etats, et gens d'affaires de haute importance, à qui seuls les ressources financières permettent le luxe et le confort qu'on rencontre dans ces somptueux établissements; nous leur conseillerons de préférence les hôtels secondaires de Chapon-Fin et de l'Univers, tenus par M<sup>me</sup> veuve Naudy, française d'origine.

Situés dans la rue du 25 Mai, entre les rues Cuyo et Corrientes, et par là même en face de la station du chemin de fer et du débarcadère, ces deux vastes établissements sont non-seulement tenus d'après le système européen, mais l'ensemble des conditions peut vraiment les faire considérer comme des maisons philanthropiques.

La foule constante des clients, tant de la ville que des provinces, des colonies et des nouveaux arrivés, explique seule ces avantages. L'ordre, la complaisance, la propreté, la modicité des prix, justifient la bonne renommée de ces établissements.

*Maison d'introduction.*

Horlogerie et bijouterie de MM. J.-A. JACCARD et C<sup>ie</sup>,  
74, rue Chacabuco, 74.

C'est sur le frontispice de ce puissant établissement que flotte notre glorieuse bannière fédérale à l'ombre de laquelle on lit cette inscription :

« *Consulat suisse.* »

Mais la renommée y a encore ajouté : « *Travail, Union et Force.* »

*Machines et instruments aratoires.*

Rue Rivadavia, n<sup>o</sup> 369.

Grande maison de M. MICHEL LANUS, unique établissement où l'industriel et le cultivateur peuvent rencontrer tout ce dont ils ont besoin.

On se charge aussi de fournir tous les articles désirables pour n'importe quel office.

*Scellerie et attelages en tous genres.*

Rue Florida, n° 33.

Maison de MM. J.-C. URE et Cie, dont la renommée nous dispense de toute recommandation. Nous assurons les colons qu'ils y trouveront tous les articles dont ils auront besoin.

*Literie et meubles.*

Rue Saint-Martin, n° 137.

Etablissement de M. PIERRE MOHIMONS, d'origine belge, très avantageusement connu comme offrant tous les articles désirables dans cette spécialité.

*Chaussures.*

Rue Péru, nos 14, 16, 18.

MM. JEAN BERNASCONI et fils, possèdent cette maison aussi riche que réputée.

*Chapellerie.*

Rue Cuyo, n° 69.

Maison C. FRANCHINI.

*Pharmacie et droguerie.*

Rue Défense, nos 181, 183.

Riche maison DÉMARCHI, représentée par son gérant M. MOLO.

*Maison d'introduction.*

Rue Maipu, n° 146.

M. GVE MEURER.

*Maison d'introduction.*

Rue Saint-Martin, n° 246.

M. C.-P. WIRTS.

*Opticien bandagiste.*

Rue Suipacha, n° 128.

M. Z. LAMBERT.

*Fonderie et ferblanterie.*

Rue Suipacha, n° 128.

M. MARCOS CHIME.

*Armurerie et coutellerie.*

Rue Rivadavia, n° 20.

M. E. PARIS.

*Perruquerie, parfumerie et article de toilette.*

Rue Saint-Martin, n° 134.

M. S. VILAREM.

*Lithographie, papeterie et cartes à la minute.*

Rue Rivadavia, n° 115.

MM. SUPOT et C<sup>ie</sup>.

*Fabrique de fouets, cravaches, revengues etc.*

Rue Piedad, n° 674.

M. ALFRED DURAND.

*Etablissement musical.*

Rue Florida, n° 188.

MM. B. BOMON et C<sup>ie</sup>.

*Grande librairie, imprimerie, en plusieurs langues.*

Rue Saint-Martin, nos 96, 98 et 100.

M. JACOB PEUSER.

*Grand café.*

Maipu, n° 69.

M. GRIGNET.

La seconde ville commerciale de la République est *Rosario*, qui compte environ 25,000 habitants; elle est située sur la rive droite du Rio-Parana, à 80 lieues de Buénos-Ayres.

Le port est accessible aux navires d'outre-mer. Grâce à la navigation directe des ports de mer européens et Nord-américains, elle se développe de plus en plus.

Vue depuis le Parana, cette ville est presque entièrement cachée par la rive escarpée sur laquelle elle est située, mais quand on a gravi la pente et que l'on entre dans les rues principales, on est vraiment frappé de l'importance qu'a prise cette cité dont les fondements ont été jetés il y a une vingtaine d'années.

Rosario est le grand marché des provinces de l'intérieur, aussi les principales maisons de Buénos-Ayres y ont des succursales.

Cette ville, tant par son commerce, son industrie et son développement général, possédant le même caractère que celle de Buénos-Ayres, nous nous dispenserons de nous étendre davantage sur ce sujet.

*Cordova* est la troisième ville dont l'importance et les agréments sont près d'égaliser ceux dont nous venons de parler ; elle est distante de 85 lieues de Rosario et de 165 lieues de Buénos-Ayres et compte 31,000 habitants.

Elle possède un observatoire, une université, douze églises, six collèges pour les garçons et sept pour les filles ; avec deux collèges supérieurs argentins, deux anglo-français et un espagnol.

Un lac artificiel, situé au haut de cette superbe cité et entouré d'énormes peupliers, est une gracieuse création de 1792, due à l'initiative du général Paz ; elle sert en même temps à arroser les rues pour entretenir la propreté et la salubrité publiques.

Cordova, vu son isolement, conserve le caractère du moyen-âge. Cette ville deviendra une des plus florissantes de ce pays, grâce à sa position toute exceptionnelle parmi les autres provinces dont celle-ci est le centre, et par les divers réseaux des chemins de fer dont elle est l'artère principale.

Disons aussi que les pièces de crédits en faveur de nos investigations nous ont ouvert l'accès du luxuriant hôtel de M. le président Avellaneda, alors habité par M. Telfener, entrepreneur du tronçon du chemin de fer Cordova-Tucuman.

C'est dans cette riche villa que nous avons vu un lion et une lionne, un serpent boa, huit guanacos, quatre perroquets paraguayens, deux faisans, un éper-

vier, quatre poules d'eau et divers autres oiseaux au plumage varié et éclatant.

La quatrième ville dont la fondation est contemporaine à celle que nous venons de décrire est *Santa-Fé*. Elle possède 15,000 habitants. Elle est à 50 lieues de Rosario et à 130 lieues de Buénos-Ayres. Cette ville a considérablement gagné en importance depuis une vingtaine d'années; elle est composée de superbes maisons, dont quelques-unes sont construites avec beaucoup d'élégance. Au nord, où il n'y avait autrefois que des places vides ou quelques chétives cabanes, il s'est construit tout un quartier. Le port, qui a été longtemps dans un état d'abandon complet, est aujourd'hui l'un des mieux organisés; et cette remarquable restauration est due particulièrement au talent et à l'énergie que l'ingénieur civil, M. Jonas Larguia, a déployés dans cette circonstance pour le bien public. Sur la place principale, on y remarque le Casino ou Cercle, attendant à un café très élégant; le Cabildo, ou maison du gouvernement, dont la façade présente deux arcades superposées; le Grand Collège des Jésuites, et enfin la Cathédrale. C'est sur cette place que la musique militaire, habilement dirigée par un de nos amis et compatriotes, M. Vincent Jannot, vient deux fois par semaine, outre les principales fêtes, pour jouer quelques morceaux, ce qui fait de cette place un lieu de rendez-vous pour la population de cette intéressante cité.

Il y a plusieurs hôtels, dont le principal est desservi par MM. Gaspard Berraz et Lamy, propriétaires. Cet établissement, appelé « Hôtel des étrangers, » dans lequel se confondent : magistrats, négociants, indigènes et colons, est tout particulièrement recommandable sous tous les rapports. Le nouveau colon y trouvera tous les renseignements dont il pourra avoir besoin. Chaque habitation est entourée d'un grand

verger, planté de magnifiques orangers, de pêcheurs, de grenadiers, de lauriers-roses, etc., etc. Les cours des maisons sont presque toutes entourées d'une treille, et remplies de fleurs et de plantes grimpantes.

Parmi les industriels qui se sont le plus distingués dans cette ville, nous devons particulièrement mentionner M. Joseph Hauser, pour l'intelligence qu'il a montrée dans l'installation d'une tannerie qui a un succès remarquable, malgré tous les essais infructueux faits avant lui.

Disons enfin que Santa-Fé, par sa position sur un fleuve, par la voie ferrée qui longe ce fleuve, par les nombreuses colonies qui l'avoisinent, par l'initiative de ses habitants, qui l'ont transformée complètement depuis l'époque de sa colonisation, est assurée d'un avenir prospère.

*Tucuman* est la cinquième ville que l'on trouve à 130 lieues de Cordova et à 295 lieues de Buénos-Ayres. Elle contient 19,000 habitants, parmi lesquels 2,500 sont européens.

C'est dans l'intérieur de ses murs que les libérateurs se réunirent, après le dernier combat sur les ennemis, pour jurer de maintenir leur indépendance. Un monument, érigé près des portes de la cité, dédié à l'un des héros, le grand capitaine Rivadavia, en rappelle le souvenir.

Elle possède une chaire de droit; un grand collège; plusieurs écoles inférieures; six églises, parmi lesquelles la cathédrale se fait tout particulièrement remarquer, et enfin le grand hôtel de ville, situé sur une place publique qui a une telle étendue qu'on a pu y introduire une véritable forêt d'orangers, artistement distribués. C'est une des plus luxuriantes places que nous ayons rencontrées dans toutes les autres villes de cette République.

Sa beauté ravissante ne l'a pas moins rendue témoin d'une scène d'horreur et de désolation, que sa civilisation actuelle devrait pourtant faire oublier.

Le 3 octobre 1841, alors que le pays était gouverné par le célèbre inquisiteur Rosas, l'infâme Grégoire Sandoval, l'un des compagnons du tyran, fit conduire sur cette place l'illustre magistrat Dr Marco M. Avelaneda, où il mourut pour sa patrie, à l'âge de vingt-sept ans!!! Honneur à ses cendres et gloire à jamais à sa mémoire!...

Les affaires commerciales prennent chaque jour de l'extension par l'action du chemin de fer qui favorise l'exportation des riches produits de cette province, véritable jardin de la République Argentine. Le commerce consiste dans le trafic des cuirs, du sucre, de l'eau-de-vie, dite la Cagne, du tabac, des oranges, du fromage Tafi et des bois de ses immenses forêts de chêne et d'autres bois non moins précieux.

Les autres villes, qui méritent une mention spéciale sont : *Salta*, dans le Nord, à 480 lieues de Buénos-Ayres, avec une population de 13,000 habitants; *Mendoza*, ville qui fait un grand commerce avec le Chili, fort avancée dans l'instruction et tous les progrès d'Europe. Elle est à 290 lieues de Buénos-Ayres et possède 14,000 habitants. *San-Juan*, patrie de l'éminent docteur Domingo-Faustino Sarmiento, ancien président de la République, est à 265 lieues de Buénos-Ayres et possède 12,000 habitants. *Saint-Nicolas*, sur le bord du Parana, avec 7,000 habitants. *Parana*, ville devenue capitale sous la présidence successive de Urquiza et Derqui, possède 12,000 habitants. *Corrientes*, située à 300 lieues de Buénos-Ayres, a 12,000 habitants. *Guaileguaychu*, sur la rive droite du fleuve Uruguay, centre de nombreux *saladeros* (saloirs) et siège de la grande fabrique d'extrait de viande, système Liebig, de

Bénites et Cie, 11,000 habitants. *Conception* de l'Uruguay, capitale de la province d'Entre-Rios, 6,500 habitants, et enfin *Concordia*, située sur la rive opposée du fleuve, 5,500 habitants.

Depuis l'époque mémorable de sa découverte en 1492, l'histoire de ce pays n'offre d'intérêt qu'à dater des premières tentatives d'émancipation. Ce fut en 1776 que le royaume d'Espagne établit la colonie du Rio de la Plata en vice-royauté avec Buénos-Ayres pour chef-lieu.

Ces provinces, une fois érigées en vice-royauté, eurent constamment des luttes à soutenir contre le Portugal qui tendait sans cesse à agrandir ses limites aux dépens des possessions espagnoles, et ce ne fut qu'après un temps prolongé d'agitation que les habitants de la Plata virent apparaître, au XIX<sup>me</sup> siècle, l'aurore de la liberté!...

La Junte de Séville voyant que l'Espagne, qui protestait alors énergiquement contre l'autorité de Joseph Bonaparte, que Napoléon I<sup>er</sup> imposait à la couronne des héritiers de Charles-Quint, était absorbée par ses luttes terribles avec le géant qui asservissait l'Europe, et prévoyant qu'elle ne pourrait plus aider en rien à ses fils d'outre-mer, adressa la proclamation énergique que voici :

« Américains !

« En ce moment, vous vous voyez élevés à la dignité  
» d'hommes libres. Dès ce jour, vous n'êtes plus les  
» mêmes, courbés sous le joug, regardés avec indiffé-  
» rence, tourmentés par la cupidité, maintenus par  
» l'ignorance ; votre sort ne dépend plus ni des minis-  
» tres, ni des vice-rois, ni des gouverneurs. Il est dans  
» vos mains. »

Cette proclamation était un exposé de la situation ;



aussi l'Espagne laissa ses fils d'Amérique débattre eux-mêmes leurs droits.

Dès lors deux partis se formèrent : celui des Espagnols d'Europe qui représentait tout le corps administratif, et celui des Créoles qui réclamait la part d'action que la proclamation de Séville leur accordait.

Cet esprit de division, devenant de plus en plus grave, amena bientôt quelques-unes des provinces à des luttes armées, dont celle de Buénos-Ayres donna le premier l'exemple par un combat qui fut de très-courte durée, et dans lequel les chefs espagnols, abandonnés par leurs troupes, furent facilement faits prisonniers.

C'est alors le 25 mai 1810 que deux des principaux libérateurs, MM. Dr Saavédra et Castelli, se mirent à la tête d'une nombreuse troupe de citoyens armés, pour sommer le vice-roi d'Espagne de paraître devant eux sur la place Victoria pour signer son abdication au pouvoir dont il était revêtu. Elle eut lieu sans effusion de sang à la grande satisfaction du peuple!...

Le 9 juillet 1816, après le dernier combat qui eut lieu près de la bonne ville de Saint-Michel de Tucuman, l'indépendance des provinces unies du Rio de la Plata fut proclamée par un Congrès général des députés réunis dans cette dernière ville, assemblée que Don Francisco Narciso Laprida, de la province de San Juan, présida avec le talent et l'énergie dignes de la haute mission que ces libérateurs avaient à remplir.

Voici ce document à jamais mémorable :

« Nous, les représentants des provinces Unies de l'Amérique du Sud, assemblés dans un Congrès général, invoquant l'Eternel qui préside à l'Univers, au nom et par l'autorité des peuples que nous représentons, protestant devant le Ciel, les Nations et les hommes du Globe, de la justice qui guide nos votes : déclarons solennellement à la face de la terre, que la volonté

unanime et indubitable de ces provinces est de rompre les liens violents qui les attachent aux rois d'Espagne, de recouvrer les droits dont elles furent dépouillées et de s'investir du haut caractère de Nation libre et indépendante du roi d'Espagne Ferdinand VII, de ses descendants et de la métropole.

Elles restent en conséquence de fait et de droit avec ample et plein pouvoir pour se donner les formes qu'exige la Justice, qui les pousse aux circonstances présentes. Toutes, et chacune d'elles, ainsi que le public, déclarent et ratifient se promettant de s'aider à l'accomplissement et au maintien de ces résolutions, sous la garantie de leurs existences, biens et honneurs.....

La présente déclaration sera communiquée à qui de droit, pour sa publication et hommage de respect dû aux nations; de même seront détaillées les très-graves raisons fondamentales de cette déclaration. Résolue et enregistrée dans la salle des sessions, signée de notre main et contresignée par les députés secrétaires. »

*(Suivent les signatures.)*

Dès lors, ce pouvoir mal affermi encore, par les troubles sans cesse renaissants, cette indépendance, que l'Espagne contestait toujours, car une fois délivrée des Français elle taxait ses fils d'outre-mer de révoltés pour l'avoir prise au mot, avait besoin de se constituer solidement; dès 1823, elle fut en effet reconnue par les Etats-Unis de l'Amérique du Nord et deux années plus tard par l'Angleterre; de sorte que les provinces de la Plata, constituées définitivement en République, et réunies en Congrès national, élurent Don Bernadino Rivadavia pour « Président de la République Argentine. »

Successivement, furent appelés à cette haute dignité

Dorrego, qui fit paraître sur la scène le personnage le plus tristement célèbre de l'Amérique du Sud, Juan Manuel Rosas, avec le grade de général. En 1829, année de la première guerre civile, qui coûta tant de larmes à cette nation naissante, ce tigre à face humaine fit couler des flots de sang.

Ici, nous jetterons un voile de pitié sur les actes de barbarie que ce tyran a commis envers des personnes distinguées, qui ne pensaient tout naturellement pas comme lui. Nous nous bornerons à dire que l'esprit régénérateur que son prédécesseur Rivadavia avait implanté, a fait renaître de beaux jours par la nomination, en 1851, du général Don Justo José de Urquiza, sous le titre de Directeur provisoire, et le 9 juillet 1853 sous celui de Président national. Malgré les dissensions assez graves, survenues, surtout avec la province de Buénos-Ayres, le pays n'a en général pas moins vu son développement s'accroître chaque jour. C'est sous cette présidence que les premières colonies agricoles ont été formées dans les provinces de Santa-Fé et Entre-Rios.

Le 1<sup>er</sup> mars 1860, Urquiza, après six années au pouvoir, fut remplacé par le Dr Santiago Derqui qui, comme son prédécesseur, prit pour capitale la petite ville de Parana. Mais la province de Buénos-Ayres, qui avait toujours à cœur ses réclamations, caressait des tendances de séparation d'avec les autres provinces. Ces diverses agitations, disons-nous, et le peu d'estime que son prédécesseur Urquiza avait en lui fit que la force des armes priva Derqui de ses hautes fonctions, et le général Bartolomé Mitré fut appelé à la présidence de la Confédération et prit provisoirement Buénos-Ayres pour sa capitale.

Dès lors, les provinces argentines marchèrent vers les améliorations d'une manière extraordinaire, et le 12 mai 1864, ce digne père de la patrie adressa la pro-

clamation ci-après, dont nous nous faisons un plaisir de détacher quelques passages :

« Peuple argentin !

Ils ont raison ceux qui, paisibles aujourd'hui, comptent sur l'avenir ; car il est impossible de ne pas remercier la divine Providence des bienfaits dont elle nous a comblés, en permettant à nos sacrifices, après tant de longues années de guerre, de tyrannie, de misère et d'infortune, d'être récompensés par de tels succès. » (*Plus loin il ajoute*) : « De nous seuls dépend maintenant de consolider sur de larges bases une nation grande et prospère, d'assurer les bienfaits de la liberté pour le présent et l'avenir. Pour cela, il faut que les vertus civiques et la prudence président toujours dans les conseils des gouvernements, et que la modération et la persévérance dans les droits légitimes ne manquent jamais au peuple. » (*Plus loin*) : « Nous avons un territoire vaste et fertile qui peut renfermer et nourrir à l'aise une population presque égale à celle de l'Europe. Baigné par la mer, traversé par des rivières et des fleuves qui pénètrent jusqu'au cœur du pays, le Créateur y a préparé une plaine qui n'attend que la main du laboureur pour être féconde, et les rails du chemin de fer pour activer les communications entre ses habitants. »

Passant alors à l'exposition de la situation politique intérieure, le général Mitré poursuit en ces termes : « Je sais, Messieurs, que je m'adresse ici aux mâles représentants d'un peuple nourri à l'école du malheur, qui n'a jamais reculé devant la peine et le sacrifice ; par conséquent, je ne veux point flatter la vanité nationale, ni l'éblouir en vous cachant les dangers d'une situation qui peut nous conduire également à la grandeur ou à la honte.... Je vous signalerai donc comme

un des dangers les plus immédiats, ce sentiment d'intolérance politique qui empoisonne dans ses racines l'atmosphère de la patrie et refuse l'air et le feu aux frères qui ne pensent pas comme nous..... Ce sentiment, qui peut irriter les cœurs, est une source de dissolution dans toute situation normale. Tout homme a droit à la justice, à la liberté, à la sympathie, et ce principe conservateur et restaurateur des sociétés humaines, ce principe qui nous a sauvés jusqu'à présent de la dissolution, est le seul qui puisse rendre normale notre situation constitutionnelle et politique, etc., etc. »

Comme on peut le voir, c'est à cet appel à la paix, né d'une pensée généreuse et persuasive, que la République argentine doit ses progrès éclatants, progrès que les autres pouvoirs qui lui ont succédé se sont efforcés non-seulement de sauvegarder, mais encore d'approprier aux circonstances différentes et aux besoins nouveaux des temps.

Le 12 octobre 1868, le général Mitré céda la présidence au Dr Don Domingo Faustino Sarmiento, qui a obtenu la majorité des suffrages dans les élections générales du pays. Cet homme éminent, ex-ministre argentin dans l'Amérique du Nord, a vraiment fait preuve d'un dévouement et d'une énergie remarquables pour amener bien des améliorations importantes dans le pays qu'il a honorablement présidé.

L'immigration, d'abord, pouvait d'autant moins échapper à sa pénétration qu'il avait pu voir de ses propres yeux tous les fruits qu'elle a portés aux Etats-Unis.

C'est encore au président Sarmiento que le pays doit l'initiative de la grande exposition nationale de tous les produits du sol, de l'industrie, des instruments aratoires, des machines à battre, à faucher, à dégrener, etc., etc.. que la ville de Cordova a possédée dans ses

murs en 1871. C'est enfin sous ce magistrat distingué que l'instruction publique a pris un développement tel que des écoles primaires et obligatoires ont été instituées dans les campagnes, jusque dans les localités les plus petites et les plus reculées du pays; nous pourrions parler encore des chemins de fer et d'autres importantes améliorations dont la postérité sera à toujours reconnaissante.

Le 12 octobre 1874, Sarmiento céda le fauteuil de la présidence au Dr Nicolas Avellaneda, dont nous nous permettrons d'esquisser à longs traits la biographie : Fils de Marco Avellaneda, martyr de la liberté sous Rosas (dont nous avons parlé au folio 21) ; Nicolas Avellaneda est né le 1<sup>er</sup> octobre 1836 à Tucuman, où son père était alors gouverneur. Il fit ses études de droit à l'Université de Cordova jusqu'en 1857 et de là à celle de Buénos-Ayres où il reçut un an après le grade de docteur.

Devenu successivement journaliste, ministre provincial, légiste, professeur d'économie politique à l'Université de Buénos-Ayres, il fut appelé en 1868 comme ministre de l'Instruction publique et des Cultes, par Sarmiento. Ses talents ont valu à la nation argentine d'être le principal fleuron des sciences et d'avoir le pas sur toutes les autres nations de l'Amérique du Sud.

C'est encore à Avellaneda en particulier que Cordova doit son Observatoire et son académie des sciences exactes, aussi bien que les succès qu'a obtenus l'exposition de 1871; la nation lui doit encore l'institution de bibliothèques populaires.

Comme président, il a déployé des talents hors ligne et des connaissances pratiques en économie politique, ensorte que pendant les temps de crise le pays n'a pas eu à souffrir dans ses intérêts.

Cette époque devait pourtant être une des plus diffi-

ciles à traverser. Inaugurée par la révolution Mitre, heureusement réprimée en très-peu de temps, suivie d'une crise financière et commerciale d'une intensité sans exemple et de longue durée, le gouvernement n'a pas eu un seul jour de liberté pour songer aux progrès du pays.

Cependant l'instruction publique, confiée au ministre et docteur Lastra, n'a pas ralenti sa marche; le service de la dette publique n'a jamais été interrompu; l'extension des frontières, étendue jusqu'au Rio Négro, a permis à l'agriculture et à l'élevage des bestiaux de prendre un très-grand développement au préjudice des Indiens; de là une diminution sensible des dépenses militaires, car cette nouvelle frontière est beaucoup plus courte que l'ancienne, etc.

C'est encore sous le gouvernement d'Avellaneda qu'est née, en 1876, la loi sur l'immigration et la colonisation, due à l'initiative du ministre de l'Intérieur, M. Simon de Iriondo, aujourd'hui gouverneur de sa province natale de Santa-Fé; mais l'énergie déployée par cet homme de bien l'a forcé de chercher du repos et c'est le digne docteur Saturnino Laspiur qui l'a remplacé.

Les difficultés avec l'Empire du Brésil et la République du Chili ont été aplanies et les relations sont devenues pacifiques et convenables. En 1877, les partis se sont réconciliés, grâce à l'initiative de son président, et cette réconciliation, qui inaugurerait une ère de prospérité nationale, de paix et de concorde entre les chefs des différents partis, fut saluée et fêtée avec des démonstrations de joie, par le peuple tout entier.

L'année prochaine se terminera la période des six années de présidence de ce magistrat; nous aimons à croire que les difficultés étant ainsi vaincues et la prospérité revenue par la bonne récolte de 1878, le prési-

dent Avellaneda pourra remettre, entre les mains de son successeur, la République Argentine dans un état florissant et que la prochaine présidence sera une époque de progrès et de grand développement.

Le pavillon national de la République est formé de trois bandes : une blanche au milieu avec un soleil au centre, et les autres bleues.

L'écusson est formé de deux moitiés : l'une bleue au-dessus, l'autre blanche au-dessous ; deux mains unies dans le quartier blanc tiennent une hampe surmontée d'un bonnet phrygien qui se détache sur le quartier bleu ; sur l'écusson est un soleil ; des drapeaux nationaux l'entourent ; sur les côtés, un trophée de canons et de fusils dans une couronne de laurier.

La forme du gouvernement est fédérative, et les quatorze provinces qui constituent cette République ont chacune leur constitution, leur gouvernement, leurs Chambres, leurs tribunaux particuliers, et sont représentées devant la nation par un Congrès national, composé d'un Sénat et d'une Chambre de députés.

Chaque province envoie au Sénat deux représentants et un député élu par 20,000 habitants ; de sorte que ce dernier nombre est proportionnel à celui de la population.

Le Pouvoir exécutif de la nation est exercé par un Président et un vice-Président, élus pour six ans par des électeurs nommés par le suffrage universel ; le Pouvoir judiciaire par une Cour suprême fédérale composée de six membres ; il est représenté dans chacune des provinces par un Juge fédéral.

---



## CHAPITRE II

### Climat.

L'émigrant qui se prépare à chercher une nouvelle patrie, regarde tout naturellement et avant tout à la salubrité du pays. La République Argentine est favorable à cet égard. Le climat est à peu près le même que celui du cap de Bonne-Espérance et de la Nouvelle-Zélande, qui passent pour les pays les plus sains de la terre. En été la chaleur ne dépasse pas 29 degrés Réaumur, en sorte qu'elle n'est pas insupportable et n'empêche pas les Européens de vaquer aux travaux des champs. Cependant, les heures les plus chaudes de la journée sont ordinairement consacrées au repos (siesta), parce que les travaux des premières et dernières heures du jour suffisent.

L'hiver est frais mais doux; ordinairement la gelée blanche n'apparaît que le matin et le soir, c'est-à-dire pendant la nuit, mais elle disparaît un court instant après l'arrivée du soleil. La température est donc agréable pendant la saison morte et ressemble à celle d'automne en Europe, en sorte qu'elle permet de continuer les travaux de la campagne, et elle facilite la conservation des plantes.

La position géographique produit des saisons différentes des nôtres. C'est ainsi que le solstice d'hiver, qui est le plus court des jours, a lieu le 21 juin; tandis que celui d'été, 21 décembre, a le plus long des jours de l'année. Cependant la différence de longueur des jours est moins grande qu'en Europe : ainsi, à Buénos-Ayres par exemple, le soleil ne se lève jamais avant 4 heures 57 minutes, ni plus tard de 7 heures 10 mi-

nutes ; il ne se couche non plus jamais avant 4 heures 50 minutes, ni plus tard de 7 heures 8 minutes.

Il pleut beaucoup moins souvent dans la République Argentine qu'en Europe. Le ciel est presque toujours pur et sans nuages. Les pluies sont ordinairement accompagnées de violents orages que le *pampéro*, vent du Sud-Ouest, a bientôt dissipés. Ces pluies sont très abondantes et suffisent aux besoins de l'agriculture, pourvu qu'on ait soin de labourer et d'ensemencer les terres dans le temps convenable. Le *pampéro* est très impétueux, frais en été, froid en hiver, il contribue beaucoup à la salubrité du climat en dissipant les miasmes et toutes les émanations malsaines. Les autres vents sont fréquents aussi ; on ne voit jamais un vrai calme dans l'atmosphère.

Le manuel du Rio de la Plata, publié en 1869 par MM. Mulhall, rédacteurs du « *Standard*, » parle du climat comme suit : « Il n'y a probablement pas de pays au monde qui soit aussi favorisé de la nature. Etant entièrement situé dans la zone tempérée, il jouit d'un climat délicieux, et la terre est si fertile et si riche en qualités diverses, qu'elle produit, pour ainsi dire d'elle-même, tous les principaux articles de la consommation, etc. » On lit aussi dans un ouvrage publié par un docteur en médecine assez distingué, M. Scrivener, les paroles suivantes : « Le climat est beau et sain, et la légèreté de l'atmosphère exerce une influence vraiment puissante sur la disposition de l'esprit et stimule en même temps celle de l'énergie et de l'activité, etc. Aucun climat du monde, dit-il en terminant, ne peut dépasser en qualité celui de la République Argentine. »

---



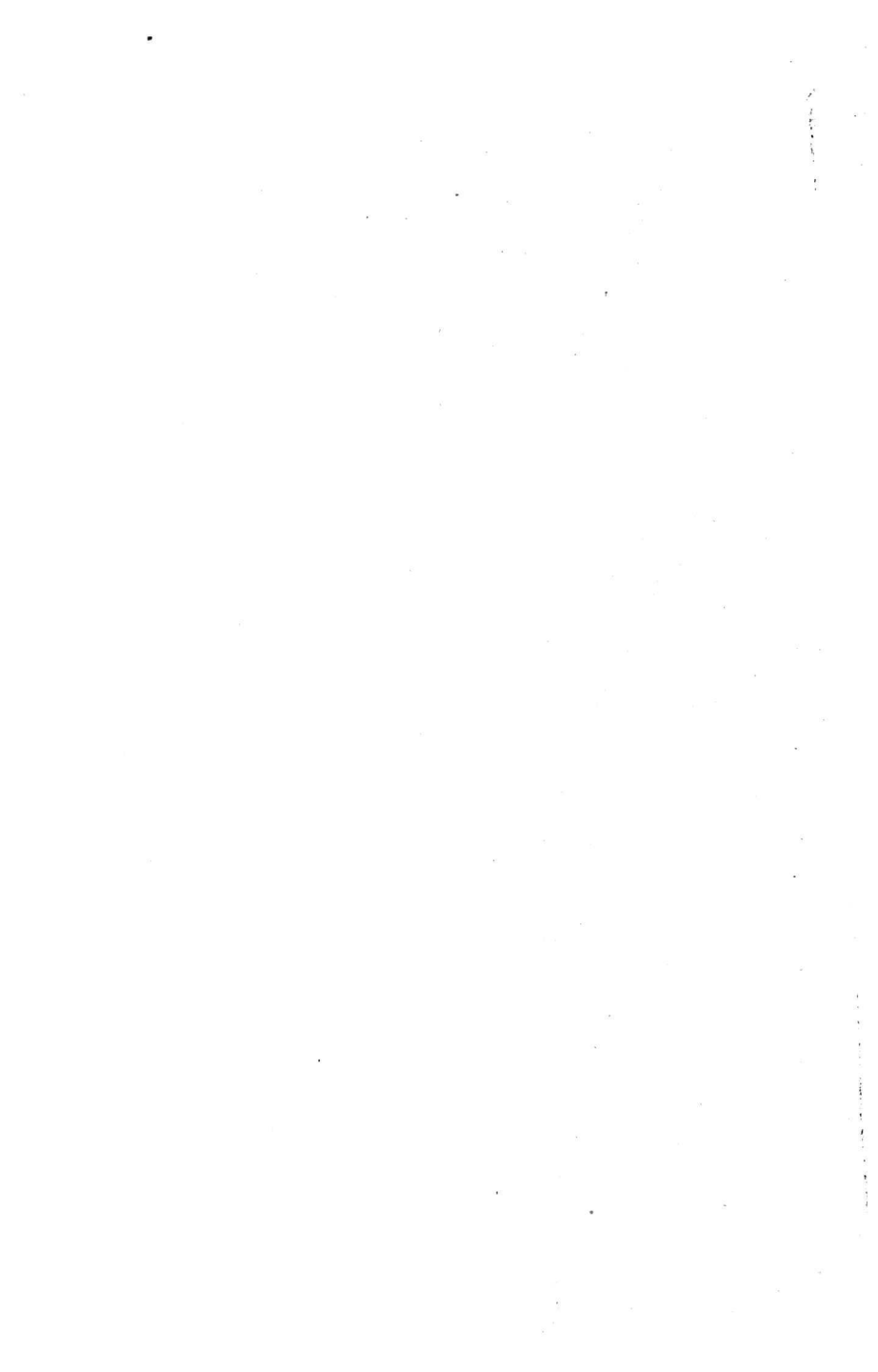


*Lithog. J. Chappuis.*

*Dessiné sur photographie par L. Révillon.*

Réunion par l'auteur d'une tribu d'Indiens avec son Cacique.

CACIQUE





*Lebor. J. Chappuis.*

*Dessiné sur photographie par E. Révillon.*

Réunion par l'auteur d'une tribu d'Indiens avec son Cacique.

INDIENS

## CHAPITRE III

### Mœurs et population.

Lorsque les Espagnols vinrent, au seizième siècle, s'établir au pays, ils le trouvèrent en partie habité par des indigènes qui, selon la tradition, sont des descendants de Cham, arrivés d'Asie dans l'Amérique du Nord, et de là, enfin, dans celle du Sud. Ce mélange des races et des types des descendants des deux frères Cham et Japhet, se disputant la possession de cet immense et riche pays, était digne des temps primitifs où le droit du plus fort et du plus rusé l'emportait sur le plus faible et le plus maladroit. C'est ainsi que les indigènes, c'est-à-dire les descendants de Cham, furent de plus en plus refoulés par ceux de Japhet. Ceux-ci nommèrent les premiers « Indiens » et les divisèrent en trois grandes branches distinctes, savoir : les *Guaranis*, au Nord ; les *Quichas*, au Nord-Ouest ; et les *Araucaniens*, au Sud-Ouest. Aujourd'hui, dans certaines parties de ce pays, on rencontre encore de ces races connues sous divers noms, « *sauvages* ou *réduits* » (espèces de villages) ; ou enfin, « *soumis*, » c'est-à-dire civilisées. Ces indigènes, tantôt poursuivis, tantôt assistés par la population civilisée, diminuent très sensiblement par leur mélange avec la population créole. Sous l'influence du besoin de développement, plusieurs groupes, se constituant en tribus, quittent ces parages déserts, pour venir solliciter la protection du gouvernement argentin, et demandent, par la voix de leur chef ou « Cacique » : l'hospitalité, des terres convenables et enfin quelques denrées proportionnées au nombre des habitants de la tribu. (Voyez la planche ci-contre.)

Les mœurs du pays sont en général douces et d'une

simplicité extrême. La liberté individuelle est pour ainsi dire illimitée, et il existe dans toutes les relations une absence totale de gêne et de contrainte.

Les gens, en un mot, sont très hospitaliers, bienveillants et serviables envers les étrangers qui viennent successivement s'établir au milieu d'eux, et l'ancien honneur castillan est encore le fond du caractère des créoles espagnols. A côté de cela ils se distinguent par une grande sobriété, qui va jusqu'à la privation; mais ils ont aussi beaucoup de nonchalance et de mollesse dans le travail.

L'espagnol est la langue du pays. Les étrangers l'apprennent avec la plus grande facilité. Dans les villes, on parle presque autant l'anglais, le français, l'italien que l'espagnol; tandis que dans les colonies agricoles, on ne parle guère que le français, l'allemand et l'italien.

Le recensement général de la population argentine étant déjà mentionné au chapitre premier, nous donnerons ci-après le tableau des émigrants qui ont successivement débarqué à Buénos-Ayres pendant l'espace de vingt-deux ans.

1857	4,951	personnes.	1858	4,658	personnes.
1859	4,735	»	1860	5,656	»
1861	6,301	»	1862	6,716	»
1863	10,408	»	1864	11,682	»
1865	11,767	»	1866	13,696	»
1867	17,046	»	1868	29,234	»
1869	37,934	»	1870	39,667	»
1871	20,928	»	1872	37,037	»
1873	76,332	»	1874	68,277	»
1875	42,066	»	1876	30,965	»
1877	29,134	»	1878	38,642	»
Total			547,822 personnes.		



## CHAPITRE IV

### Industrie et commerce.

La République Argentine produit surtout les matières premières qui sont presque toutes exportées à l'étranger, vu le peu de développement de l'industrie indigène. Les principaux établissements industriels sont les *saladeros* et les *graserias*, où l'on abat d'un seul jour des chevaux, des bœufs et des moutons par milliers, pour vendre le suif, la viande, la graisse, les peaux, les cornes, les pieds, etc., etc., sous toutes les formes qui se prêtent le mieux aux besoins du commerce et de l'exploitation. Ces établissements, assez nombreux, travaillent à la vapeur, et sont montés sur une très grande échelle.

Dans les contrées agricoles comme dans les grandes villes, il y a naturellement beaucoup de moulins, et le nombre suit toujours la marche progressive que prend de plus en plus le pays.

A Mendoza, San-Juan, Santa-Fé, Cordova, et Buénos-Ayres, la culture de la vigne fait des progrès très rapides. Corrientes et Tucuman fabriquent beaucoup de cigares ; dans cette dernière province et dans celles de Santiago del Estero, Salta et Jujuy, on rencontre des établissements considérables pour la fabrication du sucre de canne ; et des officines où se distille la canne à sucre pour en faire une eau-de-vie appelée « la Cagne ; » Buénos-Ayres, Rosario, Santa-Fé et Tucuman, possèdent aussi des tanneries ainsi que des fonderies, des ateliers de construction de machines, dont l'importance que prennent ces contrées nécessite relativement le besoin.

Autrefois, les femmes du pays filaient la laine et le coton, et en tissaient des étoffes superbes sur des machines d'une rare simplicité; mais aujourd'hui les marchandises importées ont excessivement réduit ce genre de travail, si ce n'est chez les Indiens soumis qui font des *ponchos*, des ceintures, des couvertures, des sangles et toutes sortes d'objets en cuir non tanné, pour l'équipement du cheval, et cela avec une facilité et une beauté remarquables. Dans les centres, on y rencontre comme en Europe des artisans de tous les métiers et de tous les goûts.

Il faut remarquer que la femme indienne s'occupe entre autres de la teinture des étoffes, de la fabrication de la poterie, de l'huile, de la chandelle, du savon, etc.; elle brode aussi, avec des laines de couleurs, des sacs de peau qui servent d'oreiller, et, avec le coton et le fil elle tisse des ponchos d'été, des serviettes, des draps qui, pour la durée et la solidité, ne le cèdent à aucune étoffe. Elle prépare aussi des tapis de selle avec des peaux d'autruche ayant toutes leurs plumes, ce qui forme des panaches bizarres.

Une des principales industries des Indiens consiste à préparer les peaux d'animaux qu'ils ont tués, tels que le tigre, le jaguar, la loutre, la gazelle, l'autruche, etc. La vente de ces peaux est souvent accompagnée de la *bebida*, eau-de-vie dont les habitants de ces parages isolés font souvent un grand excès.

A Santa-Fé même, les femmes créoles font en broderie et en points à l'aiguille, des ouvrages qui sont vraiment des merveilles d'adresse et de patience. Un des grands luxes du pays consiste à orner toute la lingerie de dentelles et d'entre-deux des plus jolis et des plus durables. Mulâtresses, négresses, créoles, métis, toutes, sans aucune distinction, cousent avec une rare perfection et déploient une grande habileté dans

tous les ouvrages à la main. Ce sont aussi les femmes qui exercent l'état de boulanger et pétrissent des pains créoles, formés de farine et de graisse de bœuf ; elles font aussi des *tortas* ou petites tourtes recouvertes d'une couche de caramel. Ces pains, empilés dans des caissons de cuirs et portés sur la tête de quelques jeunes filles au teint bronzé, sont offerts chaque matin aux portes des habitations. Les boulangers européens viennent aussi faire l'offre de leur marchandise, déposée dans de petites charrettes trainées par des chevaux.

Le commerce intérieur consiste surtout dans l'échange des marchandises, importées dans les ports de mer, contre les produits naturels des différentes provinces. Le commerce avec le Chili et la Bolivie, à travers la chaîne des Andes, n'est pas sans importance. Des bœufs et des moutons, engraisés dans des champs de luzerne, appelés *potreros*, sont conduits, pendant la saison favorable, sur les marchés situés de l'autre côté des montagnes, ainsi que les mulets, si nombreux dans les provinces argentines de l'Ouest et du Nord. On expédie aussi vers cette même direction : des savons, du tabac, des fruits confits, de l'eau-de-vie, etc. ; et, en retour, on rapporte des objets manufacturés d'origine européenne. Avec la Bolivie, le principal commerce est celui des mulets et des ânes ; puis on y transporte à l'aide de ces bêtes de somme, du poisson salé, de la viande salée, du sel et même des objets de menuiserie. Le commerce universel est concentré dans les ports de Buénos-Ayres et de Rosario, et les principaux articles d'exportation sont les suivants, savoir : cuirs secs et salés, viande salée, graisse, os, cornes, sabots de bœuf et de cheval, laine, suif et peaux de mouton, maroquins, pelleteries, plumes d'autruche, guano de Patagonie, guano artificiel, cendre d'os, or, argent en barre.

Enfin, grâce à la grande réduction des prix de transports maritimes et au développement considérable que prend l'agriculture dans cet immense et fertile pays, le froment et le maïs, cultivés sur une grande échelle, deviennent pour le commerce une des sources les plus puissantes de la richesse.

A la faveur des mêmes moyens de transport, les animaux domestiques, dont le prix est beaucoup inférieur à celui d'Europe, ont sensiblement augmentés, et il s'est établi entre l'Europe et l'Amérique de puissants intérêts commerciaux propres à faire oublier cette barrière qui a si longtemps existé entre les deux continents.

---

## CHAPITRE V

### **Lois internationales et voies de communications.**

La constitution de 1853 est, comme on le sait, calquée en grande partie sur celle des Etats-Unis de l'Amérique du Nord. Elle constitue les bases du droit public argentin, en garantissant la liberté des cultes, de l'enseignement et de la presse; la liberté du travail et de l'industrie; l'inviolabilité des personnes et des propriétés; l'égalité devant la loi de tous les Argentins, sans acception ni de couleur ni d'origine, et leur admission aux emplois publics; l'admission facile des étrangers dans la grande famille argentine et leur égalité; la protection de l'immigration.

La constitution est en effet très-libérale; les étrangers jouissent de toutes les libertés et de tous les droits des nationaux, sans être obligés de se faire naturaliser et

sans que l'on puisse leur imposer des contributions extraordinaires.

Quant à ceux qui désirent la naturalisation, ils l'obtiennent sans peine, après un séjour de deux années seulement et ce terme peut même être abrégé lorsqu'on a des motifs pour le faire.

Voici ce qu'a dit sur l'immigration l'illustre ministre de l'Intérieur, M. le Dr Rawson, dans un mémoire présenté aux Chambres en 1864 : « La constitution qui » nous régit, nos lois, nos usages, le caractère de notre » peuple, assurent à l'étranger une position sociale » qu'il ne trouve sur aucun autre pays du globe. Appelé » à prendre une part égale avec les citoyens indigènes à » tous les avantages que procure une société civilisée ; » accueilli dans toute la République comme un frère » et traité même avec une faveur spéciale, l'étranger » ne peut être réputé tel qu'en vertu des prérogatives » dont il se voit entouré par la loi elle-même, et il se » trouve par conséquent dans une position excessive- » ment favorable pour consacrer toute son intelligence, » toute son énergie à l'avancement de ses propres » affaires et à la création, pour lui et sa famille, d'un » bien-être durable. »

Les routes ne ressemblent guère à celles d'Europe. Le pays étant plat et la campagne n'étant, en général, ni habitée, ni cultivée, on passe à peu près où l'on veut et les chemins se forment d'eux-mêmes par le passage continu des chars dans les mêmes ornières.

Cependant, on travaille à améliorer les routes et à en créer de nouvelles partout où les besoins de transport en nécessitent l'existence, même dans les régions les plus éloignées du pays. C'est par une route que l'on franchissait les vastes forêts désertes entre Cordova et Tucuman avant l'établissement du chemin de fer, et les montagnes des Andes entre San Juan et le Chili.

Dans plusieurs provinces, et notamment dans celle de Buénos-Ayres, la Nation a fait construire des ponts, la plupart en fer, pour traverser les rivières et les petits ruisseaux qui interceptaient les routes à chaque instant, ce qui obligeait autrefois de les passer à gué ou en petit canot.

Le gouvernement provincial de Buénos-Ayres a, lui seul, fait venir d'Angleterre cent-vingt ponts de fer, sans compter ceux en bois et en maçonnerie qu'il a fait construire dans le pays. Les communications postales existent aussi entre tous les endroits de quelque importance. Le service se fait tantôt par des postillons à cheval, tantôt par des messageries, mais jamais à pied. La Direction centrale des postes se trouve à Buénos-Ayres, et l'Administration compte près de trois cents bureaux, répandus dans toutes les provinces. L'affranchissement des lettres et des journaux est obligatoire sur toute l'étendue de ce pays, et la taxe pour ces dernières est de huit *centavas forts*, c'est-à-dire 40 centimes, et pour les seconds, un *centavo*, soit cinq centimes.

Dans aucun pays du monde la construction des chemins de fer ne rencontre moins de difficultés ; il n'y a ni tunnels, ni viaducs à construire, et les travaux d'art se bornent seulement à quelques terrassements.

Voici les lignes actuellement en exploitation :

1. Le chemin de fer du Sud, allant de Buénos-Ayres à Azul, avec embranchements, d'un parcours de 431 kilomètres. 23 stations.

2. Celui de l'Ouest, de Buénos-Ayres à Bragado et à Lobos par son embranchement depuis Merlo. 295 kilom. 22 stations.

3. Celui du Nord, de Buénos-Ayres à San Fernando et au Tigre, 29 kilom. 6 stations.

4. Celui de Buénos-Ayres à Ensenada, 58 kilom. 10 stations.

5. Celui de Buénos-Ayres à Campana, 77 kilom. 6 stations.

6. Celui de l'Est, de Concordia (Entre-Rios) à Monte-Caseros (Corrientes), 155 kilom. 12 stations.

7. Celui du Central Argentin, de Rosario à Cordova, 396 kilom. 17 stations.

8. Celui du Central-National-Nord, allant de Cordova à Tucuman, 549 kilom. 22 stations.

9. Celui des Andes, allant de Villa Maria (Cordova) à Rio Cuarto et Mercedes (San Luis), 255 kilom. 7 stations.

10. Le tronçon de la Boca et Barracas, 15 kilom. 7 stations.

11. Celui du 11 Septembre, de Buénos-Ayres jusqu'à Riacho de Barracas, 7 kilom. 3 stations.

Total : 1836 kilomètres.

Toutes ces lignes devront être prolongées, selon décrets du haut Pouvoir; la plupart sont actuellement déjà en pleine voie de construction. Le chemin de fer des Andes, par exemple, jusqu'à Mendoza et au delà des Andes jusqu'à la côte du Pacifique; celui du Sud, jusqu'aux districts les plus éloignés de la province de Buénos-Ayres, comme Tandil, Bahia-Blanca, etc. Celui du Central-National-Nord, jusqu'à Salta et Jujuy; celui de Rosario par les colonies : Jesu-Maria, Orofino, Gessler, San Carlos, San Jeronimo, Las Tunas, Franck et Espérance, et de là par deux embranchements, dont l'un jusqu'à Santa-Fé et l'autre dans les colonies Cavour, Omboldt et Grütli. Le chemin de fer de Concordia à Campichuelo et Gualeguaychú; et enfin celui de Parana à Nogoya, comme premier tronçon de la ligne destinée à relier les fleuves Parana et Uruguay, en passant par le centre de la province d'Entre-Rios.

Toutes ces lignes et d'autres dont le détail fatiguerait le lecteur, étant donc en pleine voie de construction et à la veille d'exploitation, il en résulterait que, d'après ce tableau, si l'on divise ces distances par deux millions et quelques cent mille habitants, on sera persuadé qu'aucun pays en Europe, ni même au monde, n'est plus favorisé à cet égard que la République Argentine, ce qui s'explique par la facilité et le bas prix de la construction.

---

## CHAPITRE VI

### **Correspondances entre les colons et amis d'Europe et renseignements pratiques pour la traversée.**

Presque toutes les lignes de bateaux à vapeur ont des contrats postaux et prennent les lettres ; de sorte que les correspondances ne peuvent être en retard que de 5 à 8 jours au plus, dans les ports de mer de chaque hémisphère.

Après avoir consulté le départ du bateau qui prendrait le plus tôt votre lettre, renseignements qui peuvent s'obtenir dans chaque bureau postal, on fera bien d'indiquer en caractères intelligibles la voie par laquelle la correspondance doit être faite, comme par exemple : *voie de Bordeaux, voie de Marseille, de Southampton, etc., etc.*

Quand les lettres ne sont pas à destination de la ville de Buénos-Ayres pour laquelle, comme dans les autres villes, on ne doit pas omettre le nom de la rue et le numéro, il faut encore ajouter celui de la province



où cette localité se trouve, avec les mots : *Republica Argentina* ou « République Argentine » (Amérique du Sud). Ceci est nécessaire parce que les noms espagnols empruntés au Calendrier, comme Santa-Fé, Rosario, Concepcion, Asuncion, etc., se retrouvent dans plusieurs pays de cette langue et même quelquefois dans les différentes provinces du même pays.

Les lettres du poids de 15 grammes coûtent quarante centimes d'affranchissement en Europe, et seize *centavos* forts en Amérique, où cet affranchissement est obligatoire pour que la correspondance soit expédiée de ce dernier continent. Chaque poids de quinze grammes en sus devra naturellement être affranchi par le double, etc., ainsi, par exemple, de quinze à trente et de seize à trente-deux *centavos*, c'est-à-dire double port, et ainsi de suite.

D'après notre expérience, les moyens à prendre pour la traversée ne méritent pas moins l'attention du lecteur. Chaque émigrant se demande : quels sont les moyens à prendre pour se rendre au Nouveau-Monde ou de celui-ci à l'Ancien ? combien ce voyage peut-il coûter ? quelles sont les meilleures conditions ? quelles souffrances physiques et morales endure-t-on ? Nous allons nous efforcer de lui donner tous les renseignements possibles propres à le diriger.

Les agents officiels argentins en Europe, tels que les Consuls ou autres délégués à cet effet, qui n'ont à cœur que le bien-être des habitants de la patrie qu'ils représentent, seraient à notre avis, non-seulement les plus compétents, mais les plus dignes d'être consultés à cet égard.

Les lignes de bateaux à vapeur augmentent de jour en jour, et les prix varient et se modifient sous l'influence toute naturelle de cette concurrence ; mais on ne peut jamais assez se méfier de certains navires, dont

l'aménagement et la nourriture sont loin de répondre aux conditions qu'exige un pareil voyage. Les prix soi-disant inférieurs à ceux d'une autre ligne sont loin de compenser les misères qu'éprouvent tous les passagers qui se laissent séduire par ce système trompeur.

Les arrivages auxquels nous avons constamment assisté, pendant plus d'un an de notre séjour à Buénos-Ayres, nous ont toujours indiqué, par l'attitude allègre ou souffreteuse des passagers, la valeur des navires qui les avaient transportés. En effet, la rapidité avec laquelle la traversée peut être faite, les installations plus commodés et plus agréables, une meilleure nourriture, les escales faites en chemin pour procurer des provisions fraîches, sont autant de choses que l'émigrant doit prendre en sérieuse considération s'il veut arriver en bonne santé en Amérique. Les grands paquebots ont entièrement supplanté les frêles embarcations qui demandent quelques mois pour parcourir la distance que les premiers, que nous recommandons, franchissent en 25 ou 26 jours au plus. Quelle différence de bien-être et de temps pour les passagers!...

Comme nous ne pouvons donner ici que des indications sommaires, nous nous bornerons à indiquer la ligne de bateaux à vapeur de la Société générale des Transports maritimes, qui est incontestablement celle qui convient le mieux aux émigrants et pour laquelle on n'a qu'à s'adresser : « *A la Direction de l'Exploitation, rue des Templiers, n° 3, à Marseille.* » Elle s'empressera, comme toujours, à justifier sa bonne renommée par la bienveillance qu'elle montrera aux émigrants.

Fondée en 1867, cette puissante compagnie transatlantique reliant la Méditerranée aux ports Sud américains, inaugura son premier voyage le 7 juin de la même année, avec le paquebot dit « la Bourgogne. »

La progression sensible des émigrants, sous cette grande entreprise, a non-seulement montré la nécessité de l'agrandir et de la perfectionner, mais elle a déterminé cette compagnie à établir un service de départs mensuels de Naples et de Buénos-Ayres, faisant escale dans les ports que nous indiquerons plus loin, afin de rendre le plus de services possible. En observateur consciencieux, nous donnerons la statistique du mouvement des passagers pendant les douze années qui ont précédé nos investigations, et nous ferons suivre ce tableau de la description succincte de l'un de ces colosses navires, appelé la *France*.

PLACES DÉLIVRÉES

	<i>Aller.</i>	<i>Retour.</i>	<i>Total.</i>
En 1867	935	470	1,405
» 1868	5,392	2,562	7,954
» 1869	6,583	3,261	9,844
» 1870	5,556	2,511	8,167
» 1871	3,000	1,983	4,982
» 1872	7,758	4,873	12,125
» 1873	11,254	5,123	16,377
» 1874	10,854	4,477	15,331
» 1875	6,038	5,840	12,178
» 1876	5,170	5,246	10,416
» 1877	5,826	3,620	9,446
» 1878	5,611	3,485	9,086
Total général			117,312

places de toutes classes, représentant un transport de plus de 150,000 passagers.

L'aménagement de ce navire, à peu près semblable à ceux du Poitou et de la Savoie, appartenant à la même compagnie, consiste en treize cabines de première classe, arrangées avec luxe, ayant chacune deux

couchettes et un petit canapé qui peut au besoin servir de troisième lit; vingt-cinq cabines de deuxième classe contenant chacune quatre couchettes, et une autre cabine de dix couchettes.

Il y a pour les émigrants quatre compartiments, (spardeck) soit entre-ponts, pouvant recevoir neuf cent-quatre-vingt-seize couchettes. Ces entre-ponts sont vastes et bien aérés au moyen de grandes manches à air. Un espace a été réservé dans chaque rangée de couchettes pour placer les bagages, de sorte que chacun peut avoir auprès de soi les objets qui lui sont nécessaires durant tout le temps de la traversée. Il est inutile d'ajouter que l'ordre et la propreté règnent d'une manière remarquable sur ces trois navires; et si, en cas d'indisposition ou d'une maladie quelconque, le passager a besoin de secours, un médecin attitré, qui a sous la main une excellente pharmacie, vient immédiatement lui donner les mêmes soins que l'on pourrait obtenir dans n'importe quelle ville d'Europe, avec la seule différence que, sur mer, ces soins sont gratuits.

Les paquebots de la Société de transports maritimes partent :

*A l'aller* de Naples, le 10 de chaque mois; de Gênes, le 14; de Marseille, le 16; de Barcelone, le 17; de Gibraltar, le 19.

*Au retour* de Buénos-Ayres, le 20 de chaque mois; de Montevideo, le 20; de Rio-Janeiro, le 27.

		Gibraltar.	Saint-Vincent.	Rio-de-Janeiro.	Montevideo.	Buénos-Ayres.
De	1 <sup>re</sup> classe.	160	500	800	800	800
MARSEILLE	2 <sup>me</sup> classe.	100	400	600	600	600
à	3 <sup>me</sup> classe.	68	200	265	265	265

NOTA. — Le prix du passage comprend la nourriture, le vin de table et la literie.

Les enfants des passagers sont transportés gratuitement s'ils ont moins de 3 ans. — Ceux de 3 à 8 ans paient quart de place; ceux de 8 à 12 ans, demi-place.

Dans le cas où une même famille comprendrait plusieurs enfants au dessous de 3 ans, la gratuité ne serait accordée qu'à l'un d'eux, les autres enfants paieraient chacun quart de place.

La Société délivre des billets d'aller et retour de 1<sup>re</sup> classe, valables pendant un an, avec un rabais de 20 0/0 sur le total réuni des prix d'aller et de retour. — Le rabais correspondant sur les passages aller et retour de 2<sup>e</sup> classe est de 15 0/0. Le prix de passage des familles prenant au moins 4 places entières de 1<sup>re</sup> classe ou de 2<sup>e</sup> classe est traité à forfait.

Les personnes désirant faire venir d'Europe en Amérique ou d'Amérique en Europe des passagers à leurs frais n'ont qu'à échanger, aux Agences de la Compagnie, le montant du passage d'après les tarifs ci-dessus contre une lettre de crédit. — Si la lettre de crédit restait sans effet, le montant en serait intégralement remboursé contre sa remise.

## BAGAGES

Chaque place entière donne droit à une franchise :  
Pour la 1<sup>re</sup> classe de 200 kil. n'excédant pas 1 m. cube

»	2 <sup>me</sup>	»	de 150	»	»	3/4	»
»	3 <sup>me</sup>	»	de 100	»	»	1/2	»

L'excédant des 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> classe paie à raison de 20 fr. et celui des 3<sup>es</sup> à raison de 12 fr. les 100 kil. ou le 1/10 de mètre cube.

L'administration ne reçoit comme bagages que le linge et les effets à usage, lesquels doivent être con-

tenus dans des malles, coffres, chapelières, sacs de nuit, valises, etc.

Chaque colis doit porter le nom et la destination du passager.

Les passagers doivent faire transporter leurs bagages aux magasins de la Société, situés au Bassin National, quai des Anglais, le 15, de 8 heures du matin à 4 heures du soir. Le bulletin de passage doit accompagner les bagages. L'administration se charge de l'embarquement.

En vue de faciliter aux passagers de 3<sup>me</sup> classe la libre disposition de leurs bagages durant la traversée, les couchettes ont été élevées à une hauteur de 45 centimètres (hauteur d'une malle ordinaire), ce qui permet de placer au-dessous tous les colis ne dépassant pas cette hauteur.

---

## NOURRITURE DES PASSAGERS DE 3<sup>me</sup> CLASSE

*(Pain frais, viande fraîche et vin durant toute la traversée).*

Les plats sont composés pour 8 à 10 personnes.

	Café avec 1/16 de litre d'eau-de-vie ou rhum, 5 fois par semaine.
DÉJEUNER	Anchois avec 1/4 de litre de vin, 2 fois par semaine.
	Biscuit.
DINER . .	Un potage avec le bouilli.
	Un plat maigre.
	Un quart de litre de vin.
	Pain.

SOUPER. . } Un plat fort de viande.  
                  } Un plat maigre.  
                  } Un quart de litre de vin.  
                  } Pain.

Le jeudi et le dimanche, le plat de viande du souper sera remplacé par un rôti.

Les ustensiles nécessaires, tels que bidons, gamelles, plats, assiettes, couverts, etc., sont fournis par le navire.

La literie, consistant en une paillasse, un traversin et une couverture, est également fournie par le navire.

Ces trois navires, la *France*, la *Savoie*, le *Poitou*, d'une force de 350 à 500 chevaux et d'un tonnage de 3,000 à 5,000 tonnes, et pour lesquels tous les chemins de fer ont un tarif réduit pour les passagers émigrants, ainsi que la franchise pour 100 kil. de bagage, sont à recommander aux personnes qui désirent trouver, avec un prix modique, le bien-être compatible avec les nécessités d'un transport par mer. Nous nous félicitons, ainsi que la plupart des Européens dont les lettres terminent cet ouvrage, d'avoir été conduits en Amérique sur ces navires, et nous sommes assurés que tous les émigrants qui suivront nos conseils à cet égard, n'auront qu'à s'en louer. Toutefois, comme les prix sont susceptibles de changements et que nous désirons rendre des services pour le présent et pour l'avenir, nous nous sommes permis de demander à cette compagnie le tarif *maximum* que nous avons mentionné, afin que les intéressés n'aient qu'à se préoccuper de la réduction que les circonstances du moment permettront à cette compagnie.

Quant à la ville de Marseille, qui est grande, riche, commerçante et des plus importantes de la France, sa renommée nous dispenserait entièrement d'en parler; mais l'importance de son port, qui peut contenir plus

de 1,200 navires, mérite que nous la nommions en passant.

Il en est de même de la ville maritime d'Anvers, qui mérite aussi une mention toute spéciale vu son industrie, son commerce, son histoire, ses monuments, et enfin, l'importance générale de ses affaires.

Le coup d'œil dont l'amateur jouit, après avoir gravi les 226 marches de la tour de l'église de Notre-Dame, est vraiment d'une beauté et d'une grandeur qui saisit l'âme.

Dans cette vieille mais superbe cité, M. Henri Telghuys, consul de la République Argentine, courtier de navires et agent de lignes de bateaux à vapeur, nous a accueilli cordialement et nous a donné tous les renseignements propres à y rendre notre séjour agréable et intéressant ; M. Telghuys occupe en outre une haute position sociale ; — aussi lui exprimons-nous doublement notre sincère gratitude.

Nous devons aussi remercier M. H.-R. Cuvelier, avenue du commerce, n° 170, homme de mérite, pour l'extrême obligeance qu'il a mise à nous être utile.

---

## CHAPITRE VII

### **Equiperment, arrivée et première installation des colons.**

Nous conseillons à chaque famille de colons d'apporter les objets ci-après, que nous mentionnons, afin de les garantir des regrets que peuvent provoquer tant d'acquisitions superflues, dont nous avons été témoin. Ce qui est indispensable, c'est de la bonne literie, le linge de lit, de table et de corps ; de bons habits, y



compris des vêtements d'hiver; une provision de chaussures solides, mais sans clous, attendu que le sol n'est pas pierreux. La chaussure, en général, que l'on achète dans le pays, est ordinairement plus chère et de très mauvaise qualité.

La batterie de cuisine doit être complète autant que possible; il faut aussi des selles, deux harnais au moins avec des colliers pas trop grands qui s'ouvrent par en bas, attendu que les chevaux ne souffrent pas qu'on les leur mette par dessus la nuque. Quant aux instruments aratoires ainsi que divers outils, tels que marteaux, tenailles, etc., nous conseillons de ne prendre que ceux que l'on aurait de soi-même en bon état de service, attendu que le prix de ces articles ne dépasse guère celui d'Europe. Outre les frais de transport et l'ennui que beaucoup de bagages font éprouver, il faut encore savoir que bien des instruments que l'on apporte d'Europe, les charrues particulièrement, ne sont nullement appropriés au pays nouveau dans lequel on vient se fixer. Mais, par contre, les artisans feront bien d'emporter avec eux tous les outils de leur métier, parce qu'ils pourront bien plus vite être placés selon leurs désirs, et obtiendront plus tôt aussi la confiance qu'ils sollicitent.

Ceux qui voudront emporter des graines et des semences de toute espèce, feront bien de les renfermer dans une boîte de zinc ou de ferblanc soudée, afin de les préserver du contact de l'air qui les corromprait sans cette précaution.

Les passagers qui feront ce voyage avec une somme tant soit peu importante, feront bien aussi de la déposer dans une banque ou plutôt à la Compagnie du paquebot sur lequel ils feront la traversée. Ce moyen, très-peu dispendieux, peut épargner bien des soucis et, plus encore, des pertes regrettables. Mais la chose sur

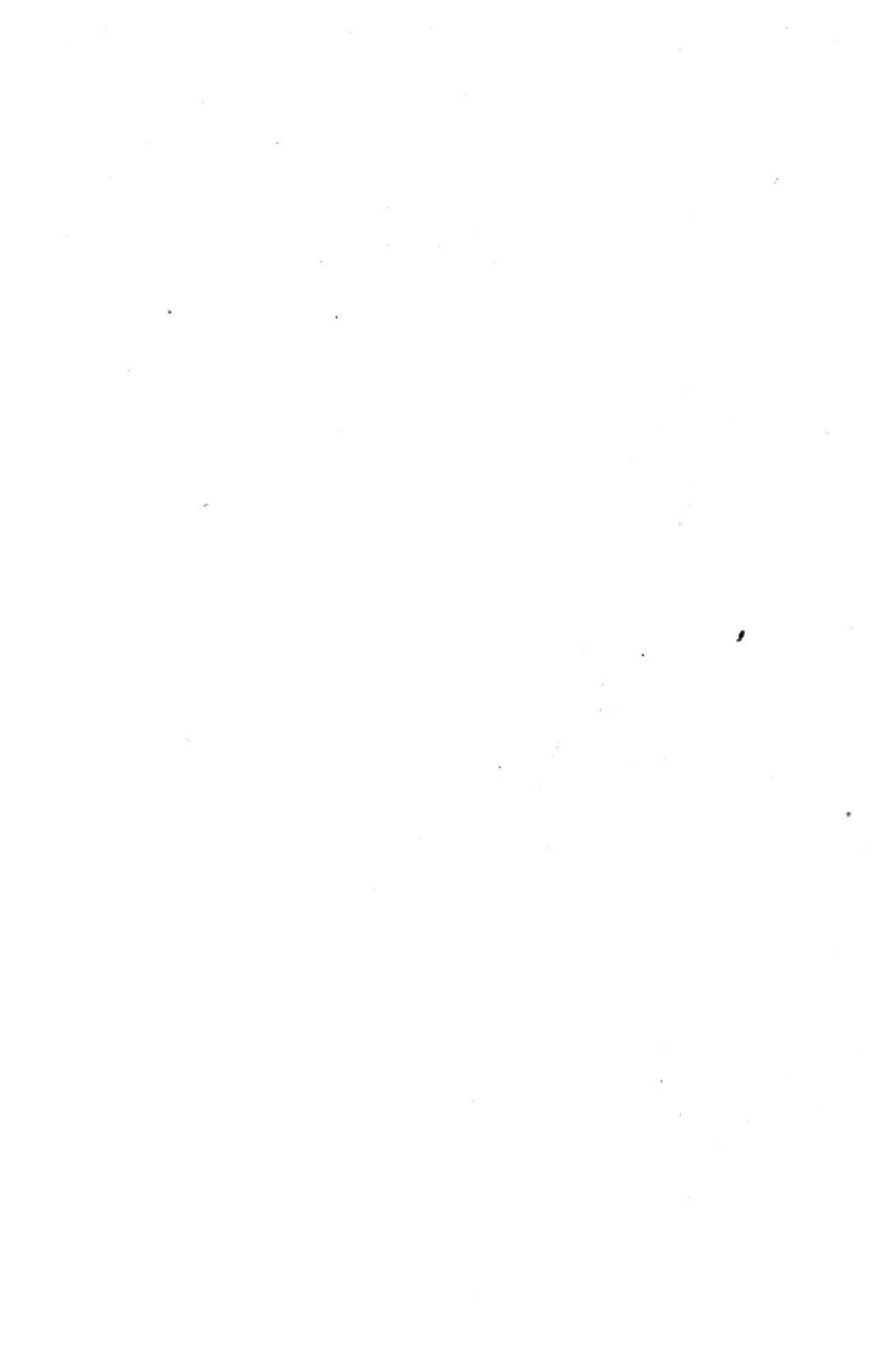
laquelle nous voudrions tout spécialement attirer leur attention, c'est de se mettre en garde contre l'acquisition de marchandises en vue d'une spéculation ; ils seraient assurés de perdre au moins le 50 %<sub>00</sub>, outre les ennuis d'un pareil essai, vu que leur manque d'expérience en serait seul la cause.

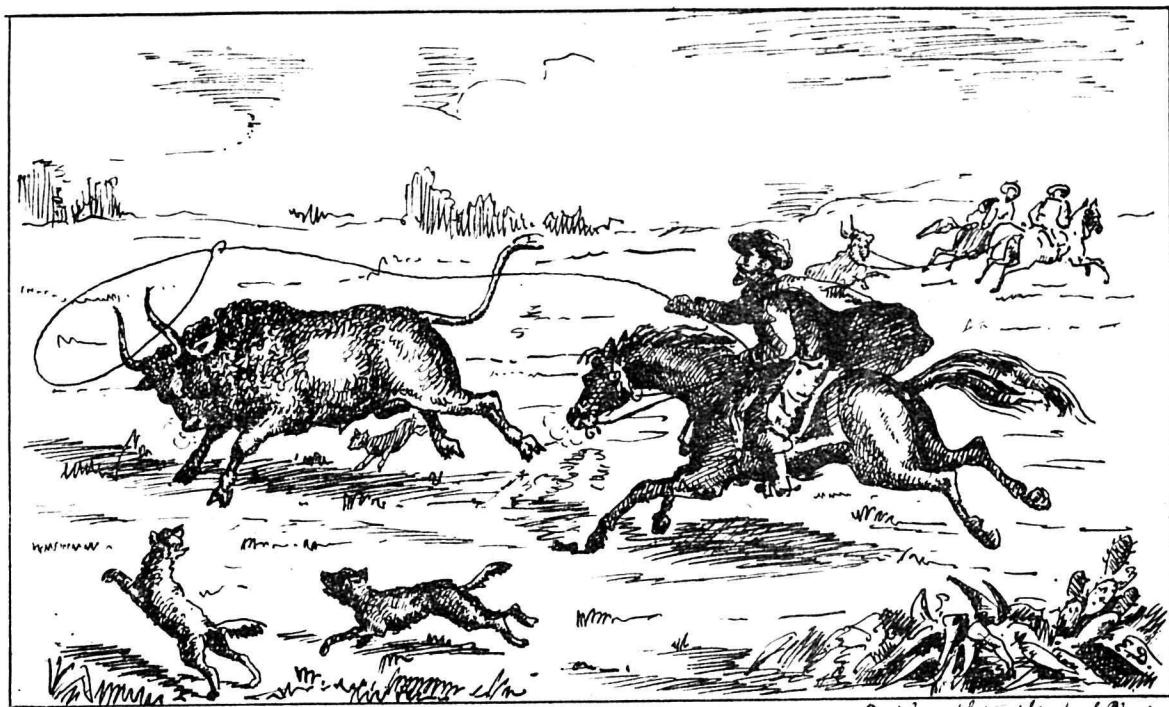
L'époque la plus favorable pour arriver dans une colonie, c'est le mois d'octobre ou de novembre. L'approche de la moisson procure facilement à une partie des nouveaux arrivés une occupation chez les colons déjà établis, ce qui leur fait non-seulement gagner de l'argent, mais ils apprennent à aimer le pays ; tandis que les autres peuvent s'occuper à défricher du terrain pour le semer en juin et récolter au mois de décembre, c'est-à-dire après douze ou treize mois de séjour.

Une observation majeure par laquelle nous aurions dû commencer est celle que rappelle le dit-on : *pour bien achever une entreprise, il faut l'avoir bien commencée*. Or, la détermination de s'expatrier doit toujours être fixée sur des bases aussi positives que possible, mais jamais sur un coup de tête ni sur une illusion, comme bien des familles que nous avons rencontrées l'ont fait ; aussi ont-elles eu à s'en repentir.

*Cette mesure de précaution est aussi simple que facile ; elle consiste à consulter des personnes compétentes, c'est-à-dire celles qui ont vu le pays, après leur avoir exposé leur position morale, physique et pécuniaire.*

Ecrire ensuite à un, ou mieux encore à quelques parents ou amis, en leur exposant le désir de les rejoindre dans le Nouveau-Monde, et après les avoir ainsi mis sur la voie de la position que nous venons d'énoncer, leur demander leur avis. C'est dans ce but que nous reproduisons les nombreuses lettres qui terminent cet ouvrage, suivies chacune de son adresse





Lebog. J. Chappuis.

Dessiné sur photographie par E. Béziers.

Chasse aux bœufs sauvages au moyen du LASO.

respective; c'est d'ailleurs dans ce but qu'elles nous ont été offertes, ainsi que pour les rappeler au souvenir de l'Europe et de leurs parents et amis.

Par ce moyen, la famille émigrante, au lieu de perdre son temps à Buénos-Ayres à consulter, à hésiter, à parcourir les contrées en dépensant son argent, ira immédiatement prendre possession de la ferme que cette obligeante personne lui aura procurée; elle suivra ses bons conseils et acceptera ses services pour son installation; aussi sera-t-elle heureuse dès son arrivée.

Afin de faciliter les émigrants nouvellement arrivés, nous allons donner quelques renseignements sur les colonies et l'état des colons.

---

## CHAPITRE VIII

### **Description des colonies agricoles et état général des colons.**

Nous avons déjà vu que le pays est éminemment propre à l'agriculture. Malgré cela, les indigènes s'y sont très peu adonnés, ou se sont contentés de cultiver la terre d'une manière très-imparfaite et superficielle. L'agriculture n'a été développée par eux que dans quelques contrées de l'intérieur du pays, où le voisinage des montagnes, les courants des rivières et des fleuves facilitent les irrigations. Mais, en général, les créoles argentins, par trop indolents, sont portés à l'élevage des bestiaux, qui est très-lucratif et se fait pour ainsi dire sans travail, dans ces vastes pâturages naturels. D'un autre côté, le manque de bras est une des prin-

cipales causes de l'abandon de l'agriculture dans bien des contrées, pourtant si fertiles.

Cependant, cet état de choses faisant de plus en plus comprendre que l'agriculture était nécessaire, pour que le développement de ce pays répondit aux trésors dont la nature l'a enrichi, les gouvernements ont successivement prêté leur puissant concours à l'immigration et à la colonisation ; ce qui a fait faire au pays de grands progrès, que nous avons constatés en explorant les colonies, en commençant par celles de la province de Buénos-Ayres.

#### CONCORDIA.

Cette colonie, située à 18 lieues de Bragado, situation extrême du chemin de fer de l'Ouest et à 65 lieues de Buénos-Ayres, fut fondée en 1870 par des familles italiennes auxquelles la mauvaise installation qu'on leur a faite était aussi digne de blâme que les dispositions de celles-ci étaient peu recommandables.

En 1874, lorsque nous avons visité cette colonie, toutes ces familles avaient fait place à six autres que nous y avons trouvées. L'organisation du domaine avait coûté à son principal propriétaire, M. Bertram, quelques centaines de milliers de francs ; elle promettait, vu la fécondité de son sol, le produit le plus assuré au propriétaire en même temps que le meilleur avenir pour les colons, en sorte que fort de cette assurance, nous y avons nous-même adressé quelques familles, dont l'une d'elles paraît s'y trouver très-bien, comme le démontrent trois correspondances d'autres part.

Malgré cela, un certain relâchement dans l'administration, que nous avons vue, si bonne d'abord, nous a fait cesser nos recommandations en faveur de cette colonie, car nous doutons fort maintenant qu'elle puisse cheminer bien longtemps.

### BARADERO.

Cette colonie, qui entoure la ville portant le même nom, est située sur un des bras du Parana, à 5 lieues de San Pedro.

En abordant, on ne voit sur le rivage que quelques maisons élevées sur le haut de la berge, mais après 15 minutes de montée, on arrive à l'entrée du chef-lieu, dont l'aspect enchanteur est loin de faire supposer que l'on explore une colonie.

Les rues sont larges et bien alignées et d'après le recensement, cette ville possède 4,500 âmes.

La colonie, qui contient environ trois lieues carrées de superficie, est située tout à l'entour de cette coquette cité, constituant ainsi la banlieue.

Le terrain est légèrement ondulé et très-riant, grâce aux arbres que les colons y ont plantés et dont la plupart des maisons sont entourées. Les habitations, qui sont presque toutes construites en briques avec des toits en terrasse, présentent l'aspect le plus gracieux. Fondée en 1856, en partie par les familles Liaudaz, Genoud, Cardinaux, Jeanmaire, etc., qui ont atteint aujourd'hui un haut degré d'aisance, cette colonie est la plus prospère qu'on puisse rencontrer dans les contrées les plus florissantes. Nous faisons des vœux pour que l'usage immodéré des boissons ne vienne pas trop tôt compromettre la félicité de ses habitants.

Sans porter préjudice aux mérites de plusieurs autres industriels qui se distinguent dans cette colonie par leur intelligence et leur activité, nous citerons ici M. Jeanmaire, fils, propriétaire d'un moulin hydraulique et à vapeur d'une grande importance; M. Siegenthaler, qui a une brasserie et un moulin à manège, et M. Nicolas Genoud, qui possède une machine à égrener le maïs, mue par six chevaux, pouvant d'un seul

jour ensacher mille et quelques mesures de ce produit, cultivé sur une très-vaste échelle dans cette colonie. Parmi les négociants, MM. Emile Genoud et Joaquin Tasso, méritent non-seulement une mention toute spéciale par la grandeur de leurs opérations commerciales, mais surtout par l'estime dont ils jouissent au sein de ceux qui les connaissent.

#### ALAVARRIA.

Cette colonie, qui est à 9 ou 10 lieues d'Azul, point extrême du chemin de fer du Sud et à 64 lieues de Buénos-Ayres, vient tout récemment d'être reconnue par la province, et le pouvoir national, sur le préavis donné par son commissaire-représentant, M. Jean Dillon, appuyé par notre consul M. Jaccard, qui a lui-même exploré ces parages.

Le climat, nous ont-ils dit, est très-salubre, le sol des plus féconds que l'on puisse rencontrer et sa position topographique appelle une prolongation certaine de la voie ferrée aussitôt que cette colonie sera arrivée à un développement suffisant.

Nos compatriotes, MM. Jaccard et Allemann, veraient avec plaisir cette contrée spéciale devenir le lieu de rendez-vous particulier de leurs concitoyens laborieux qui cherchent à améliorer leur position et celle de leurs familles. En octobre 1878, il y avait déjà dans cette colonie 361 personnes divisées en 73 familles.

L'hectare se vend 10 francs, payables, sans intérêt, dans l'espace de 10 ans.

#### BERNESTADT (province de Santa-Fé.)

En quittant la ville du Rosario, par le chemin de fer du Central Argentin, on arrive à Roldan, 2<sup>me</sup> station, puis à Saint-Jérôme, 3<sup>me</sup> station, qui sont les chefs-



lieux de cette colonie. Elle a une longueur de quatre lieues et une largeur de 2, soit huit lieues carrées. Ces deux stations attirent tous les jours des colons. Beaucoup de négociants et de particuliers de la ville du Rosario, qui y ont acheté des terrains et construit des demeures, y viennent faire leur séjour d'été.

Fondée en 1870 par la Compagnie des Terrains argentins, c'est-à-dire de Rosario à Cordova, longeant ça et là la voie ferrée, cette colonie, qui possède 2,600 habitants et qui a pris un développement vraiment prospère, mérite toute notre attention pour la recommander. Nous dirons sommairement, plus loin, notre appréciation générale de ces terrains, et ce que nous pensons de la Compagnie à laquelle ils appartiennent, par rapport aux colons.

Parmi les familles de colons qui se distinguent le plus dans cette colonie, nous citerons celles des frères Siegenthaler et de Gassmann, de Berne; de Jean Tregnier, de France; de Veismüller, de Zurich, et de Louis Caillet-Bois, du Valais. Et comme artisan et industriel en même temps, Joseph Brégi, aussi du Valais.

#### CARCARAGNA.

Cette colonie est le nom de la 4<sup>me</sup> station; elle ne mérite pas moins notre attention que la précédente. L'orthographe espagnole emploie *n* surmontée d'un tréma pour rendre la prononciation mouillée, ce qui fait que nous avons écrit « Carcaragna » pour « Carcarana ». Nous ferons de même pour tous les cas semblables.

Le terrain est tant soit peu ondulé et l'agriculture ainsi que l'arboriculture y réussissent mieux qu'ailleurs, tandis que les pâturages sont au contraire d'une qualité bien inférieure à ceux de la colonie citée plus haut.

La ville de Carcaragna, fondée la même année que

les précédentes, a infiniment plus d'importance que celles de la colonie Bernestadt, soit à cause de la bonté du climat, soit à cause des cures de bains d'eau salée que beaucoup de riches familles viennent y faire pendant la bonne saison, soit aussi parce que les trains pour Cordova s'y arrêtent et que les voyageurs doivent y passer la nuit.

#### CAGNADA-DE-GOMEZ.

Cette colonie, dont le sol est tant soit peu accidenté, offre un aspect tout à fait gracieux.

Fondée en 1872, comme les deux précédentes, par la Société des Terrains longitudinaux à la voie ferrée, la station qui la dessert et qui est la 5<sup>me</sup>, porte aussi le même nom ; elle possède environ 1,250 habitants.

Le développement sensible qu'a pris cette colonie explique seul l'aisance que nous y avons trouvée parmi les colons. C'est à 4 kilomètres de cette station que nous avons rencontré un agriculteur distingué, M. Krell, chez lequel nous avons vu pour la première fois cheminer la charrue à vapeur. Dans le chef-lieu, le moulin à vapeur de M. Stücky, ainsi qu'un magnifique atelier de réparation de machines et de serrurerie, appartenant à MM. Stücky frères.

Au nord de la station, en dehors des terrains de la Compagnie (à las Totoras), il y a une vingtaine d'établissements anglais, dont quelques-uns sont de premier ordre. Dans cette catégorie, nous nous faisons un devoir de mentionner l'Esterancia de M. Benitz, originaire de Baden, située à 9 lieues de la station et ayant une étendue de quatre lieues carrées, sur laquelle paissent 5,000 bestiaux. L'habitation, qui est à peu près au centre de ce domaine, est dans le genre des villas d'Europe. Les jardins d'agrément qui l'environnent sont de toute beauté.

## LAS TORTUGAS (les Tortues).

Cette colonie, qui appartient aussi à la même Compagnie que les précédentes, tire son nom d'un ruisseau ainsi appelé, formant la frontière entre les provinces de Cordova et de Santa-Fé. Elle est surtout habitée par des colons italiens qui paraissent aussi économes que laborieux.

La station qui porte le même nom que la colonie pour laquelle elle a été créée, ne possède encore que quelques habitations isolées.

## FRAYLE-MUERTO.

Ceux qui veulent visiter cette colonie descendent dans la station qui porte le même nom, se dirigeant du côté sud, puis traversant le Rio Tercero sur un beau pont en fer. A une petite distance de là, ils se trouveront dans la petite ville de Frayle-Muerto. Après une heure, en suivant toujours cette même direction, on arrive devant les premières habitations de cette colonie, qui ont peu de rapport avec les autres pour les motifs suivants :

Peuplée particulièrement d'Anglais qui s'étaient adonnés à l'élevage des moutons et des bestiaux, et qui avaient dans ce but acheté d'assez vastes terrains du gouvernement de Cordova, l'agriculture n'y prit naissance que plus tard, de sorte que les habitations se trouvent toujours très-distantes les unes des autres ; elles rappellent le système *estancieros* (fermes) de la province de Buénos-Ayres, plutôt qu'une colonie.

Actuellement l'agriculture s'y pratique sur une très-grande échelle, et les colons, dont la plupart y sont venus avec des sommes assez considérables, sont installés avec beaucoup d'élégance, nous dirons même

avec luxe. L'on y voit aussi une race de chevaux grands et forts avec lesquels on laboure facilement environ une demi-cuad्रे par jour, avec une seule charrue.

La terre y est très-bonne, mais en beaucoup d'endroits l'eau est salée, ensorte qu'on se verra dans la nécessité de faire venir celle du Rio Tercero situé à une assez grande distance, ce qui sera très dispendieux.

### VILLA-MARIA.

La station porte le même nom que la colonie. Elle est la plus importante de cette ligne parce que les trains s'y arrêtent et qu'elle a l'embranchement de la ligne des Andes, dont le commerce a une grande importance. Un diner des plus copieux chez l'un de nos amis et compatriotes, M. Albert Udry, attend le passager.

La charmante bourgade qui entoure cette station, se prolongeant très en avant vers le Nord-Est, contient tous les établissements que l'on trouve dans les petites villes. C'est dans l'un d'eux que nous avons fait la rencontre d'un autre de nos compatriotes, M. François Egger, Fribourgeois d'origine, qui nous a intéressé par le récit de ses voyages en nous faisant connaître tous les pays qu'il a explorés avant de se fixer dans celui de la République Argentine.

Ce sont l'Italie, l'Angleterre, l'Espagne, la Turquie, la Grèce, Tunis, l'Afrique, l'Algérie en particulier, une grande partie de la France et de l'Allemagne, la Belgique, l'Asie, la Chine, et enfin le Japon. Il a ajouté, avec la même gaieté de cœur qui le caractérise : Si ces voyages ont sans cesse caressé mon imagination, ils ne me révèlent pas moins actuellement cet adage fort connu : « Pierre qui roule n'amasse pas mousse. »

Comme nous l'avons promis, nous donnerons une

appréciation d'ensemble des terrains du Central Argentin, tant sous le rapport de la situation que sur l'importance que l'avenir leur réserve. Disons d'abord qu'un train partant chaque matin de Rosario, et un autre de Cordova, favorise considérablement ce pays. Un autre train, essentiellement institué pour le colon, fait le service entre Rosario et Cagnada de Gomez, partant de chacune de ces stations à 6 heures du soir, ce qui permet aux colons, aussi bien qu'aux gens d'affaires, d'avoir toute la journée à leur disposition, s'ils sont partis par les trains ordinaires du matin, et de rentrer chez eux le même jour.

Six autres stations attendent la formation d'autant de colonies pour lesquelles elles ont été instituées, mais néanmoins les trains s'y arrêtent comme si elles existaient déjà; elles desservent tous les domaines fondés en dehors du Central Argentin, c'est-à-dire distants d'une lieue de chaque côté de la voie ferrée.

Ces terrains ont une étendue de 135 lieues carrées et se trouvent entre le 31<sup>me</sup> et le 33<sup>me</sup> degré de latitude Sud, ce qui les rend ni trop chauds, ni trop froids.

Outre les moyens faciles de transport qui servent à l'écoulement des produits, le sol est en général d'une fécondité toute particulière; aussi le succès que l'on obtient dans l'agriculture, transforme une grande partie de ces riantes prairies en vastes étendues de blé que le passager peut admirer chaque fois qu'il parcourt la voie ferrée quelque jours avant les moissons.

Les immenses troupeaux disséminés çà et là dans des campagnes fertiles, ne frappent pas moins le regard du voyageur.

Cependant, il reste de vastes espaces sans culture, en sorte que l'on éprouve un sentiment pénible quand on pense que des milliers de familles pourraient y vivre

heureuses et que la Compagnie, qui a son siège à Londres, ne fait plus aucun appel pour engager l'homme à se rendre dans ces riches contrées.

#### SAMPACHO (province de Cordova).

Cette colonie est entre le Rio-Secondo et le Rio-Tercero. C'est pour elle que le gouvernement de Cordova a contracté un emprunt de deux millions de patacons. Cette somme de 10,000,000 de francs, négociée avec une maison anglaise, a été répartie comme suit : 600,000 patacons pour la colonie et les 400 autres pour l'irrigation des terres destinées à l'avenir de cette colonie. Elle est uniquement peuplée de familles italiennes.

Nous en ignorons complètement le succès, mais nous aimons à croire, qu'avec un dévouement tel que celui dont le gouvernement cordovais fait preuve en toutes circonstances, cette colonie prospérera.

#### CANDELARIA (province de Santa-Fé).

Cette colonie, fondée en 1870 par M. Charles Casado, actuellement Directeur de la banque provinciale de Santa-Fé, est située à deux lieues et demie de la colonie Carcaragna; elle est une des plus prospères que l'on puisse rencontrer.

Son sol, légèrement ondulé, est d'une fécondité toute exceptionnelle, aussi l'élevage du bétail y est-il à peu près inconnu; on n'y a que les animaux domestiques dont cette importante colonie a grandement besoin.

Si nous avions pu obtenir de M. Casado quelques détails des recensements annuels des produits agricoles de cette colonie si productive, nous nous serions fait un plaisir de les reproduire; mais puisque notre requête a été à plusieurs reprises laissée sans réponse, nous nous bornerons à dire que les rapports qui nous en ont

été faits par MM. Jonas Larguia et Alfred Artéaga, le premier inspecteur des colonies et le second membre de la société d'immigration de Rosario, confirment nos prévisions sur l'avenir prospère de cette colonie.

#### IRIONDO (ci-devant Guarda del Esquina).

A 7 lieues Sud de Caguada de Gomez, et à vingt lieues Sud-Ouest de Rosario se trouve une bourgade fondée en 1865. Cet endroit, chef-lieu de la colonie Iriondo, situé sur la rive gauche de la rivière Carcaragna, est composé de cent et quelques maisons, contenant environ 400 habitants.

Fondée en 1876, sous les auspices du gouvernement national représenté par M. Alfred Artéaga, consul de la République de l'Uruguay, cette colonie a pris un développement vraiment extraordinaire qui a fait que l'on y a ajouté trois lieues carrées de terrain. Le sol en est si fertile qu'on fait maintenant les préparatifs nécessaires pour la réception des nouveaux colons qui viendront simultanément s'y fixer.

Les conditions d'acquisition sont très faciles, car la plupart des familles établies y sont venues sans aucune ressource que celle que leur accorde le Directeur sus-nommé, qui les proportionne au travail et à l'économie, qu'il suppose, de chacun.

Les cent et dix familles, la plupart italiennes, que nous y avons rencontrées, satisfaites de leur installation, ont exprimé chaleureusement leurs sentiments de reconnaissance pour M. Artéaga, qui leur montre un intérêt tout à fait paternel dans toutes les circonstances possibles.

#### ESPERANZA.

Cette colonie fut fondée en 1856, par M. Aaron Castellanos. Elle est située à 31 kilomètres de Santa-Fé, au

Nord-Ouest; elle a une superficie de trois lieues carrées. Au centre de cette colonie, existe une petite ville à laquelle on a donné le même nom. Elle a des rues en ligne droite, larges et bordées d'arbres, avec d'élégantes maisons. Son industrie, son commerce, son Eglise et enfin sa gracieuse place publique, rivalisent avec ceux des autres villes de la République Argentine. Au milieu de cette place, chaque soir, la société de musique « la Fanfare d'Esperanza, » se réunit pour y exécuter des morceaux tels que quelques-uns nous ont plus d'une fois fait passer de l'allégresse à la mélancolie, comme l'Hymne national suisse, Guillaume-Tell, le Ranz des vaches et tant d'autres de ce genre, qui, en rappelant nos cîmes neigeuses, faisaient regretter le sol natal!... Ces concerts, avec les nombreux auditeurs qu'ils réunissent, présentent un tableau bien différent de celui qui, il y a près de vingt-deux ans, où cette contrée était entièrement déserte et stérile.

On trouve à Espéranza deux imprimeries, une espagnole et une allemande; la grande distillerie à vapeur de MM. Lehmann et Gorin; cinq moulins à vapeur; cinq à manéges; trois hôtels; quatre cafés; huit magasins et des ateliers divers, et la grande maison d'introduction de M. Charles de Wart, dans laquelle vous trouvez : bois de construction, fer en barres, ferraille, aciers, comestibles, boissons, sellerie, étoffes et mercerie, meubles, machines à coudre, articles de menuiserie et machines à vapeur, peintures, vitrerie, charnues, et autres instruments aratoires, en un mot tous les articles nécessaires à n'importe quel industriel et artisan. Ajoutons, à ce que nous venons de voir, la station principale du chemin de fer, avec embranchements Santa-Fé-Grütli.

La position centrale de cette colonie avec ses convoisins et la capitale de la province, la fécondité



du sol, le bien-être dont jouissent ses 2,289 habitants, la plupart agriculteurs et pasteurs, font voir que la colonie Esperanza est la plus ancienne de la République Argentine et en même temps une des plus prospères. Le bon séjour que nous y avons fait nous a paru si court qu'il nous a été pénible de quitter ces bonnes gens si hospitaliers. Nous leur témoignons à tous notre sincère reconnaissance. Nous félicitons surtout la famille de M. Jean Grenon pour sa riche pépinière couverte de toute espèce d'arbres étrangers et du pays qui marient ensemble leur feuillage varié. Les cinq mille francs en espèces qui lui restaient lors de son arrivée à Buénos-Ayres sont transformés actuellement en une fortune d'au moins cent mille francs, ce qui indique assez une famille économe et laborieuse. Nous adressons de même nos félicitations à M. et M<sup>me</sup> Basile Berraz, qui ont acquis une grande aisance par leur intelligence, et nous les remercions sincèrement pour le généreux accueil qu'ils nous ont fait. M. Hippolyte Berraz mérite aussi notre estime et celle du public. Son énergie et son intelligence le font nommer chaque fois aux charges municipales. M. Gaetano Ripamonti-Défago, se fait aussi estimer par sa rare activité dans les affaires commerciales.

#### SAN CARLOS

La colonie San Carlos est à 36 kilomètres de Santa-Fé, et à 44 kilomètres de Santa-Tomé, tout en passant le Rio-Salado par le moyen du pont jeté à cet effet sur cette rivière au lieu dit Paso; elle occupe une superficie de huit lieues carrées. Fondée en 1858, par MM. Beck et Herzog, cette colonie a pris un développement excessivement rapide. Les colons y jouissent en général d'une aisance tout à fait exceptionnelle. Le sol est très

favorable à l'agriculture, mais les vastes pâturages qu'on y rencontre rappellent ceux de nos montagnes d'Europe. Les animaux qui y paissent sont en excellent état d'embonpoint et ont l'air très fiers.

Si nous suivions nos souvenirs pour décrire la satisfaction en même temps que l'agréable surprise que nous avons éprouvée en explorant cette colonie, nous risquerions d'ennuyer le lecteur par la longue narration que nous aurions à faire de cet état prospère et de la bonne hospitalité qu'on nous y a offerte.

Nous nous contenterons de dire que les habitudes d'activité, d'exactitude et de travail, qui ont été implantées par son fondateur et Directeur M. Beck-Bernard, s'y sont conservées comme le souvenir de ce bienfaiteur. Toutes les familles fixées, depuis son départ pour son pays natal, ont suivi son exemple. Aussi avons-nous dû accepter d'être pour cette population de 2,358 habitants, l'interprète pour présenter à M. Beck-Bernard leur gratitude pour la bonne installation qu'il leur a faite. Il leur a témoigné tant de bonté que toutes ces familles désirent ardemment le revoir au milieu d'elles. Parmi celles qui se sont le plus distinguées dans cette colonie, nous nous permettrons de citer MM. Favre, Rey, Vuagnoud et Place, Savoyards; Louis Nicollier, Jean Hosch, Pierre Avanthey, nos compatriotes, qui ont été entre autres très obligeants pour nous fournir les renseignements dont nous avons besoin, sous tous les rapports.

#### SAINT-GÉRÔME.

Cette colonie est à 37 kilomètres de Santa-Fé et jointe celle de Espéranza; elle fut fondée en 1858, par M. Ricardo Forster. Presque tous les colons sont ressortissants du Haut-Valais, et ne possèdent que très-peu le goût des améliorations et l'amour du progrès.

Cependant son chef-lieu se distingue de loin par une église dont les proportions et l'architecture font croire à une immense cathédrale. Nous avons vu dans la colonie de Saint-Jérôme, comme dans celles de San-Carlos et d'Espérance, une foule de colons agenouillés sur les dalles glacées du sanctuaire, priant Dieu avec le plus grand recueillement. Autour de cette église on voit par centaines, pour les fidèles, des chevaux et des voitures élégantes.

Le culte religieux terminé, les colons, dont la plupart appartiennent à des colonies circonvoisines qui n'ont pas encore d'église, se réunissent par petits groupes pour une fraternelle libation ; puis, après avoir fait dans les divers magasins leurs acquisitions hebdomadaires, chacun reprend gaiement la direction de son domicile.

Nous nous permettrons de mentionner ici notre ami M. Adrien Kalbermatten, qui a acquis une juste renommée en fabricant la meilleure charrue. Rendons aussi hommage à MM. Maurice Jost, notaire et intelligent conseiller ; Défago frères, pour l'importance de leur commerce ; Zurbruggen, pour sa meunerie ; veuve Juge et fils, pour leur complaisance et le confort de leur hôtel.

#### GUADALUPE.

Colonie située à 6 kilomètres de la capitale, a été fondée, en 1864, par quelques familles allemandes venues du Brésil. Elle n'a porté le titre de colonie qu'en 1870, année à laquelle plus de cinquante familles étrangères sont spontanément venues rejoindre les premières.

Elle ne nous a rien fourni de particulier à relater, si ce n'est sa prospérité causée par la proximité de la capitale de la province, où elle écoule facilement ses

produits. Elle a actuellement une population de 1,895 âmes, en grande partie allemande, avec laquelle nous n'avons pu avoir des relations de quelque importance.

#### LAS TUNAS.

Cette colonie fut fondée en 1868; elle est distante de 31 kilomètres de la capitale.

Elle contient une superficie de trois lieues carrées. Son sol, aussi bien que sa position géographique et son climat, sont les mêmes que dans les trois précédentes colonies que nous venons de décrire. Si nous n'avons rien à dire de sa prospérité, nous ne pouvons cependant quitter cette superbe colonie sans dire notre vive surprise d'y avoir vu le moulin à vapeur Baumann et Cie, qui est un des plus luxuriants et des plus grandioses qu'il soit possible de voir dans ce pays.

Les habitants actuels de cette colonie sont au nombre de 486, dont la plupart proviennent des colonies environnantes, mais plus anciennes, surtout d'enfants de colons qui, en se mariant, se séparent de leurs parents.

Parmi les colons les plus aisés, les plus laborieux et les plus économes, nous signalerons les familles Donnet, Hyacinthe, et celle de François Cheseaux; les frères Barlathey, dont l'un est allié à Morisod; et surtout celle de M. le juge Favre.

#### SAN AGUSTINO.

Cette colonie, qui est située à 21 kilomètres de la capitale, a été fondée en 1870, par M. Mariano Cabal; elle est tout aussi florissante que les précédentes; nous dirons même un peu plus privilégiée, car elle est très rapprochée du Port de Santo-Tomé, et elle possède de petits bouquets de bois le long de la côte du Salado, qui fournissent des bois d'affouage en abondance. Le

sol est légèrement accidenté ; l'aspect du pays superbe ; chaque site offre un point de vue varié. Les pâturages, qui sont nombreux et excellents, sont pour les colons, la plupart Italiens, une source de richesse. Cette colonie possède actuellement 112 familles, très laborieuses et économes. Elles cultivent essentiellement le blé, ce qui s'explique par l'installation de deux grands moulins, dont l'un d'eux à vapeur, appartient à notre compatriote et ami M. Rod.

#### HUMBOLDT.

Fondée en 1869, par les successeurs de MM. Beck et Herzog, a une étendue de trois lieues carrées. Elle présente un coup d'œil ravissant. Son sol, tant soit peu ondulé, constitue un panorama superbe. Les colons peuvent facilement se procurer le bois à brûler nécessaire sur l'une des côtes boisées qui longe cette colonie.

Sa population est de 784 habitants, dont 350 sont Argentins ; 258 Suisses ; 102 allemands ; 46 Italiens et 28 français. Cette colonie est propre à la culture du blé et les pâturages y sont d'une qualité tout à fait exceptionnelle ; aussi avons-nous trouvé les colons généralement assurés d'obtenir des avantages importants dans l'avenir.

Cette colonie possède une église, un presbytère, des maisons d'écoles, divers magasins, ainsi qu'un moulin assez important. Elle est voisine de celle du Grütli-Argentin que nous décrirons plus loin.

#### CAVOUR.

En partant d'Esperanza du côté nord-ouest, on arrive bientôt dans la colonie *Cavour*, située à 46 kilomètres de la capitale. Elle contient une superficie de deux

lieues carrées. Fondée en 1869 par M. Lambrusquini, Italien d'origine, qui a donné à ces terrains le nom d'une des plus hautes célébrités dont sa patrie natale déplore encore la perte. Cette colonie, peuplée en grande partie d'Italiens et de colons d'Esperanza, qui y ont acquis des terrains qu'ils travaillent sans abandonner leur premier domicile, a été en peu de temps entièrement cultivée.

Le nombre actuel de ses habitants est de 405. Outre divers établissements comme auberges, magasins, etc., elle possède encore le superbe moulin à vapeur appartenant à M. Ch. de Wart. Près du Rio Salado, à 500 mètres environ en amont du pont jeté sur cette rivière, on trouve un autre grand moulin appartenant à M. Claus, ayant un jeu de 6 pierres, cheminant tantôt avec des turbines, tantôt avec une roue hydraulique.

#### FRANCK.

Située à 22 kilomètres de la capitale, cette colonie, qui jointe celles d'Esperanza, de San Agustino et de Las Tunas, a été fondée en 1869 par M. Maurice Franck, d'origine allemande. Le sol, des plus fertiles, a une superficie de trois lieues carrées.

La proximité du port aussi bien que de celle des petites forêts qui alimentent de combustible les habitants de cette colonie, ainsi que l'activité qu'on y déploie, assurent une véritable aisance à la population que nous y avons trouvée.

Outre le moulin à manège de M. Pablo Santi, on y trouve celui à vapeur des frères Berraz, édifice à la fois coquet et grandiose, qui fait le charme du voyageur et est pour les propriétaires une source de richesse.

Sa population est de 605 habitants dont le plus grand nombre sont des Italiens. M. Auguste Hosch, juge de

paix et négociant dans cette colonie, est loué par tous ses concitoyens; il a été très-obligéant envers nous, ensorte que nous lui témoignons une entière reconnaissance.

#### GRÜTLI.

Fondée en 1869 par le successeur de MM. Beck et Herzog, cette colonie, qui contient une superficie de cinq lieues carrées, est à 21 kilomètres au nord de la colonie Esperanza; elle est entièrement peuplée de bergers.

Mais les Indiens, par leurs fréquents enlèvements de troupeaux dans cette colonie, mirent en péril la vie même du plus audacieux de leurs gardiens, ce qui fut un obstacle à son développement.

Aussi les habitants désirent-ils voir la ligne du chemin de fer des colonies se prolonger jusqu'à eux, la regardant comme l'aurore de la richesse et de la sécurité publiques, en même temps qu'un moyen de transformer cette espèce de désert, excessivement fécond par sa nature, en contrée riche et tranquille.

#### SANTA-MARIA.

Cette colonie est située à 46 kilomètres de la capitale, confinant au nord à la colonie Pilar, au sud à celle du Sauce, habitée par des indigènes, et enfin à l'est à celle de Saint-Jérôme. Elle fut créée en 1874 par quelques familles de cette dernière colonie qui achetèrent du terrain sur la vaste campagne Lopez, puis sur celle de notre compatriote, M. Denner. Elle avait une étendue de deux lieues carrées; maintenant elle en a trois. La population est de 460 habitants, parmi lesquels il y a 195 Suisses et cent et quelques Argentins.

C'est dans cette colonie que nous avons eu l'avantage

de rencontrer la nombreuse et laborieuse famille de M. Jérémie Vuarayoud, de Massongex. Elle possède une aisance qui se remarque rarement chez les jeunes colons, car il faut un certain temps pour voir ses efforts couronnés de succès.

#### NUEVO-TORINO.

Cette colonie fut fondée en 1876 par MM. Lehmann et Christian, propriétaires. Elle est à 57 kilomètres de la capitale et à 12 kilomètres de la colonie Humboldt.

Son étendue est de 11,125 hectares. Beaucoup de colons y ont acheté des terrains, parmi lesquels vingt-cinq sont des laboureurs établis dans les colonies San Agustino, Franck, San Carlos et Las Tunas. Ils travaillent pour un salaire égal à la moitié de la récolte du terrain cultivé.

#### PUJOL.

Cette récente colonie, située à 26 kilomètres de la capitale, jointe celle d'Espérance à l'ouest et le Rio Salado à l'Est. Elle devrait n'être qu'une dépendance de la première, qui est si populeuse et possède les mêmes avantages. Sa population est de 243 habitants dont la plupart sont des Suisses. Son sol est essentiellement formé de pâturages; il acquerra de l'importance par ses rapports avec Esperanza et les vastes campagnes de MM. Larruchéa et Pujato qui seront aussi colonisées; il deviendra ainsi un centre commercial sur la rive de la rivière Salado.

#### EMILIA.

Cette colonie, distante de 120 kilomètres de la capitale, a été fondée en 1868 par Don Mariano Cabal, propriétaire.

Chaque famille établie reçut gratuitement une con-



cession de 20 cuadres carrées, ainsi que les animaux, les instruments et enfin la subsistance nécessaire pour l'espace d'une année. Les premières récoltes ont été de faible importance et celle de 1876, qui promettait de 5 à 6,000 *fanéques* (1 fanéque vaut 375 livres) de blé, a été complètement ravagée par les sauterelles, ensorte que malgré les faveurs de l'installation, elles ont été loin de compenser les revers que nous venons de signaler, de manière que cette colonie n'a fait aucun progrès. Sa population totale est de 405 habitants, dont la plupart sont Italiens.

#### SAN JUSTO.

Cette colonie est située à 118 kilomètres de la capitale; elle fut établie comme la précédente en 1868 sous la protection du même fondateur et en même temps propriétaire. Elle fut ensuite acquise par la banque de Londres avec plusieurs autres terrains adjacents.

Le système de colonisation est si peu en rapport avec celui de Directeur de bureaux financiers qu'il en est résulté une déroute générale parmi les colons, qui ont préféré courir à la recherche d'un meilleur sort que de rester subordonnés à d'habiles mais maladroits chiffreurs, ensorte qu'en 1876 cette colonie n'avait plus que 63 habitants.

#### JESUS MARIA.

Située à 41 kilomètres au nord de Rosario sur le Rio Parana, elle fut fondée par MM. Joseph Cullen et Camille Aldao, propriétaires. Elle occupe une surface de sept lieues carrées; elle est à peu près uniquement habitée par des Italiens. La population totale est de 1530 habitants, économes et laborieux.

Nous n'avons rien de particulier à faire connaître sur cette colonie, qui est en bonne voie de devenir florissante.

### SAN URBANO.

Cette colonie est située à 103 kilomètres au sud de Rosario et sur le lieu anciennement nommé « Melincué ». Elle fut fondée en 1872 par le gouvernement de la province, sous les soins vigilants du commandant, M. Genaro Racedo. L'étendue du sol est de trois lieues carrées. Elle est à proximité d'un lac superbe qui a six lieues de tour.

Nous espérons que le gouvernement de Santa Fé, dont l'intérêt pour les colons est connu, continuera, comme du passé, à donner gratuitement aux familles qu'il juge capables, les terrains et animaux, les instruments et la subsistance, et qu'il les exemptera d'impôts pour le terme de cinq années dès leur installation.

La population totale est de 757 habitants, dont les 5/6 sont Argentins.

### NUEVA ITALIA.

Située à 11 kilomètres au nord de Rosario, elle avoisine le chemin qui conduit à San Lorenzo. Cette colonie a été fondée par M. Luis Pechini. Son étendue n'est que d'une demi-lieue carrée. Son sol est fertile et ses produits sont exportés à Rosario, dont elle est très-rapprochée; ils se vendent à un prix relativement plus élevé que dans les autres colonies.

Le propriétaire, Petichi, fait aux colons les avances d'animaux, d'instruments et de subsistance nécessaires, mais à la condition que la valeur lui en soit remboursée plus tard par fractions, mais sans intérêt.

Les mauvaises récoltes de quatre années consécutives ont fait sensiblement diminuer la population; en 1876, celle-ci était réduite à 35 habitants.

### TÉODOLINA.

C'est M. le docteur Diego de Alvear qui a fondé cette colonie en 1875. Située à 166 kilomètres de Rosario, elle a une étendue de deux lieues carrées. Son aspect est ravissant, grâce à son lac superbe de la même étendue que la colonie.

Sa population est de 258 habitants, sur laquelle, non plus que sur M. Alvear, nous ne possédons aucune autre donnée propre à intéresser le lecteur.

### CARIDAD.

Colonie fondée en 1873 par M. Juan Chavarry; elle est située à 47 kilomètres de la station de Cagnada-de-Gomez (Central Argentin) et à égale distance du fleuve Parana. Ce nouveau centre de population occupe une étendue d'environ trois cents lieues carrées; elle avoisine la vaste étendue de terrain qui constituait la colonie Germania, dissoute en 1875. Les renseignements que nous avons pu nous procurer ne nous paraissent pas suffisants pour que nous puissions la recommander aux émigrants, quoiqu'elle eût, en 1875, 550 habitants. Elle est d'ailleurs très-isolée, ce qui est toujours un obstacle à la prospérité, vu les difficultés des relations commerciales.

### HANSA.

MM. Tietjen frères fondèrent, en 1871, cette colonie, située à 21 kilomètres de la station Cagnada-de-Gomez (Central Argentin). Elle contient une lieue carrée de terrain. Les colons fondateurs reçurent aussi pour deux ans le matériel pour construire leurs maisons, les animaux, les instruments et enfin leur subsistance.

Le nombre de ses habitants était en 1876 de 40 per-

sonnes formant 7 familles. Le manque de renseignements depuis cette date nous ayant fait défaut, nous ne pouvons pas plus la recommander que la précédente.

#### OROGNO.

Cette superbe colonie est située à 16 kilomètres du port de Coronda et à 12 de l'extrême sud de San Carlos. Elle a été fondée en 1872 par M. Nicacio Orogno, ex-gouverneur de la province de Santa Fé. Elle occupe une superficie de deux lieues carrées.

Les démêlés politiques ayant plus ou moins compromis l'ex-gouverneur et député, elle devint la propriété du Gouvernement de Santa Fé. Il n'en continua pas moins la bonne impulsion primitive, en sorte qu'elle devint très-florissante. Sa population est de 423 habitants, dont la plupart italiens.

C'est dans cette charmante colonie que la plus chaleureuse réception nous a été faite par nos compatriotes. Plusieurs d'entr'eux ont créé une fanfare, sous l'habile direction de l'un de nos amis, M. Antoine Cretton, du Valais. Elle fait preuve de talent et surtout de patriotisme par les morceaux qu'elle joue ; l'un d'eux, le *Ranz des vaches*, nous a vivement rappelé notre patrie avec ses montagnes et ses glaciers et a laissé dans notre âme des souvenirs ineffaçables.

#### GESSLER.

Cette colonie est située au sud de celle de San Carlos et au nord de celle d'Orogno ; elle fut fondée en 1873 par M. Gessler, son propriétaire. Elle occupe une superficie de deux lieues carrées et son sol, tant soit peu accidenté, présente un très-joli coup d'œil. Son développement s'explique par l'activité de sa population, composée de 485 personnes, à peu près toutes italien-

nes. Son avenir est assuré, parce qu'elle jouit d'un chemin de fer qui facilitera l'écoulement de tous ses produits.

#### CORONDINA.

Cette colonie, fondée en 1867 par le Gouvernement provincial de Santa Fé, est située à 62 kilomètres au nord de cette capitale et à proximité de la petite ville de Coronda. L'Etat céda gratuitement à plusieurs familles italiennes qui vinrent s'y établir les terrains, les animaux, le bois pour construire leurs habitations, les instruments aratoires et enfin les vivres pour une année dès leur installation. L'étendue du terrain accordé à chaque famille étant des trois quarts plus restreinte que dans les concessions ordinaires, le colon ne s'occupe que des plantations d'arbres fruitiers et forestiers, tout en conservant une étendue assez vaste pour la convertir en verger, en champ de luzerne, trèfle ou autres plantes productives, propres à l'entretien de quelques vaches laitières et des chevaux de service.

Cette petite colonie, qui jouit pour ainsi dire au port de Coronda, peut facilement exporter ses produits; elle a un avenir assuré. Sa population était en 1876 de 223 habitants.

#### FLORIDA.

A 5 kilomètres sud de la station Cagnada-de-Gomez est située, sur le bord de la rivière qui porte ce nom, la colonie Florida, fondée en 1872 par son propriétaire, M. José M. Moreno.

En 1875, le nombre des habitants de cette colonie était de 300.

En 1876, la récolte de blé a été de 6,000 fanéques, environ 18,000 mesures d'Europe.

Les données positives sur la prospérité de cette colonie nous faisant entièrement défaut, nous nous abstenons de donner aucune appréciation.

#### SAN MARTIN.

A 52 kilomètres du port de Coronda est située la colonie San Martin, fondée par M. Martin Echeverria, représenté par M. Manuel Nickirsch, que nous avons rencontré en 1876 à San Carlos, faisant alors les fonctions de chef de police dans cette colonie en même temps que celle d'écrivain public.

Il y avait en 1876 une population de 177 personnes presque toutes indigènes. Elle laisse beaucoup à désirer; pour s'en convaincre, il n'y a qu'à se demander si le commissaire de police peut assurer la sécurité des colons quand sa demeure est à 4 lieues de distance de la colonie, qui a des terrains de huit lieues carrées de superficie.

#### CAYASTA.

Cette colonie fut fondée en 1867 par le comte de Tessière-Bois-Bertrand, sur le bord du Rio San Javier, à la distance de 100 kilomètres au nord de la capitale; son étendue est de deux lieues carrées. Le terrain fut cédé gratuitement par le Gouvernement provincial, sous condition spéciale que la moitié au moins soit colonisée. Le sol, tant soit peu marécageux, est plutôt propre aux pâturages qu'à l'agriculture. Les forêts y sont abondantes et le port offre une facilité telle qu'en 18 heures on arrive à Santa Fé par le moyen d'un petit bateau à vapeur.

Cette colonie, assure-t-on, a sensiblement progressé dès sa fondation et notamment depuis la décadence de celle Estancia Grande de M. Patricio Cullen, car les

colons sont venus successivement s'établir dans celle de Cayasta.

En 1876, sa population était de 500 habitants et nous ne doutons pas qu'aujourd'hui elle n'ait atteint le double.

Il y a dans son port une remarquable fabrique d'huile de mani, car elle est montée sur une vaste échelle, de manière à favoriser les cultivateurs qui s'occupent essentiellement de la culture de cette plante.

#### HELVECIA.

Située sur la côte du Rio Calastiné on San Javier, distante par la navigation de 22 lieues de la capitale ; elle fut fondée en 1865 par M. le docteur Teofilo Roman. Elle contient une superficie de quatre lieues carrées.

Les premières années, les colons ont sans cesse été victimes de vols, tant sur leurs produits que sur leurs troupeaux, ce qui les a engagés à s'occuper de l'exploitation des immenses forêts qui bordent le fleuve. La vente du bois dans l'intérieur du pays a été pour eux une source de richesse. Insensiblement, pourtant, les colons sont parvenus à pouvoir s'occuper d'agriculture sur les terrains élevés, sans être en butte aux déprédations dont nous avons fait allusion plus haut. Comme preuve de ce que nous avançons, nous donnons ici le tableau que nous avons établi dans ce port, en 1876, constatant le mouvement de quatorze mois consécutifs d'exportation :

23,914 pièces de gros bois de construction.

12,259 fanégues (6 kilos) de charbon.

49,685 arrobes (12 1/2 kilos) de blé froment.

4,997 » » » de farine.

1,516 » » » de maïs.

87,950 melons et citrouilles.

1,492 cuirs de bœuf.

1,164 arrobes de fromage.

10,452 peaux de carpinchos (espèce de marmotte).

La population est de 2,300 habitants, dont la moitié environ sont Argentins et le quart Suisses.

#### CALIFORNIA.

En suivant le Rio San Javier, à 155 kilomètres de la capitale, on arrive à la colonie California, qui fut fondée en 1868 par quelques familles venues de l'Amérique du Nord. Elles acquirent du Gouvernement provincial de Santa Fé quatre lieues carrées de terrain.

Cette colonie, qui est très-rapprochée des frontières, a beaucoup à lutter contre les invasions des Indiens, qui, pourtant, n'ont plus reparu depuis quelques années. Cependant, vu la grande distance où elle est, et plus encore ce voisinage d'Indiens peu encourageant, nous ne saurions conseiller à nos amis de chercher à s'y établir.

En 1876, la population était de 67 habitants.

#### GALENSE.

La colonie Galense est située sur la côte du Rio San Javier au nord de celle de la California. Elle fut fondée en 1868 par quelques familles anglaises du pays de Galles. Ces parages étant à peu près entièrement boisés, les colons ne s'occupent que de l'élevage du bétail. Ils ont acquis en commun, du Gouvernement, une étendue de terrain d'une demi-lieue de superficie, auquel on a donné un nom qui signifie « peuple de Galles. »







*Del. H. J. Chapuis.*

*Dessiné sur photographie par F. Esquier.*

Chasse aux autruches au moyen de LAS BOLAS.

(Cordes à l'extrémité desquelles se trouve une boule en plomb.)

## RECONQUISTA.

Sur le Rio Parana, à sept lieues en aval de la ville de Goya, existe un terrain d'une superficie de quatre lieues carrées, auquel on a donné le nom de Reconquista. Il fut érigé en colonie par le colonel Don Manuel Obligado, qui le reçut gratuitement du Gouvernement pour être colonisé. L'importance du port est très-grande, en égard aux riches produits que cette contrée fournit et à ses rapports faciles avec toutes les bourgades qui l'entourent, ainsi qu'à la nature de son sol tout particulièrement fécond. La population est de 1,400 et quelques habitants qui sont venus s'y fixer pour profiter des richesses de cette contrée.

## ALEJANDRA.

Cette colonie est située sur le Rio San Javier, à 238 kilomètres de la capitale. Elle fut fondée en 1870 par la société de MM, Thompson, Bonar et C<sup>e</sup>, de Londres, qui a acquis ces terrains avec la condition de les coloniser. Le sol est entrecoupé par quelques jolies forêts, laissant entrevoir çà et là des espaces immenses propres à l'agriculture et aux pâturages. On y rencontre déjà d'assez nombreux troupeaux.

En 1876, cette colonie possédait 377 habitants, à peu près, tous Anglais. Les données positives nous faisant presque entièrement défaut, nous ne nous permettrons pas de porter un jugement sur la valeur de cette colonie.

## SAN JAVIER.

San Javier est toute récente, ensorte que nous n'avons pu l'explorer; nous avons dû prendre des renseignements au Bureau National à Buénos-Ayres, qui nous les a obligeamment fournis.

Le 20 octobre 1878, elle possédait déjà 169 personnes, divisées en 33 familles.

#### ETABLISSEMENT NORDENHOLZ et Cie.

Fondé en 1864 avec un capital d'environ 140,000 fr., il se montait déjà en 1876 à 400,000, augmentation sensible provenant uniquement de l'agriculture pratiquée sur une légère partie de ces terrains. Le sol est très-productif et d'une culture excessivement facile.

Ce qui justifie l'état prospère de cet établissement agricole, c'est la bonne direction de son chef, M. Scharf, qui connaît à fond le meilleur système de culture, de semailles, la meilleure race d'animaux et qui voue aux colons une sollicitude toute paternelle. Il dirige la colonie avec l'aide de 155 employés, étrangers et argentins, dont il a su se concilier l'amitié, la crainte et le respect, ensorte qu'ils sont tous remplis d'ardeur pour le travail.

#### ETABLISSEMENT DE SCHONBERG.

Ce grandiose établissement agricole et pastoral est situé à 4 kilomètres au sud de la station de Cagnada-de-Gomez; il a été fondé en 1870 par M. Krell, dont nous avons parlé plus haut. Ce domaine agricole est un des principaux de la province. Il est surtout remarquable par la grande quantité de bestiaux qu'on y élève. L'habile gérant, M. Meyer, y a introduit un système perfectionné se rapprochant de celui de nos alpes suisses.

Son étendue est de 2,400 hectares carrés, constituant un enclos par le moyen de cinq fils de fer de fort gros calibre, superposés l'un à l'autre et soutenus par des piquets en fonte assez rapprochés pour offrir toute la résistance désirable.



# TABLEAU

des semailles et des récoltes dans les colonies en 1876.

NOMS DES COLONIES	SEMAILLES							RÉCOLTES					VALEURS DES RÉCOLTES						OBSERVATIONS
	BLÉ SEMÉ (la cuade = 1 hectare ares 75 centiares.	SEMENCE EMPLOYÉE Fanégués de 15 arobes 1 fanégué = 375 livres.	TERRAIN ENSEMBLE et autres produits. (Cuades)	PIEDS DE TREILLE	ARBRES FRUITIERS	MURIERS	ARBRES pour affouage.	RÉCOLTES DE MAÏS Fanégués de 12 arobes. 1 fanégué = 300 livres.	ORGE (fanégués.)	POMMES DE TERRE Arobes (25 livres).	PATATES (Arobes).	RÉCOLTE DE BLÉ Fanégués de 15 arobes 1 fanégué = 375 livres.	DE BLÉ	DE MAÏS	D'ORGE	DE POMMES DE TERRE	DE PATATES	VALEUR TOTALE DE LA RÉCOLTE	
													Piastres.	Piastres.	Piastres.	Piastres.	Piastres.	Piastres.	BLÉ PERDU PAR LA GRÊLE ET LES SAUTERELLES
Esperanza . . . . .	3.516	1.750	—	7.800	115.380	2.500	87.877	500	350	1.160	450	9.885	79.080	1.500	3.500	290	112	84.482	San Geronimo . . . . . 5.250 fanégués.
San Geronimo . . . . .	1.500	750	1.380	—	109.000	—	5.481	9.000	—	600	250	7.500	60.000	27.000	—	150	62	87.212	San Carlos . . . . . 51.000 »
San Carlos . . . . .	6.348	3.463	—	1.422	137.356	17.290	362.000	—	14	—	—	8.141	65.128	—	140	—	—	65.268	Emilia . . . . . 5.000 »
Guadalupe . . . . .	80	62	152	4.000	10.000	—	4.000	360	—	900	500	410	3.280	1.800	—	225	125	4.710	San Agustin . . . . . 20.000 »
Helvecia . . . . .	900	300	1.050	—	6.000	—	montes	50	—	—	—	2.500	20.000	150	—	—	—	20.150	Humboldt . . . . . 18.000 »
Cayasta . . . . .	500	250	78	—	5.000	—	id.	80	—	—	—	1.600	12.800	240	—	—	—	13.040	Grütli . . . . . 1.000 »
Corondina . . . . .	210	105	28	870	2.215	700	4.876	300	—	—	—	1.890	15.120	900	—	—	—	16.020	California . . . . . 250 »
Tunas . . . . .	1.526	930	370	1.450	25.000	300	13.000	3.600	40	100	80	4.375	35.000	10.800	400	25	20	46.245	Total . . . . . 100.500 »
Emilia . . . . .	464	224	590	700	20.000	1.000	montes	6.600	—	900	1.800	65	520	19.800	—	225	450	20.995	Semailles . . . . . 228.727 »
Roldan (Bernstadt). . . . .	2.320	800	850	—	125.000	—	35.030	8.960	—	56.000	—	23.410	192.000	26.880	—	33.750	—	252.630	Fanégués de 15 arobes de 375 liv. 329 227 »
Frank . . . . .	2.191	1.130	122	63	16.058	269	14.389	105	5	60	—	8.775	70.216	315	50	15	—	70.596	
San Augustin . . . . .	3.800	2.039	450	500	14.600	—	12.300	—	—	—	—	14.630	117.040	—	—	—	—	117.040	Sans les pertes subies, la récolte du blé aurait été
Cavour . . . . .	720	240	120	350	3.750	150	1.000	250	—	70	45	1.750	14.000	750	—	17	11	14.778	de 329,227 fanégués de 15 mesures, ce qui aurait fait
Humboldt . . . . .	3.050	976	603	300	40.000	35	60.000	500	100	300	450	6.000	48.000	1.500	1.000	75	112	50.687	16 fanégués pour une de semence; mais les saute-
Grütli . . . . .	200	100	24	—	100	—	montes	100	—	35	12	650	5.200	300	—	9	3	5.512	relles et la grêle ayant été précédés d'une pluie
Caridad . . . . .	1.400	700	590	—	—	—	—	2.500	150	—	—	9.500	76.000	7.500	1.500	—	—	85.000	constante qui a détruit une partie de la semence, le
San Urbano . . . . .	106	53	240	—	3.500	—	—	1.200	90	—	2.000	4.700	13.600	3.600	900	—	500	18.600	produit n'a été que de douze pour un.
Jésus Maria . . . . .	3.800	1.900	131	7	15.000	300	12.800	2.100	—	3.000	—	47.000	376.000	6.300	—	7.500	—	389.800	
Candelaria . . . . .	2.500	1.250	—	—	617.000	8.500	38.600	—	—	—	—	30.000	240.000	—	—	—	—	240.000	Récolte de blé en 1875 . . . . . 199.489
Florida . . . . .	600	300	—	—	—	—	—	—	—	—	—	6.000	48.000	—	—	—	—	48.000	» 1876 . . . . . 222.227
Nueva Italia . . . . .	—	100	—	—	200	—	—	—	—	—	—	4.500	12.000	—	—	—	—	12.000	Différence en faveur de 1876 . . . . . 22.747
Canada de Gomez . . . . .	956	500	95	—	67.800	—	2.640	450	—	3.000	—	6.800	83.200	1.350	—	750	—	85.300	
Carcarana . . . . .	1.248	700	120	—	85.600	—	46.500	1.800	—	—	—	10.535	112.000	5.400	—	—	—	117.400	L'orge, le maïs, les pommes de terre et les patates
California . . . . .	40	10	105	—	600	—	montes	750	—	—	—	—	—	2.250	—	—	—	2.250	ayant beaucoup souffert, ont à peine produit la se-
Galense . . . . .	20	5	9	—	100	—	id.	60	—	—	—	50	400	1.800	—	—	—	2.200	menche.
Alejandra . . . . .	281	97	194	—	—	—	id.	1.026	6	—	—	365	2.920	5.130	60	—	—	8.110	
Reconquista . . . . .	—	—	532	—	—	—	id.	6.500	—	—	—	—	—	19.500	—	—	—	19.500	
Cayastacito . . . . .	—	—	—	—	650	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	
Gesler . . . . .	580	580	120	—	3.440	—	—	2.200	—	—	—	8.000	64.000	6.600	—	—	—	70.600	NOTA. Ce tableau, qui donne une idée assez étendue
Orono . . . . .	1.060	640	33	—	4.500	—	—	200	—	—	—	10.075	80.600	600	—	—	—	81.200	serait bien plus frappant si l'espace, qui nous manque,
Hanza . . . . .	250	125	30	—	2.000	—	12.000	—	150	—	—	2.000	16.000	—	1.500	—	—	17.500	avait permis de copier ce même rapport à l'endroit de
Santa Maria . . . . .	715	248	470	2.250	14.250	—	50.700	1.341	10	30	10	2.366	18.928	4.023	100	7	2	23.060	la taxe bien modeste pourtant des terrains, des édifices
Pilar . . . . .	—	460	—	—	—	—	—	8.200	—	—	—	—	—	24.600	—	—	—	24.600	publics et particuliers, des animaux, des instruments
San Martin . . . . .	60	30	90	—	800	—	3.000	—	—	—	—	120	960	—	—	—	—	960	aratoires, etc., etc., que renferment ces mêmes colonies,
Pujol . . . . .	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	dont la somme totale se monte à 15,482,312 piastres
Iriondo . . . . .	—	—	—	—	—	—	—	600	—	—	—	100	800	1.800	—	—	—	2.600	fortes, soit 77,411,560 fr., appartenant en entier ou en
Teodolina . . . . .	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	partie à 23,595 personnes habitant ces colonies lors de
Establecimiento Shonberg. . . . .	132	40	63	—	5.000	—	—	—	150	—	—	800	6.400	—	1.500	—	—	7.900	ce recensement.
Hordenholz et C <sup>e</sup> . . . . .	150	75	104	—	12.000	—	54.000	300	300	—	—	1.200	9.600	900	3.000	—	—	13.500	
TOTAUX . . . . .	41.223	20.932	8.751	19.712	1.461.899	31.044	840.693	59.632	1.365	66.135	5.597	228.727	1.898.727	182.568	13.650	43.038	1.397	2.139.445	On évalue aujourd'hui le bétail du pays à 60 mil-

Soit fr. 10.697.225

lions de moutons, 14 millions de bêtes à cornes, 3 millions de chèvres, 258,000 porcs, 4 millions de chevaux, 124,000 mulets et 267,000 ânes.

De luxuriantes et vastes habitations, entourées de cinq mille arbres fruitiers, s'élèvent au centre de ce domaine. Quarante et quelques ouvriers, la plupart Argentins, sont constamment occupés dans ce riche établissement\*.

---

Les idées générales que nous venons de donner sur les colonies de la province de Santa Fé, peuvent paraître plus ou moins confuses à celui qui voudrait se rendre un compte exact ; en conséquence, nous nous permettrons de nous servir du rapport officiel de l'année 1876, de l'Inspecteur des colonies, M. Jonas Larigua, rapport qui a dû être déposé au Gouvernement provincial du ressort, puis aux Chambres nationales ; il donnera en peu de mots le résultat du mouvement général de cette contrée.

Dans ce tableau ne figureront pas, comme on peut le voir, les colonies des autres provinces, ni celles qui ont été instituées depuis le jour de ce recensement, non plus que le développement sensible dont ces mêmes colonies ont été susceptibles pendant les deux précédentes années ; mais il démontrera d'une manière frappante comment l'immigration a transformé cette province, auparavant si modeste, en une contrée des plus avancées et des plus riches de l'Amérique du Sud, et combien cette même province a changé tous les colons économes et laborieux, dont la plupart n'avaient pour ressource en arrivant que la force de leurs bras, en familles vivant dans l'aisance et la propreté.

\* Partout où nous avons dit : « Colons argentins », c'était pour désigner des enfants d'Européens, c'est-à-dire des créoles.

Pour les colonies *Cayastacito* et *Pilar*, que nous n'avons pas décrites, nous en référons au tableau ci-joint, pour démontrer leur importance.





De luxuriantes et vastes habitations, entourées de cinq mille arbres fruitiers, s'élèvent au centre de ce domaine. Quarante et quelques ouvriers, la plupart Argentins, sont constamment occupés dans ce riche établissement\*.

---

Les idées générales que nous venons de donner sur les colonies de la province de Santa Fé, peuvent paraître plus ou moins confuses à celui qui voudrait se rendre un compte exact ; en conséquence, nous nous permettrons de nous servir du rapport officiel de l'année 1876, de l'Inspecteur des colonies, M. Jonas Larigua, rapport qui a dû être déposé au Gouvernement provincial du ressort, puis aux Chambres nationales ; il donnera en peu de mots le résultat du mouvement général de cette contrée.

Dans ce tableau ne figureront pas, comme on peut le voir, les colonies des autres provinces, ni celles qui ont été instituées depuis le jour de ce recensement, non plus que le développement sensible dont ces mêmes colonies ont été susceptibles pendant les deux précédentes années ; mais il démontrera d'une manière frappante comment l'immigration a transformé cette province, auparavant si modeste, en une contrée des plus avancées et des plus riches de l'Amérique du Sud, et combien cette même province a changé tous les colons économes et laborieux, dont la plupart n'avaient pour ressource en arrivant que la force de leurs bras, en familles vivant dans l'aisance et la propreté.

\* Partout où nous avons dit : « Colons argentins », c'était pour désigner des enfants d'Européens, c'est-à-dire des créoles.

Pour les colonies *Cayastacito* et *Pilar*, que nous n'avons pas décrites, nous en référons au tableau ci-joint, pour démontrer leur importance.

SAN JOSÉ (province d'Entre-Rios.)

A trois quarts de lieue de Villa-Colon se trouve la colonie San José, qui a un aspect très-riant dû à la conformation du terrain accidenté et des sites pittoresques qui s'y trouvent. Toute la contrée, depuis la colonie jusqu'à la ville de Conception de l'Uruguay et au palais de San José, résidence du général Urquiza, a le même aspect et le même caractère.

Les maisons des colons sont toutes bâties en pierres ou en briques, et les propriétés qui les entourent sont tellement restreintes, comparativement aux autres colonies, que les colons ne peuvent donner à l'agriculture le développement désirable.

On a, selon nous, trop négligé la plantation des arbres fruitiers et autres. C'est du moins l'impression que nous avons éprouvée en voyant le peu d'étendue de ces terrains si productifs.

Cette colonie fort connue fut fondée en 1857. Elle fait un grand commerce par les bateaux à vapeur qui naviguent sur l'Uruguay. Les colons nous ont paru bien plus économes que dans les autres contrées. D'abord, il y a très-peu de cabarets, ce qui est sans contredit un symptôme de prospérité, chose malheureusement trop rare dans la plupart des contrées.

La population actuelle est de 2391 habitants dont les trois quarts sont des Suisses. Deux colons, MM. François Crépy, Savoyard et Léon Donnet, du Valais, se distinguent tout particulièrement par leur activité et leur savoir-vivre.

VILLA URQUIZA.

Cette colonie fut fondée en 1858 par M<sup>me</sup> la générale veuve Urquiza; elle a pris un développement assez rapide. Le terrain est parsemé de côteaux gracieux, entre-

coupés par des lagunes qui offrent un tableau varié et charmant. Cette colonie est en outre favorisée d'une rivière permanente ainsi que de très-petites forêts destinées à fournir du bois à brûler.

La population se compose actuellement de 2000 habitants, dont la plupart sont Argentins ou Allemands.

#### VILLA LIBERTAD.

Villa Libertad est une colonie toute récente, elle a pris une extension remarquable qui s'explique par sa position sur la voie ferrée et la richesse de ses productions, mais surtout par le zèle tout particulier que M. Dillon, commissaire général d'immigration à Buenos-Ayres a déployé, tout en déléguant le chef de l'office national du travail, M. A. Mambroni, comme administrateur de cette importante colonie. Elle a été fondée en 1877. Elle possède aujourd'hui environ 1500 habitants divisés en 200 familles, à peu près tous Italiens. Ce nombre important justifie nos appréciations en faveur de cette contrée, de laquelle nous conservons les meilleurs souvenirs et que nous recommandons aux émigrés.

#### ALVEAR.

Cette colonie nous paraît avoir la même importance que la précédente avec cette seule différence qu'elle est moins peuplée et que ses habitants, qui sont au nombre de 904, divisés en 173 familles, sont tous de nationalité russo-allemande.

#### HERNANDARIAS.

Hernandarias est une colonie dont nous ignorons complètement l'importance. Elle est située en face de

Helvecia, de laquelle le Parana la sépare, et a été constituée récemment. Toutefois, pour ceux qui désireraient des renseignements positifs sur cet établissement, notre compatriote, M. Schaffter, qui, à ce qu'on nous a dit, est le chef fondateur de cette colonie et a été appelé à sa direction, se fera un plaisir de leur en donner.

### DIAMANTE.

En suivant le Rio Parana depuis Rosario on trouve, à moitié distance de cette dernière ville et de Santa Fé, la colonie Diamante, située sur la rive gauche du fleuve.

Le sol est excessivement accidenté et offre un coup d'œil ravissant. Quatre cents habitations environ entourent le chef-lieu et constituent la colonie ; elles sont toutes disséminées dans cette contrée alpestre, quelques-unes assises sur les points les plus élevés, semblent des sentinelles destinées à veiller sur les autres. Cette colonie possède : un grand collège, un hôtel de ville, un palais de Justice, une église, une boucherie, un Saladero, plusieurs maisons de commerce et enfin une grande fabrique à chaux. Tout paraît prospérer dans cette contrée à la fois riante et sévère.

Nous nous permettrons de citer parmi les habitants les plus distingués notre ami et compatriote M. Cyprien Défago, qui déploie beaucoup d'activité pour ses propres affaires et le bien public. Nous lui exprimons ici toute notre reconnaissance.

Nous ne quitterons pas cette superbe contrée sans exprimer aussi notre gratitude à MM. Carabelli père et fils, à Gualaguaychù, qui ont beaucoup contribué au développement de l'industrie et du progrès en général ; nous n'oublierons pas non plus MM. Domingo Garbino et fils, banquiers, qui ont amassé une grande

fortune ; MM. Mendaro Anjel, Clavarino Luis et Per-rando José, qui sont à la tête d'un important commerce ; M. Reginaldo Villar-Benites, qui possède un des domaines les plus riches.

Nous ne parlerons pas des colonies de Resistencia, au Grand Chaco, peuplée de 500 habitants ; de Chubut en Patagonie, de 700 ; ni de Caroya à Cordova, peuplée de 700, soit en tout 390 familles, attendu que nous ne les avons pas explorées et que les renseignements qui nous ont été donnés ne sont pas assez sûrs.

---

### Coup d'œil général et appréciation sommaire.

Ainsi que nous venons de le démontrer par le tableau d'ensemble que nous avons donné, l'immense surface qui constitue la République Argentine est à la fois salubre, féconde et hospitalière. Toutefois, l'éclat resplendissant du ciel Argentin est de temps en temps obscurci par un *point noir* qui mérite d'être signalé : nous voulons parler de l'apparition des sauterelles : Représentez-vous un ciel bleu, sous lequel apparaît tout à coup, à l'extrême horizon, un nuage noir ressemblant à un orage menaçant qui doit bientôt fondre sur le pays. Cette colonne s'approche insensiblement, recouvrant le firmament au-dessus de vos têtes d'un dôme opaque, dont les particules tourbillonnent en faisant résonner les airs d'un bruit sec et strident, pareil au pétilllement de la flamme. Ce nuage s'abat tout à coup. Le soleil reparait, mais la terre est recouverte d'une couche épaisse de sauterelles montant jusqu'au-dessus des sabots des chevaux. Rien ne peut être comparé à la vitesse avec laquelle feuilles, plantes, herbes sont dévorées.... Les sauterelles (langostas), armées d'un appareil qui ressemble à une scie, engloutissent tout

ce qui est mangeable et pénètrent même dans les maisons, où vêtements, chapeaux de paille, livres, papier, leur servent de pâture.

Ces sauterelles arrivent ordinairement vers le soir, pour repartir le lendemain après que la rosée a disparu pour recommencer leur déprédations dans d'autres lieux.

Parfois elles demeurent plus longtemps pour déposer leurs œufs dans la terre ; ils éclosent environ trente jours après ; le sol est alors couvert de petits animalcules, premier état des sauterelles.

La moyenne de ces petits insectes est de 80 à 90 pour chaque mère.

Une fois que cette nouvelle race a acquis une certaine grandeur, sans avoir encore des ailes, elle chemine régulièrement en colonnes serrées, semblable à une armée des mieux disciplinées, en détruisant tout ce qui se trouve sur leur passage.

Après avoir changé plusieurs fois de couleur et d'enveloppe, ces insectes rongeurs finissent, au bout de quelques semaines, par prendre des ailes et par s'envoler. Leur séjour dans le lieu de leur naissance cause de grands dommages, aussi leur fait-on une chasse acharnée. Comme elles marchent toujours en colonnes et sans changer de direction, on s'empresse de creuser des fossés sur les chemins qu'elles doivent parcourir, et quand elles y sont tombées, on les détruit en les brûlant avec de la paille qu'on avait préparée d'avance pour y mettre le feu. Au mois de décembre 1875 nous avons vu, lors de notre arrivée à Santa Fé, des sauterelles pour la première fois. Elles ont reparu en même quantité en 1876, 1877 et 1878, mais chaque fois un peu plus tard que l'année précédente. Cette dernière année, leur apparition a été de courte durée et les dégâts circonscrits et peu importants.

On devrait combattre ce terrible fléau par le même moyen qu'on emploie en Europe contre les hannetons.

Il faudrait que le Haut Pouvoir argentin ordonnât à chaque famille souffrant de ce fléau d'en recueillir une quantité proportionnelle avec le degré de fortune de chacune d'elle ; de cette manière, ces insectes disparaîtraient entièrement en assez peu de temps. Cette destruction ne devrait que légèrement peser sur les personnes déjà envahies, et il faudrait que le Pouvoir y apportât son concours pécuniaire. Un commissaire spécial, établi dans chacune de ces localités, devrait veiller à l'accomplissement de cette mesure extraordinaire.

Mais, pour réaliser cette somme plus ou moins ronde, alors que ce pays est constamment accablé de dépenses pour ses améliorations, dans quel trésor pourrait-on enfin puiser l'élément nécessaire à ce remède ?

A cette importante question dirons-nous : Les immigrants célibataires, c'est-à-dire l'homme qui n'a pas de famille et qui est par conséquent nomade, est selon notre appréciation bien fondée, une charge, pour ne pas dire une plaie pour le pays, plutôt qu'une utilité. Leur vie ambulante et par trop suspecte, à part quelques rares exceptions, le prouve à l'évidence et à chaque pas.

Or, si la somme affectée annuellement pour leur réception dans les asiles, transport sur les fleuves, chemins de fer, diligences, etc., était substituée en *primes* pour la chasse aux sauterelles, l'extirpation de ces insectes recevrait non-seulement son meilleur effet, mais elle épurerait très-sensiblement le pays de cette classe vagabonde de gens et de familles, ayant les mêmes dispositions, se promenant à tête levée, simulant la recherche d'un travail devant lequel ils fuient quand on le leur offre.

Notre expérience nous a aussi démontré que pour

ne pas exposer des familles au découragement, il ne faut pas traiter avec elles dans leur pays respectif. Chacune doit émigrer guidée par sa propre aspiration et non par un engagement encourageant que peut provoquer un contrat quelconque. Mais ce que nous conseillons chaleureusement à ces familles, *c'est de suivre le conseil que nous avons donné en les priant de correspondre directement avec leurs parents, amis ou connaissances d'Amérique avant de se déterminer à l'expatriement.* Nous considérons l'immigration dans la République Argentine comme présentant toutes les chances possibles de succès pour l'avenir. Les sommes énormes que ce pays dépense annuellement à cet effet, depuis un quart de siècle, sont une preuve qui justifie notre manière de voir.

Voyons succinctement ce que fait la République Argentine pour le bien des colons :

1<sup>o</sup> La Nation destine à l'arrivée de chaque navire, mouillé en pleine rade, un petit bateau à vapeur ayant à bord un commissaire national et un Docteur en médecine, pour recevoir les émigrants dans leur transbordement et les accompagner jusqu'à terre, et de là par le moyen de véhicules appropriés à cet effet jusqu'à l'Asile National, où logement et nourriture pendant cinq jours leur sont gratuitement offerts.

2<sup>o</sup> La Nation a institué un bureau de renseignements et de placement, au moyen duquel l'arrivant peut se procurer toutes les informations qui lui sont nécessaires sur chacune des colonies agricoles, sur les prix d'achat du terrain, sur le placement des artisans et des ouvriers. On lui donnera toutes les recommandations nécessaires si les pièces et attestations du postulant sont régulières.

3<sup>o</sup> La Nation, représentée par le Commissaire général du bureau national, fait transporter gratuitement



les émigrants et leurs bagages de Buénos-Ayres, ville du débarquement, jusqu'à l'endroit de la province intérieure du pays où ces familles désirent se fixer.

4<sup>o</sup> Dans toutes les principales villes de l'intérieur, comme Rosario, Santa Fé, Cordova, Tucuman, Mendoza, Conception, etc., c'est-à-dire jusqu'à quelques centaines de lieues de la capitale, les bureaux et les asiles, ajoutés à ceux que nous venons de nommer, offrent les mêmes ressources aux émigrants.

5<sup>o</sup> Enfin, si nous consultons le chapitre des dépenses de cet Etat, nous sommes étonnés d'abord de voir tout ce qu'il fait pour l'instruction obligatoire *dans les campagnes* ; pour des édifices publics élevés dans les nouveaux chefs-lieux, au fur et à mesure que le développement des colonies l'exige, tels que : églises, presbytères, hôtels de ville, maisons d'école, de police, etc. Il a créé des voies de communications ; il a diminué sensiblement l'impôt foncier et pour quelques colonies il a même été totalement supprimé ; il envoie gratuitement autant de mille ouvriers qu'il faut aux contrées agricoles pour les moissons, sur une simple lettre que le propriétaire-colon adresse au chef du bureau national le plus rapproché, chargé de satisfaire à la demande. Nous pourrions encore parler des dépenses considérables pour la formation de quelques colonies, des fournitures aux colons et leur subsistance pendant des années, etc.

La Suisse fait chaque année pour l'assistance officielle des pauvres d'énormes sacrifices, sans parler des sommes provenant des aumônes de la charité privée. Si on réunissait ces chiffres, on trouverait quelques millions de francs dépensés, non pour arracher ces familles à leur position malheureuse, mais à les maintenir dans l'indigence, sans aucune amélioration de leur sort, en conservant chez elles ce germe de paresse

et de démoralisation dont les racines deviennent de plus en plus inextirpables.

Or, si la Suisse et l'Europe comprenaient les effets que produirait sur ces mêmes familles le tiers ou la sixième partie seulement de cette contribution officielle, appliqué à l'achat d'un terrain propre à l'agriculture, où la facilité des communications, la sécurité et enfin le climat, répondraient au but philanthropique pour lequel cette acquisition serait faite, elles n'hésiteraient pas un instant. Elles traiteraient avec une maison maritime afin d'obtenir le prix le plus réduit possible, mais compatible avec les besoins des passagers ; elles nommeraient un gérant à cet effet, qui surveillerait et dirigerait, et elles verraient ce nouveau système de charité publique porter un baume à toutes les douleurs de ces familles.

Quelle différence ! la famille pauvre devient propriétaire d'un beau terrain, d'une habitation qu'elle a élevée elle-même en partie, d'instruments aratoires, d'animaux, etc. Sa prospérité fortifie insensiblement le moral et elle est sauvée. Cette famille reconnaissante voudra rembourser ce qu'elle a reçu, afin que cette somme puisse être appliquée de nouveau à des frères malheureux.

Si l'on ajoute encore à ces avantages incontestables une surveillance active et intelligente pour les travaux agricoles ; des secours religieux ; des écoles primaires bien desservies ; tous les meilleurs renseignements pour l'écoulement des produits, etc. ; ce secours public, disons-nous, transformerait cette foule innombrable de gens à qui il manquait auparavant : d'espace, de travail, de vocation, et de là de volonté et de pain, en une société de civilisation, de labeur, d'économie et d'aisance générale.

L'Ancien-Monde possède une surabondance de popu-

lation disproportionnée avec l'étendue de son territoire. Voyez, par exemple, la France, dont la population est de 37,000,000 d'habitants, tandis que la République Argentine, qui est trois fois plus grande, devrait en avoir 148,000,000, alors qu'elle n'en possède que 2,500,000 !

Si nous comparons maintenant la Suisse avec la République Argentine qui est 54 fois plus grande qu'elle, nous aurons :

République Argentine . . . .	2,311,815 kil. carrés.
Suisse . . . . .	41,389 » »

---

Différence 2,270,426 kil. carrés.

République Argentine . . . .	2,070,680 habitants.
Suisse . . . . .	2,700,000 »

D'où nous voyons que la République Argentine est extraordinairement moins peuplée que la Suisse quoiqu'elle soit considérablement plus étendue. Si elle avait une population aussi dense que la Suisse, elle pourrait donc contenir 151,200,000 habitants.

Le climat est un des plus doux, l'hiver n'est qu'apparent : pas de chaleurs insupportables ni de froids rigoureux ; il n'y a pas d'étables dans les campagnes pour les animaux, car ils ne souffrent nullement du froid et paissent toute l'année.

Deux bœufs suffisent pour traîner la charrue et convertir les terres vierges en terres agricoles. Certains états sont très rémunérateurs presque sans travail, tel est celui de berger, qui consiste à garder des moutons au tiers ou à la moitié du produit ; semer et récolter du blé à la moitié ; aller en service à la condition de recevoir annuellement, à titre de salaire, un nombre plus ou moins important d'animaux ; acquérir une propriété contre la plus modeste somme, etc. ; tandis qu'en

Europe il y a beaucoup trop de monde, un hiver rude et prolongé, une température dangereuse par ses brusques changements ; les animaux exigent non-seulement des étables mais de grands soins ; les défrichements des terres sont, contrairement à ceux que nous avons vus sur les côtes méridionales de l'empire du Brésil, coûteux, pénibles et ruineux ; le prix des propriétés trop élevé n'est nullement en rapport avec le rendement, et la rétribution de l'artisan et de l'ouvrier est bien faible eu égard au prix des choses nécessaires à la vie.

Cependant, nous voyons que rien dans la création n'est inutile et que l'Europe et l'Amérique se complètent mutuellement.

C'est ainsi que l'Europe envoie à l'Amérique l'excédant de sa population, et cette dernière, en retour, offre à celle-là ses terres incultes et désertes, mais fertiles.

Nous croyons donc avoir entrepris une tâche utile, qui pourra rendre de bons services, en présentant la République Argentine, que nous avons explorée avec bonheur, comme une autre patrie à tous ceux que notre Vieille-Europe est impuissante à nourrir, et à ceux aussi qui, par leur position, leur intelligence, leurs idées généreuses et philanthropiques, peuvent donner une impulsion et une assistance à cette précieuse portion de la société qu'il s'agit de sortir de l'ornière de la pauvreté et du malheur, pour la faire marcher dans la noble et glorieuse voie du travail, mère de la prospérité.

---

Nous faisons suivre ce travail d'une série de lettres placées par ordre de dates.

Dans la crainte de ne pas rendre la pensée exacte des auteurs des lettres, si nous nous permettions d'y

faire quelques changements de rédaction pour en rendre la lecture plus agréable, nous les reproduisons textuellement. Le lecteur voudra donc bien ne pas s'arrêter aux fautes de style qui peuvent s'y rencontrer.

Afin d'abrégér, nous supprimerons les salutations, nous contentant de mettre la signature.

Colonie Concordia (p. Buénos-Aires), le 24 mai 1874.

Bien cher oncle !

Je vous envoie ces quelques mots pour vous apprendre que la caravane est arrivée toute joyeuse à la colonie, mais certains bagages ont dû se faire assez longtemps attendre par la lenteur qu'on a mise pour nous les faire parvenir.

L'entretien pendant le voyage, qui doit être à la charge de la Compagnie, selon nos actes, laisse beaucoup à désirer ; à la première entrevue, nous vous en entretiendrons avec tous les détails nécessaires pour que vous y portiez remède.

Nous sommes assez contents de notre installation et si les bois arrivent comme nous le dit M. le Directeur, lundi prochain, nous allons commencer notre habitation.

Le Directeur, ainsi que tous les autres employés, se comportent très bien à notre égard et tous les colons en disent de même pour chacun d'eux.

J'ai l'espoir qu'avant peu la colonie sera passablement peuplée ; aussi, nous nous recommandons pour le choix des familles que vous allez envoyer. Faire autrement, ce serait porter préjudice à la colonie.

Enfin, nous sommes très-satisfaits et sous peu de temps nous vous écrirons à nouveau pour vous tenir au courant de ce qui se passe dans la colonie, afin qu'au besoin vous y suppléiez.

Adrien CHAPPEX. (Valais.)

---

Colonie Concordia, le 7 juin 1874.

Cher oncle !

Nous sommes en possession de votre précieuse lettre du 31 proche écoulé, pour quel cas nous vous remercions de l'intérêt que vous nous portez tout particulièrement.

Ma mère est un peu malade, mais elle espère néanmoins être complètement rétablie sous peu. Nous sommes en retard dans nos travaux de campagne par rapport à la construction de la maison, mais nous nous rattraperons facilement de ce petit contre-coup.

Il n'y a rien de nouveau dans la colonie, tout se passe avec le plus grand ordre et la plus franche fraternité, et en un mot, tous nous sommes heureux du choix de la colonie, par vos soins que nous considérons très-précieux pour notre situation.

M....., P..... et leurs deux autres associés feront ici comme partout ailleurs : petite farine ; et le premier, nommé surtout, à qui le goût du travail et de l'économie sont ses vrais ennemis.

Enfin, pour ce qui nous concerne à nous-mêmes, tout va pour le mieux.

Adrien CHAPPEX.

---

Colonie Concordia, le 27 juin 1874.

Cher beau-frère et sœur !

Arrivée au terme de mon indisposition, qu'Adrien vous a fait part dans sa dernière lettre, j'ai le plaisir

de venir à mon tour vous parler de notre installation dans la colonie. Je suis très-contente dans ma nouvelle position et ne m'ennuie pas du tout. L'Administration se conduit indistinctement pour les colons d'une manière admirable, et nous espérons changer de demeure la semaine prochaine pour habiter notre habitation, dont le baptême lui a donné le nom de : 25 mai, jour auquel les fondements ont été jetés. Mon fils Adrien qui en a fait sa grosse part de main-d'œuvre, déploie pour moi une bonté sans égale ; il sait prévoir mes volontés pour me dispenser d'avoir à lui dire quoi que ce soit, si ce n'est ma satisfaction.

J'ai la certitude que quand vous reviendrez à la colonie, le progrès qui s'y déploie graduellement, vous surprendra vivement.

Je n'ai qu'à me féliciter d'y être venue avec ma famille ; aussi, comptant sur votre complaisance habituelle vous voudrez bien solliciter à Buénos-Ayres l'estampille pour marquer les animaux dont voici le dessin ci-inclus. Vous m'achèterez aussi une machine pour laver le linge, tout en nous faisant parvenir l'un et l'autre de ces objets le plus tôt possible.

Constance SCUPP, veuve CHAPPEX.

---

Colonie Concordia, 20 juillet 1874.

A M. WILCKIN, Directeur du bureau d'*immigration*,  
à Buénos-Ayres.

C'est dans le but de ceux qui s'intéressent au travail de culture ainsi que pour les émigrants qui désireraient profiter des avantages qu'offre la colonie la Concordia, que nous vous adressons collectivement les renseignements ci-après :

« La terre sous tous les rapports est d'une culture

facile et d'une qualité supérieure, et c'est dans l'espoir de réussir dans notre entreprise que nous nous sommes tous réservés des lots en dehors de celui que comporte notre concession. L'eau est délicieuse à 5 mètres de profondeur, et en un mot, tous les colons s'y trouvent fort satisfaits d'être venus s'y installer. »

Espérant, Monsieur le commissaire, que nos renseignements vous seront agréables et pour nous-mêmes en particulier et pour ceux que vous conseillerez vous-même, nous saisissons, etc.

DELARGE, ROZE, GELLY, MARTIN, VANNEL,  
PARVEX, François GRENNEL, Ad. CHAP-  
PEX, WILLENS, Léon MONNIER, LAMPERT  
et J. LUGON.

---

Colonie Esperanza (prov. Santa Fé), 12 janvier 1876.

Bien cher ami Lonfat !

Vous dire l'impression agréable que votre présence m'a procurée, aussi bien qu'à ma nombreuse famille, c'est vous obliger de passer quelques semaines au milieu de nous et de vos autres amis du Valais.

Mais, si l'aisance que vous rencontrez dans cette colonie flatte, comme vous le dites, vos regards et votre cœur, vous ne devez pas moins apprendre que son institution a coûté bien des labeurs et des privations tout en nous provoquant même bien des inquiétudes.

C'est à ce titre que le Gouverneur qui a patronné sa fondation, comme une des premières colonies de la République Argentine, lui a fait décerner le baptême de « Esperanza » et c'est sous les auspices de l'entente mutuelle, qui n'a jamais failli parmi les gens laborieux, qu'elle a justement acquis ce degré de prospérité.



Ce que vous en direz vous-même ne sera donc que l'écho fidèle de la réalité, pour quel cas nous nous y associons à cet effet avec reconnaissance.

Puisse votre travail faire apprécier cet immense pays dans sa juste valeur.

Jean GRENON. (Valais.)

---

Esperanza, 14 janvier 1876.

Monsieur Lonfat !

Vous visitez les colons, vous vous intéressez à leur sort, et au besoin vous êtes leur interprète auprès du Haut Pouvoir, pour leur rendre des services; veuillez aussi rassurer tous les habitants de notre patrie natale, sur le bien-être dont notre essai nous a fait obtenir.

Veuillez aussi leur dire que nous ne les avons point oubliés dans nos bons souvenirs, nous comptons aussi qu'ils seront confiants sur ce que nous nous plaisons de leur dire d'intéressant et de rassurant en même temps.

Et vous-même, M. Lonfat, croyez à ma reconnaissance du travail important que vous vous imposez et agréez, etc.

Emilie veuve METTAN. (Evionnaz, Valais.)

---

Esperanza, 15 janvier 1876.

Mon cher monsieur Lonfat !

Le sentiment de reconnaissance que votre visite dans cette colonie et surtout dans ma maison, me provoque, m'engage doublement à vous offrir ces quelques lignes comme faible témoignage de mon affection, d'abord, puis pour prendre ma part personnelle de responsabilité de la description que vous aurez à relater sur cette

colonie. Vous l'allez, dites-vous, transmettre par plusieurs milliers d'exemplaires aux Européens, la patrie de nos pères, qui la liront sans doute avec un grand intérêt.

Ces notes véritables devront, je l'espère, les désabuser sur tant de calomnies débitées au dépens de ce pays, qui, par l'aide de nos travaux et de notre économie, nous a placés dans une position que l'Europe était loin de pouvoir nous réserver.

Le ciel fécond de la République Argentine, avec ses bonnes institutions qui sauvegardent tout exceptionnellement les intérêts de tous, indistinctement, doit donc parvenir à la connaissance de toutes les personnes qui l'ignorent encore.

Votre œuvre étant à la fois une tâche philanthropique et intéressante en même temps, vos lecteurs pourront en être bien ravis.

Michel BLANCHOU. (Valais.)

---

Esperanza, 18 janvier 1876.

Monsieur Lonfat !

Parmi les nombreux compatriotes que vous rencontrez dans cette colonie dont la plupart en sont, comme moi, les fondateurs, vous ne devez pas y avoir rencontré trace de repentir d'être venus s'y fixer.

Bien que tout n'ait pas été rose dans notre début, aucun de nous n'a eu à déplorer la faim ou la soif, car tout était en notre possession pour y pourvoir selon le besoin de nos exigences en pareille circonstance.

Le Valais avait bien aussi ses revers par rapport à ses gelées, ses sécheresses et parfois ses inondations.

Si je me trouve donc heureux ici avec ma famille, c'est pourtant grâce à mon constant et persévérant travail.

Puissent nos compatriotes du Valais le connaître, ce pays, dans sa juste valeur, afin que tant de familles qui demandent du pain en échange de leur volonté au travail, viennent comme nous l'habiter.

J. ROUILLER. Outre-Rhône (Valais.)

---

Esperanza, 20 janvier 1876.

Monsieur Lonfat!

Bien que mes paroles soient aussi simples que ma pensée est naïve, je ne dois pas moins vous offrir quelques paroles qui peuvent non-seulement vous rassurer sur le bien-être de notre position, mais entr'autres vous démontrer que malgré toutes les ombres que le tableau en général peut présenter, aucun pays sur le globe ne peut, me semble-t-il, offrir autant d'avantages en faveur de l'étranger qui vient s'y installer.

Vous voudrez donc bien dire aux Européens que si nous sommes heureux d'avoir cherché une nouvelle patrie, nous ne conservons pas moins toute la sympathie la plus vive pour nos parents et amis que nous y avons laissés comme dignes gardiens du tombeau de nos pères.

Adrien PARCHET. (Valais.)

---

Esperanza, 22 janvier 1876.

Cher Monsieur!

Votre séjour temporaire au milieu de nous m'autorise de solliciter votre attention sur ce que j'ai à vous entretenir un instant au sujet de la colonie dont je suis l'un des fondateurs.

Désabusez-vous d'abord de l'aisance que vous pouvez supposer sur l'apparence des colons, car comme nous

le disions déjà en Europe : « tout ce qui brille n'est pas or », est un dit-on que trop applicable. Beaucoup vous parleront de leur avoir, mais bien peu vous entretiendront de leurs dettes. C'est ainsi qu'avec de grands biens, de grands troupeaux et enfin un grand entrain, on voit souvent celui qui le possède soi-disant descendre vers la ruine la plus complète, et cette décadence spontanée explique ses promenades continuelles, ses jeux, etc., etc., et enfin l'absence constante de la ferme et par là même de la famille de la part du colon. Le pays a aussi par lui-même ses petits revers, mais cependant, pour celui qui veut sérieusement s'y fixer, il obtient plus facilement une position aisée qu'en Europe.

Louis MARET. (Valais.)

---

Esperanza, 22 janvier 1876.

Monsieur Lonfat !

Comme l'un des artisans de cette colonie et ressortissant de celle de Sunchales qui a été entièrement dépeuplée à cause de son isolement, je me permettrai aussi l'honneur de transcrire mes impressions majeures sur cette colonie en particulier et sur le pays en général.

Tel que vous pouvez vous en convaincre, mon atelier de chaussures a autant d'importance que s'il était au centre d'une ville d'Europe, et celui de mon épouse, par sa profession de modiste, n'a pas, je le crois, moins d'importance. Aussi vous pouvez juger que non-seulement ce n'est plus un désert comme lors de la formation de cette colonie, il y a environ une vingtaine d'années, mais les avantages que cette colonie offre sont vraiment admirables. Quant au pays dont les colons sont tout naturellement sous sa sauvegarde, il

ne parle pas moins haut pour son succès, attendu qu'il a bien fallu le concours tout paternel du Haut Pouvoir qui le représente pour atteindre ce but de prospérité, en si peu de temps.

STADELMANN, allié ANTONIO (Lucerne.)

---

Esperanza, 23 janvier 1876.

Monsieur !

Ressortissant du district de Loèche en Valais et par là même étant votre compatriote, vous me permettrez, comme l'un des fondateurs de cette colonie, de vous adresser mes remerciements sincères sur l'important travail duquel vous vous imposez la tâche d'en donner la publicité.

J'aime à croire que vos études à cet effet me dispenseront de vous offrir des renseignements, mais ce à quoi je compte, c'est sur l'assurance avec laquelle vous tranquilliserez nos compatriotes sur le sort que notre émigration nous a réservé ; les bienfaits généraux dont nous sommes en possession nous contentant pour le présent semblent nous garantir l'avenir dans la mesure des exigences que notre naissance nous a appris à circonscrire, c'est-à-dire à ne jamais envier une plus haute condition que celle de notre modeste position.

Emmanuel MATHIEU (Valais.)

---

Esperanza, 20 février 1878.

Monsieur Lonfat !

Quoique mon père, pour et au nom de la famille, vous ait déjà offert quelques paroles de reconnaissance sur le travail important que vous vous êtes imposé en vous chargeant de faire la description de cette colonie,

je veux aussi, à mon tour, vous faire part de mon attachement personnel, non-seulement comme l'un de vos élèves d'école primaire en Europe, mais entr'autres comme votre guide de prédilection pour vos voyages dans les colonies environnant celle d'Esperanza.

Partout où nous nous sommes arrêtés, nous avons été couverts de félicitations par tous les gens qui vous connaissent. J'ai même été plusieurs fois témoin d'une affection très-sensible à la surprise que votre arrivée inattendue provoquait ; surprise dont le charme arrachait des larmes de bonheur et de sympathie.

Que de fois vous m'avez exprimé votre satisfaction de voir ces nombreuses colonies aussi prospères qu'atrayantes, et les onze jours passés à celle de St-Charles n'ont été que la preuve évidente de vos importantes investigations, parce que les huit lieues carrées qui constituent cette colonie ne pouvaient pas être explorées en moins de temps. Nos amis européens ont puissamment contribué à prolonger notre séjour, car les chaleureuses et successives réceptions qui nous ont été faites, pouvaient à juste titre nous faire oublier la continuation de notre voyage dans d'autres colonies.

Puissent vos intérêts pour les colons, avec l'estime que vous me portez en particulier, vous ramener aussi souvent au milieu de nous pour que je puisse à nouveau vous accompagner.

Ignace GRENON (Valais.)

---

Esperanza, 21 février 1876.

Monsieur Lonfat !

Si les colons en général vous témoignent leur gratitude sur le travail de publicité que vous vous imposez, les industriels ne doivent pas moins vous offrir leur

part de reconnaissance sur le zèle et le talent que vous leur consacrez. Ces quelques mots sont l'écho de notre satisfaction d'être venus dans ce pays hospitalier, que veuillez redire à notre patrie.

FRITCHY (Berne.)

---

Esperanza, 22 février 1876.

Mon cher Monsieur Lonfat !

Comme l'un des fondateurs aussi bien que l'un des doyens d'âge des habitants de cette colonie, et entr'autres, comme animé du sentiment progressiste dont ma conduite a incontestablement fait preuve jusqu'à ce jour, qu'il me soit permis de vous offrir ces quelques lignes comme gage de ma confiance et attachement à votre égard pour l'important travail que vous avez entrepris afin de faire connaître cette colonie en particulier, et le pays en général, dans leur qualité réelle.

Puissent vos efforts être assez compris pour que tant de familles lésées en Europe et ailleurs viennent, comme nous, participer des avantages que ce riche et immense pays offre à tous les habitants qui y répondent par leurs économies et leurs travaux.

Tout en vous priant de rappeler mes bons souvenirs à mes amis d'enfance du Valais, ainsi qu'à tous mes parents, veuillez, etc.

Georges DAYER, cons. mun. (Valais.)

---

Esperanza, 24 février 1876.

Monsieur Lonfat !

Ressortissant comme vous du défilé qui conduit de Martigny à Chamonix, site que la nature semble avoir créé plutôt pour le chamois que pour les humains,

permettez de vous offrir à mon tour quelques paroles à titre de reconnaissance pour le plaisir et le service que vous nous faites d'être venu nous serrer la main, prendre un *mate* ou un *pochero* avec nous, et enfin y faire l'étude nécessaire sur la connaissance de ce beau pays, pour en faire la relation.

C'est tout en prenant part à vos travaux que je viens, pour et au nom de mon père, caduc par ses quatre-vingts ans bientôt révolus, ainsi que pour mes frères et sœurs, vous remercier profondément de l'importante tâche que vous vous imposez que d'en faire la publicité, tout en vous priant de croire, etc.

Alexandre GAY (Valais.)

---

Esperanza, 27 février 1876.

Monsieur Lonfat!

La mention honorable que cette colonie provoque par son sensible développement tant agricole qu'industriel, méritant de tous ses habitants en particulier et de la nation en général les meilleurs éloges, me fait aussi à mon tour apporter un tribut de satisfaction que je vous prie de relater dans la brochure, que, dites-vous, allez publier.

Vous voudrez bien, vous-même, M. Lonfat, vous pénétrer des bienfaits signalés que cette colonie a offerts à tous ceux qui s'y sont établis.

Vous voyez l'aisance générale parmi ses habitants et, par là même, l'Européen qui y vient successivement et qui veut se comporter en homme laborieux et économe, peut acquérir, en bien peu de temps et sans aucune privation, une fortune bien plus difficile d'atteindre dans son pays natal.



Le talent et tant d'autres sacrifices que vous consacrez, M. Lonfat, pour en faire la publicité, méritent donc toute ma gratitude.

Alfred ARGENTI, nég. (Italie.)

---

Espéranza, 4 mars 1876.

Bien cher Monsieur Lonfat !

Avant de quitter le Valais, ma patrie, j'ai déjà appris avec bonheur que votre voyage dans ce Nouveau-Monde était spécialement consacré pour le plaisir de l'explorer d'abord, puis pour rendre vos travaux utiles à tous les compatriotes indistinctement, qui vous y rencontreraient. Mon arrivée à Buénos-Ayres a été marquée du coin de vos services, et votre passage dans cette colonie n'a fait que de me rendre témoin de la distribution continuelle de ce même dévouement.

Puissent donc vos efforts pour la juste appréciation de ce pays, être assez compris dans notre mère-patrie pour que nos parents et nos amis se tranquillisent non-seulement sur notre sort, mais que quelques-uns d'entr'eux viennent nous y rejoindre.

Comparativement au même travail, il faut incontestablement vingt fois plus d'ouvrage dans les terres d'Europe que dans celles de ces parages, et quant au climat, aussi bien qu'aux lois qui nous régissent, aucun pays dans le monde, selon mon jugement, ne peut dépasser les bons effets qu'offre celui de la République Argentine. — Agréez, etc.

Etienne BLONDEY, instit. (Valais.)

---

Esperanza, 5 mars 1876.

Monsieur Lonfat!

La visite que vous faites dans la colonie en général et à moi-même en particulier, me fait prendre la liberté de vous offrir ma gratitude.

Les notes que vous recueillez seront, dites-vous, utilisées pour un rapport détaillé que vous allez faire parvenir à nos compatriotes européens, afin qu'un chacun puisse prendre connaissance d'une manière positive de ce que ce pays peut offrir d'avantageux.

Notre juste confiance en vous nous fait prendre moralement une part active de satisfaction à ce travail important, que veuillez m'en faire passer un exemplaire, s'il vous plaît, vous m'obligerez infiniment.

Gaetano RIPAMONTI (Italie.)

---

Esperanza, 15 mars 1876.

Monsieur Lonfat et parrain!

Le plaisir que votre visite a fait par les quelques jours que vous avez passés au milieu de nous, ne doit pas me permettre de vous laisser partir sans vous offrir quelques paroles reconnaissantes.

Vous avez été mon régent pendant quelques années, où vos soins paternels et éclairés m'ont amené à vous solliciter le droit de devenir votre filleul de confirmation, et cette demande, vous me l'avez accordée avec le même dévouement et la même bonté qui vous caractérisent en faveur de tous ceux qui vous entourent.

Jugez donc combien votre présence a pu être sensible à ma famille et à celle de mon père. Vous visitez les colonies, vous consultez les colons, et vos recherches d'amateur doivent vous convaincre à la fois que ce

pays est riche et hospitalier. Lors de notre arrivée, c'était un désert, mais notre constant travail l'a rendu tel que vous le voyez à quelques centaines de lieues à la ronde, c'est-à-dire habité et en pleine production. Voyez aussi les vastes églises que les colons ont élevées à Espérance, San Jeronimo et San Carlos, et vous vous expliquerez en même temps que le christianisme ne fait pas plus défaut dans ce Monde-Nouveau que dans l'Ancien.

Enfin, fort de croire que vous ferez connaître à l'Europe ce pays dans sa juste valeur, vous voudrez bien aussi croire à mon attachement le plus sincère.

Adrien GRENON (Valais.)

---

Esperanza, 15 mars 1876.

Monsieur Lonfat !

Je ne dois pas vous surprendre si je viens, comme tant d'autres colons, vous dire quelques mots au sujet de la colonie en particulier et du pays en général.

Bien que notre installation et surtout l'apparition des sauterelles nous aient, pour le coup, profondément affligés, nous ne sommes pas moins enchantés d'y être venus nous fixer. Ma mère a dirigé et encouragé ses enfants pour qu'un chacun comprenne que pour être heureux il fallait être ami de l'ordre et du travail.

C'est par cette manière de faire que la colonie a pris l'importance que vous lui voyez. C'est par l'ordre et le travail que nous sommes parvenus à nous créer la modeste position qui fait notre bonheur, suffisante pour nous-même d'abord et pour nos enfants. Quant au pays, il est très-agréable sous tous les rapports.

Veuillez donc dire à nos parents et à nos amis du

Valais qu'ils ne s'inquiètent pas sur notre sort, mais qu'ils croient à nos bons souvenirs.

Nous nous portons très-bien et nous vous prions d'agréer, etc.

MOTTIER, charron, Massongex (Valais.)

---

Esperanza, 15 mars 1876.

Monsieur Lonfat !

Il vous est agréable, dites-vous, que je vous fasse part de mes impressions sur ce que ce pays peut offrir de particulier aux Européens qui viennent s'y fixer indistinctement, avec chacun leur part plus ou moins importante de ressources; permettez donc qu'à cet effet je m'exprime aussi librement qu'un pareil récit l'exige, afin qu'un chacun de vos lecteurs n'apprenne à le connaître que sous un jour véritable.

Vous visitez les colonies, vous consultez les colons, vous voyez en un mot la situation véritable de leur position; combien ne devez-vous pas constamment vous convaincre que beaucoup d'entr'eux sont tout à fait restés dans le même degré de leur position, et que par là même les travaux de quinze à vingt ans ont été entièrement consacrés pour leur entretien.

Vous verrez aussi, il est vrai, des familles arrivées dans ces parages avec la seule ressource de leur santé et de leur ardeur au travail, mais que l'horizon de bien-être s'est graduellement et sensiblement augmenté pour atteindre une fortune que ces mêmes familles n'auraient pas acquise dans leur patrie natale; d'où il faut en conclure que l'état stagnant des premiers est dû à leur ineptie au travail et au peu d'amour à l'économie, tandis que les derniers ont comblé ce vide tout en agissant contradictoirement aux premiers.

De là, Santa-Fé s'est accru cinquante lieues à la

ronde par des colons qui ont converti un désert en une immense plaine de culture et de prospérité; en un mot, ce pays a un accès plus facile qu'en Europe pour y faire des affaires, pourvu que chaque émigrant y vienne par sa propre volonté et aspiration. — Recevez, etc.

César PITTIER (Valais).

---

Esperanza, 18 mars 1876.

Monsieur Lonfat !

Bien que tous les colons soient plus ou moins satisfaits d'être venus se fixer dans la patrie Argentine, aucun d'eux, me semble-t-il, ne doit être aussi compétent que peuvent l'être les fondateurs de cette colonie, qui est la plus ancienne, et desquels je suis du nombre.

Vous voudrez donc bien croire que le climat y est des plus salubres, le sol des plus féconds, et par là même que l'on peut y vivre avec plus d'aisance qu'en Europe, et bien entendu avec moins d'économie pourtant et moins de travail.

Aussi sommes-nous très-heureux d'y être venus nous fixer, pour quel cas nous vous remercions de l'intérêt que vous portez aux colons en particulier et au pays en général, pour le faire justement apprécier. — Recevez, etc.

Léon VUILLOUD (Valais).

---

Esperanza, 20 mars 1876.

Bien cher Monsieur Lonfat !

Bien que j'aie quitté avec regret les bancs de l'école que vous dirigiez avec le dévouement qui vous caractérise tout particulièrement, je ne me suis pas moins associé à mes frères et sœurs et surtout à mon père et

à ma mère, dans leur désir de quitter l'Ancien-Monde, en même temps qu'à vous-même, pour venir explorer le Nouveau.

Cet essai, qui date maintenant de 22 ans, peut non-seulement m'avoir appris à connaître ce pays, mais entr'autres, il m'a mis au niveau de la connaissance véritable de la différence sensible existant entre les deux hémisphères : d'une part, la vie plus ou moins difficile et pénible et, de l'autre, l'abondance et une gaieté continuelles.

C'est par cette différence que vous ne rencontrerez du malaise chez nos compatriotes que chez ceux dont le goût du labeur et de l'économie n'ont jamais pénétré.

Voyez, par contre, l'aisance générale partout où la moindre volonté existe, et en un mot, ce riche pays, une fois les sauterelles disparues à tout jamais, sera un véritable pays de Cocagne.

Veuillez donc être mon obligeant interprète pour le redire aux habitants de mon pays natal, afin que cas échéant ils puissent nous imiter. — Recevez, etc.

Hippolyte BERRAZ (Valais).

---

Esperanza, 20 mars 1876.

Monsieur Lonfat !

Vous me seriez bien agréable que de me permettre le plaisir de vous dire quelques mots au sujet de ce que nous sommes dans ce pays et combien nous avons droit de nous en féliciter, tel que vous pouvez vous en convaincre par vous-même.

Le climat est notre médecin, les champs notre grenier et le travail et l'économie notre fortune. Nous nous y promenons en famille avec nos montures, et

l'hiver, qui est imperceptible dans ces parages, nous favorise le parcours des animaux pendant toute l'année.

Avec l'espoir que vous joindrez ces lignes à votre travail, je vous prie d'agréer, etc.

Adrien BERRAZ (Valais).

---

Esperanza, 22 mars 1876.

Monsieur Lonfat !

Aussi souvent que je vous ai rencontré dans notre pays natal, je n'ai eu qu'à me féliciter, sous tous les rapports, des bons effets que votre aimable personne me procurait ; aussi, dois-je vous assurer d'avance sur la satisfaction que vous nous faites en nous visitant.

Consultez les familles, voyez leurs troupeaux ; examinez l'état général de leur position ; n'oubliez pas surtout d'admirer la santé rubiconde des enfants ; comparez ensuite cette situation avec celle que ces mêmes familles possédaient en Europe, alors vous saurez, d'un seul trait de pensée, que ce pays est vraiment digne d'être recommandé à tous ceux qui le méconnaissent et qui sont dignes de venir l'habiter.

C'est dans ces sentiments que je suis très-heureux d'apprendre que vous en ferez la relation et que par là même nos amis et compatriotes apprendront comment nous nous trouvons dans ce pays. — Recevez, etc.

Basile BERRAZ (Valais).

---

Colonie St-Jérôme (prov. Santa-Fé), 10 janvier 1876.

Bien cher Monsieur !

Arrivés dans ce pays dès notre enfance, nous éprouvâmes dans le début bien des déceptions. Il s'agissait alors de la fondation de la colonie Espérance où nous vîmes nous installer.

Un second deuil vint encore par la mort prématurée de notre pauvre père, qu'une chute de cheval arracha du sein de sa famille, où il était le soutien.

De là les années se succédant, et nous autres frères et sœurs grandissant, il en survint la dislocation que vous voyez, autrement dit, la division que les intérêts majeurs ont seuls provoquée.

Veuillez donc dire aux amis et parents de notre patrie que nous sommes enchantés de notre position ; dites-leur aussi que quiconque veut s'y occuper et économiser peut se faire une position assurée d'avenir.

Maximien et Ignace DÉRAGO (Valais).

---

St-Jérôme, 10 janvier 1876.

Monsieur Lonfat !

Ressortissants du même canton, vous comprendrez qu'il est doublement agréable de se rencontrer en pays éloigné de sa patrie natale, pour se demander réciproquement comment on se trouve et s'offrir les services que chacun peut se rendre.

Le travail que vous faites consistant à explorer les colonies pour prendre connaissance de leur situation générale, afin d'en donner connaissance à l'Europe entière par la voie de la presse, a d'autant plus d'intérêt pour moi, que j'aime à vous demander l'honneur de figurer sur cet ouvrage, pour que mes parents et amis apprennent comment je me trouve, afin qu'ils n'aient pas à s'inquiéter sur mon sort.

Je suis heureux par mon travail et mon économie comme vous pouvez le voir, et par là même vous pouvez en conclure que cette colonie est pleine d'avenir.

Joseph GILLOD (Valais).



St-Jérôme, le 11 janvier 1876.

Bien cher Monsieur Lonfat !

En qualité de compatriote, il a bien fallu nous rencontrer dans une toute autre patrie que celle de nos pères, pour nous offrir réciproquement une poignée de main sous des auspices vraiment fraternels. L'antipathie qui existe entre les hauts et les bas-valaisans n'est guère en rapport avec la satisfaction profonde que l'on éprouve sous le soleil argentin, chaque fois que les compatriotes se rencontrent, sans distinction de langue, de religion, de nation, ni de partis politiques.

Puisse donc ce sentiment de frère en patrie et en liberté, nous animer assez pour que nous ayons souvent à nous voir et à fraterniser, afin de rendre nos bons rapports de plus en plus intimes et durables, mais que cet exemple pénètre jusque dans les cœurs de nos chers compatriotes valaisans.

Dites-leur donc de ma part que je suis très-heureux de m'être rendu dans ces parages lointains, mais que néanmoins j'ai conservé le meilleur souvenir pour eux indistinctement. — Recevez, etc.

Adrien KALBERMATTEN (Valais).

---

St-Jérôme, le 11 janvier 1876.

Bien cher Monsieur Lonfat !

Votre arrivée auprès de nous a tout particulièrement impressionné ma bonne mère, parce que votre présence lui a vivement rappelé la mort de son mari qui, comme l'un de vos nombreux amis, aurait bien voulu prendre part à cette véritable surprise.

Mais laissons ces souvenirs trop sombres et voyons un peu ce que vous pensez de cette colonie essentiel-

lement habitée par des Haut-Valaisans, nos compatriotes.

Son aspect étant des plus gracieux et sa position topographique, favorisée par un chef-lieu qui n'a pas tardé de prendre de l'extension, nous pensons que vous serez heureux de la visiter. — Agrérez, etc.

Joseph JUGE (Valais).

---

Colonie Humboldt, 16 janvier 1876.

Monsieur Lonfat !

Je suis charmé de vous voir dans notre colonie, attendu qu'étant toute nouvelle, il est juste qu'un amateur vienne se rendre compte de ce que peuvent devenir des colons aimant le travail, en présence d'une pareille entreprise.

L'analyse du sol sérieusement faite, et les moyens de transport des produits pris en considération, vous devez être convaincu, avec nous, qu'elle doit prendre une extension très-importante.

Mon troupeau, composé de cent quatre-vingts pièces de bétail avec soixante et dix chevaux, doit vous surprendre par son nombre, car je n'avais que la confiance en mon travail à mon installation.

Si vous ne vous rendez pas compte qu'il n'y a point d'hiver ici pour ces troupeaux, et que la race se perpétue non-seulement avec plus de progrès qu'en Europe, mais sans autres soins que ceux d'une simple surveillance, vous aurez vraiment de la peine à croire à ma déclaration.

Aussi combien de fois me suis-je incliné devant les faveurs que procure ce pays, qui est bien plus productif que celui de notre patrie. L'étendue immense du

terrain, qui s'achète avec si peu, joue aussi un rôle important.

Notre position, en un mot, doit assez vous paraître heureuse pour que vous recommandiez cette colonie.

Joseph GAY.

---

Humboldt, 16 janvier 1876.

Monsieur Lonfat!

Vous dire combien votre présence chez moi a été sensible à ma famille et notamment à ma femme, gravement malade, c'est vous retenir de force au milieu de nous pour au moins quelques jours. L'intérêt que peuvent vous offrir notre sympathie et surtout l'aspect attrayant de ces parages doivent à juste titre couronner nos désirs.

Mon troupeau n'étant pas aussi important que ceux de bien d'autres colons, vous indiquera que je m'occupe essentiellement de l'agriculture. Voyez ces champs actuellement en jachère, ils m'ont produit cent quarante fanègues de blé, soit environ deux mille et cent mesures de chez nous. La récolte du maïs a aussi dépassé mon attente. Sans la santé compromise de ma femme, nous nous trouverions très-satisfaits de notre entreprise.

Comme ce pays est plein d'avenir et que l'émigration en Europe ne doit pas faire attendre la reprise de son courant habituel, ne feriez-vous pas bien de recommander aux futurs colons la ligne de Transports maritimes, rue des Templiers, n° 3, à Marseille, qui est incontestablement la plus recommandable sous tous les rapports? Tel est du moins mon jugement bien fondé, ainsi que celui de tous les passagers qui ont su profiter de ses avantages.

Maurice VIONNET (Valais).

Colonie St-Charles, 19 janvier 1876.

Bien cher ami Lonfat !

Lorsque je recevais vos leçons sur les bancs de l'école de Champéry, ma commune natale, lorsque dans la même école vous nous faisiez chanter, lorsqu'enfin avec regret je vous ai quitté, j'étais loin de croire que vingt ans plus tard vous viendriez nous rejoindre au Nouveau-Monde.

C'est donc avec bonheur que je m'incline devant votre arrivée au milieu de nous, et je le fais avec d'autant plus de plaisir que vous vous occupez à recueillir les notes nécessaires sur ce pays pour en publier un rapport imprimé qui, dites-vous, parviendra en Europe, notre mère-patrie.

Puisse votre important travail faire connaître ce pays à sa juste valeur, pour que toutes les personnes qui ne le connaissent pas encore, sachent qu'il n'y a que l'ivrogne, le fainéant et le bandit qui aient à s'en plaindre sur n'importe quel motif.

Cependant, il ne faudrait jamais y venir sans y être appelé par sa propre conviction, car faire autrement c'est s'exposer à l'ennui, alors même que ce serait le Paradis terrestre.

Pierre AVANTHAY (Valais).

---

St-Charles, 20 janvier 1876.

Mon cher Monsieur Lonfat !

Bien que le but de vos investigations soit spécialement consacré à ce qui a trait à l'élevage des bestiaux et à l'agriculture, en un mot à la vie du colon en général, le commerce et l'industrie doivent pourtant vous intéresser d'une manière relative.

Voyez entr'autres l'impulsion vraiment croissante qu'ont provoquée la grande quantité des moulins à vapeur et à manège qui se sont élevés sur les vastes terrains que vous parcourez.

Le début de notre négoce a eu lieu sous les plus modestes auspices, mais aujourd'hui, outre quelques autres ressources, vous voyez dans cet étalage un état qui dépasse sensiblement celui du début. Aussi devons-nous profondément nous incliner devant la détermination qu'a prise notre père de nous avoir amenés dans ces parages, pourtant alors si déserts.

PLACE, frères, nég. (Savoie).

---

St-Charles, 22 janvier 1876.

Monsieur Lonfat!

Lors de mon départ pour l'Europe, où des affaires de famille m'appelaient accidentellement, des renseignements de quelques-uns de vos compatriotes m'ont autorisé à frapper à votre porte à Buénos-Ayres pour solliciter de vous des services dont j'avais grand besoin sur cette place.

En m'obligeant on ne peut mieux, vous m'avez fait espérer qu'à mon retour vous viendriez une fois visiter cette colonie et en même temps ma famille.

Votre promesse venant d'être accomplie, je me permets, tout en vous en exprimant ma plus sincère reconnaissance, de vous prier de ne rien négliger dans les notes que vous recueillez pour la publicité de votre brochure à cet effet, alors les Européens apprendront sous un vrai jour ce qu'est ce pays et comment on peut y vivre et par là même faire des affaires importantes en bien peu de temps.

L'hiver n'est qu'apparent et le climat des plus salubres. Quant aux lois qui nous régissent, elles sont calquées sur celles de la République suisse, votre patrie.

François VUAGNOUD (Savoie).

---

St-Charles, 23 janvier 1876.

Bien cher Monsieur Lonfat !

Arrivée dans cette colonie avec ma nombreuse famille, alors dans un âge bien opposé à celui qui peut apporter du soulagement à une mère éplorée de la perte de son mari, doublement affligée par le manque de ressources pécuniaires, et n'ayant pour voisins que quelques pauvres colons qui, comme nous, sont venus constituer cette colonie, alors un campo très-désert et dépourvu par là même de ce que l'on peut trouver dans des localités habitées, je me suis mise avec courage et persévérance à faire tout ce qui est humainement possible de faire, pour ne pas laisser souffrir mes enfants.

Mon travail, avec celui de mes enfants, qui est successivement et graduellement venu s'ajouter au mien, au fur et à mesure qu'ils grandissaient, nous a acquis la position dont vous pouvez juger et est digne de surprise et d'intérêt en même temps.

Nous n'avons donc qu'à remercier le Ciel de nous avoir inspiré le sentiment d'être venus dans ces parages.

Famille et veuve REY (Savoie).

---

St-Charles, 23 janvier 1876.

Bien cher monsieur Lonfat,

Si nous avons atteint une position aisée, nous sommes loin de pouvoir en attribuer tout le mérite à notre tra-

vail. La salubrité du climat, la fertilité du sol des terres acquises contre un prix excessivement réduit, et enfin douze mois, au lieu de quatre à cinq comme en Europe, pour la végétation et la production des pâturages pour les animaux dont l'éducation se fait de soi-même, c'est-à-dire sans aucun soin, sont autant de choses qui rendent ce pays vraiment florissant.

Que le rapport que vous allez adresser à l'Europe entière puisse donc détruire les mauvais préjugés que l'on cherche à implanter indignement aux dépens de la vérité et des familles qui viendraient avantageusement s'y fixer sans ces calomnieux récits. — Recevez, etc.

Jean FAVRE (Savoie).

---

St-Charles, 26 janvier 1876.

Très cher compatriote,

Plus habitué aux travaux de la campagne et à l'élevage du bétail qu'à m'occuper de ce qui a trait aux affaires générales du pays, je ne vous ferai donc part que de la satisfaction que me fait éprouver votre arrivée au milieu de nous. Ce voyage, dites-vous, a pour motif l'inspection des colonies pour vous assurer de la vraie situation des colons.

L'entretien du jour que vous avez passé chez moi et qui s'est terminé par un ouragan qui vous y a retenu jusqu'au lendemain, n'a fait que fortifier l'espoir du succès complet, ce qui convaincra mes parents et amis d'Europe que ma nombreuse famille et moi possédons une aisance qui peut les surprendre.

Cependant rien ne nous fait oublier la sympathie et le respect que nous devons à notre mère patrie. Plût à Dieu que les chants que nous lui avons dédiés pendant toute la nuit puissent lui être parvenus, pour que l'écho

se fasse entendre aux oreilles de ceux avec lesquels nous les avons exécutés plus d'une fois en Europe.

Joseph DONNET (Valais).

---

St-Charles, 28 janvier 1876.

Bien cher monsieur,

Comme l'un des fondateurs de cette colonie, j'ai le plaisir de vous informer que grâce à mon constant amour au travail soit pour l'agriculture, soit pour l'élevage des bestiaux, soit enfin pour quelques industries que j'y ai introduites, j'ai atteint une position satisfaisante. Par mon expérience, j'ai vu heureuses autour de moi, et avec le même succès, bien des familles qui, comme moi, sont arrivées ici sans ressource; mais, par contre, j'ai aussi vu, et avec douleur, bien des colons dont l'ineptie au travail et la tendance aux excès ont amené la ruine, se plaindre ensuite du pays et de la colonie.

Fassent vos efforts pour le bien de tous, que votre travail pour lequel je m'associe, soit assez compris pour que la République Argentine soit appréciée dans sa juste valeur.

Isidore FAVRE, conseiller (Savoie).

---

St-Charles, 29 janvier 1876.

Monsieur,

Vous visitez notre colonie, vous voyez aussi l'intérieur de nos maisons; nos troupeaux et nos campagnes ne vous offrent pas moins d'intérêt, et, en un mot, tout peut et doit vous convaincre que cet immense pays offre tout ce que l'Européen peut désirer.

Le climat, comme la fécondité du sol, ne peuvent



pas être dépassés ni même atteints dans aucune partie du globe ; aussi devons nous nous incliner devant le motif qui nous a fait dire adieu à notre mère patrie, où nos travaux étaient loin d'atteindre la position que nous avons acquise dans ces parages avec bien moins de peines.

François FAVRE (Savoie).

---

St-Charles, 30 janvier 1876.

Monsieur Lonfat,

Arrivés dans cette colonie sans aucune autre ressource que celle de la Compagnie qui n'a pas failli à ses promesses, d'une part, les soins paternels et maternels, de l'autre, nous avons insensiblement passé à l'âge de l'adolescence pour nous occuper du soin des troupeaux et de ceux de l'agriculture.

Tel que vous vous en convaincrez, l'amour du travail et celui de l'économie n'ayant pas fait défaut, notre position a atteint le degré que l'on nomme aisance en Europe. Aussi devons-nous dire à nos compatriotes que nous n'avons qu'à bénir le hasard qui nous a amenés dans ce pays. La compagnie sus relatée en a fourni les éléments matériels, et, par là-même, nous lui en devons notre gratitude la plus profonde.

VUARAYOUD, Jean-Pierre et frères (Valais),

---

St-Charles, 2 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Sûr que vous vous conformerez aux renseignements que je puis vous donner au sujet de ce que l'on peut croire et dire du pays, parce que la longue expérience et le désintéressement guident seuls mes paroles,

veuillez croire, monsieur Lonfat, que pour tout homme qui veut s'y occuper et économiser le fruit de ses labeurs, il peut y vivre avec beaucoup d'aisance. Quant au pouvoir qui nous gouverne, je n'ai, pour mon compte personnel, qu'à m'en féliciter.

Puissent les Européens qui viennent s'y fixer être assez amateurs de l'ordre et du travail pour n'avoir qu'à répéter ce que j'en dis pour moi-même et pour mes amis. — Recevez, etc.

Frédéric ZUCCHI, chef de police (Italie).

---

St-Charles, 3 février 1876.

Mon cher monsieur Lonfat,

Lors de mon départ du Valais vous êtes venu dans mon village, avec de nombreux amis, m'adresser vos vœux pour le meilleur succès du voyage que j'allais alors entreprendre. Vous m'avez dit, par vos paroles bien senties, que l'Amérique du Sud était non-seulement un pays lointain, mais que pour entreprendre ce voyage il ne fallait pas oublier d'adresser ses derniers adieux au clocher de son lieu natal, que l'on ne pourrait peut-être jamais revoir, ce cher gardien des cendres de nos ancêtres, tant la distance à parcourir est grande.

Vous y voir, monsieur Lonfat, c'est nous apprendre que vous aurez vous-même, auparavant, adressé des adieux sincères mais très expressifs, parce qu'il est très probable que les avantages que ce nouveau pays procure vous rendront, comme moi-même, son habitant jusqu'au départ pour la patrie céleste.

Tout en rappelant nos meilleurs souvenirs à nos compatriotes, recevez, etc.

Charles BURTIN (Valais).

---

St-Charles, 4 février 1879.

Bien cher compatriote,

L'honneur que vous m'avez fait de descendre dans ma demeure, m'a d'autant plus fait regretter les nombreuses occupations auxquelles je devais instantanément me vouer, pour renvoyer ce précieux entretien jusqu'au lendemain, ce dont je vous demande bien pardon.

Vous visitez les colonies, vous consultez les colons, et par là même vous pouvez vous fixer d'une manière positive sur la position générale du pays.

Ma prévision sur votre jugement est que si vous rencontrez des nécessiteux ce ne sera que chez la lie d'Europe qui est devenue la crasse des colonies et par là même la lèpre de la République Argentine. Cette rencontre désagréable pour vous sera cependant loin d'être le jalon par le moyen duquel vous fixerez votre appréciation sur les colonies en particulier et sur le pays en général.

Il sera d'autant plus facile à mieux vous fixer, que ces cas isolés n'enlèveront rien à l'état prospère que vous trouverez à peu près dans toutes les colonies.

Louis NICOLLIER (Vaud).

---

St-Charles, 5 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Ressortissant du même canton, il doit tout naturellement m'être très-agréable de vous recevoir dans mon humble habitation où ma famille se joint à moi pour vous assurer de notre affection.

Vous nous trouverez aussi simples que le comportent les mœurs campagnardes. Mais vous vous assurerez,

cependant, je l'espère, que nous avons une existence aussi heureuse que peuvent le désirer tous les colons dont les ressources ne sont fondées que sur le travail et l'économie.

Le climat, la fécondité du sol, avec l'écoulement facile des produits, ont aussi puissamment contribué à l'aisance en présence de laquelle nous nous trouvons.

Dites à la Suisse que nous la vénérons néanmoins toujours, et à ses habitants que nous les bénissons.

François VUARAYOUD (Valais).

---

Colonie St-Augustin (prov. Santa-Fé), 6 février 1876.

Monsieur,

Vous me faites bien plaisir d'explorer cette colonie. Vous pourrez, par cette visite avec ce que vous diront les nombreux colons, vous rassurer sur ce que je vous ai dit lors de mon retour d'Europe à Buénos-Ayres où vous m'avez procuré l'occasion de faire votre agréable connaissance.

L'expérience acquise par les nombreuses années que j'ai passé dans les diverses colonies circonvoisines et particulièrement dans celle d'Espéranza, m'a fait choisir celle-ci pour y établir le moulin à vapeur que vous dites être de votre goût.

Dans l'espoir que votre travail de publicité dissipera tous les mauvais effets que des rapports calomnieux ont pu répandre en Europe, notre mère patrie, aux dépens de ce pays hospitalier et de la vérité, j'ai le plaisir, tout en vous offrant ma gratitude, de vous assurer de mon affection sincère.

A. Rod (Vaud).

---

Colonie Orogno (prov. Santa-Fé), le 7 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Le village de Vernayaz, où nous sommes rencontrés bien des fois et où les merveilles de la nature, telles que les gorges du Trient, la cascade de Pisse-Vache et tant d'autres grandeurs alpestres ne nous préoccupaient nous-mêmes que pour féliciter les nombreux étrangers qui venaient constamment les explorer était loin de nous faire supposer que quelques années plus tard nous deviendrions les habitants d'un pays excessivement lointain, mais particulièrement favorisé par ses produits et son climat.

Que de fois les labours si faciles dans la République Argentine, ont-ils ramené ma pensée sur les difficultés que j'éprouvais quand je remplissais ce même office dans mon pays natal.

Puissent nos compatriotes se convaincre de la différence extraordinaire qui existe entre ces deux pays, afin que la plupart viennent nous rejoindre le plus tôt.

Jules CHAPELET (Valais).

---

Orogno, 7 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Lors de mon arrivée à Buénos-Ayres avec plusieurs autres [de mes parents et amis vos compatriotes, j'ai été très heureux de me joindre à eux pour la réception des bienfaits dont vous nous avez comblés.

Vous les renouvez d'autant plus dans cette circonstance, que vous venez de franchir la distance de cent quarante lieues pour venir vous assurer de notre position, et cela par la continuation de vos travaux philanthropiques dans ces parages qui ne sont que le renou-

vement de ceux dont vous avez sans cesse fait preuve dans notre pays natal.

Ces lignes n'ont d'autre motif que celui de vous exprimer ma plus vive reconnaissance et de vous prier de rappeler mes meilleurs souvenirs à mes chers parents et de recommander le navire le *Poitou*, par lequel je suis venu, à tous les amis et parents qui viendront nous rejoindre, et veuillez vous même vous assurer de mon attachement et me croire votre obligé et reconnaissant

Maurice REVAZ (Valais).

---

Orogno, 7 février 1876.

Monsieur,

Quelles que soient les difficultés qui peuvent surgir dans l'état général de ce pays pour lui donner accidentellement une teinte de tristesse morale et matérielle, aucun de nous, Européens, qui y sommes venus avec toutes les dispositions que comportent les conditions qu'il exige, consistant en santé, force, amour du travail et économie, n'a à se plaindre d'y avoir sollicité l'hospitalité.

L'hiver, mis en parallèle avec celui de l'Europe, par rapport à sa température dont le degré n'excède guère celui de l'automne, outre qu'il est infiniment de plus courte durée, passe vraiment inaperçu; aussi voit-on pendant toute l'année, sans exception, tous les troupeaux paître avec la même jouissance, sans distinction de jours ni de saisons, et les habitants vaquer aux exercices continuels que réclame leur entreprise.

Vous voudrez donc bien convaincre nos compatriotes qu'ils n'ont pas à se préoccuper de notre sort, mais que nous comptons néanmoins toujours sur leurs bons souvenirs.

Olivier LONFAT (Valais).

Humboldt (prov. Santa-Fé), 20 janvier 1876.

Monsieur !

Comme l'un des fondateurs de cette colonie où l'Administration m'a appelé pour y vouer mes soins comme médecin, mon travail sur l'agriculture et l'élevage des bestiaux ne me rendent pas moins très-compétent pour vous éclairer sur cette matière. J'ai d'autant plus la connaissance de ces deux dernières spécialités, que la salubrité du climat avec la forte constitution des colons rendent ma clientèle excessivement réduite, et par là même on peut plutôt se passer de médecin que de travailleurs.

Les prairies offrent un pâturage aussi délicat que ceux des montagnes d'Europe, car le laitage est d'un goût aussi exquis qu'on peut le désirer ; aussi le beurre est-il recherché dans les villes voisines comme étant d'une qualité toute exceptionnelle.

Les céréales répondent on ne peut mieux à l'espoir que les colons peuvent en attendre, et, en un mot, vos investigations ne feront que confirmer vos prévisions, qui, dites-vous, sont tout-à-fait en faveur de la colonie.

Avec la certitude de ce jugement aussi bien que celle de ma confiance en vous, pour la publicité de votre intéressant travail, je vous présente, etc.

J. M. (Allemagne).

---

Cayasta (prov. Santa-Fé), 25 janvier 1876.

Monsieur Lonfat !

Vous saviez en Europe que mon départ pour ce lointain pays avait pour point de mire la colonie « Estancia Granda », pour laquelle son Directeur, M. S..... M....., s'était rendu en Europe pour la patronner

et ensuite y établir quelques familles, dont la mienne fait partie.

Cette installation, trop funeste pour moi et pour mon beau-père, Maurice Richard, que mes correspondances y ont attiré, a été la cause que de là j'ai appris à connaître Cayasta, où nous sommes actuellement. Les bienfaits que nous y partageons nous font oublier les déceptions que la première colonie nous a fait éprouver.

Veillez donc, M. Lonfat, dire à nos parents et amis d'Europe que nous nous trouvons dans ce pays assez satisfaits d'y être venus, et vous-même, croyez, etc.

Louis POCHON (Valais).

---

Santa-Maria (prov. Santa Fé), 6 février 1876.

Monsieur Lonfat !

Bien que des motifs majeurs nous aient empêchés de faire la traversée sur mer par le même navire que vous, il ne m'est pas moins agréable, ainsi qu'à notre nombreuse famille dont je suis l'interprète, de vous dire des choses bien favorables sur le sort que notre expatriement nous a fait.

L'apparence de la récolte que vous voyez, donne vraiment droit à nous faire considérer ce pays comme une véritable contrée de produits et de séjour agréable.

Vous voudrez donc bien croire que nous nous y plaisons à merveille et que nous espérons vous y voir souvent, aussi bien que nous comptons sur votre bienveillante considération.

Jérémie VUARAYOUD (Valais).

---



Orogno (prov. Santa-Fé), 7 février 1876.

Cher Monsieur,

Lors de mon retour d'Europe à Buénos-Ayres, vous m'avez tout particulièrement flatté par l'extrême complaisance que vous avez déployée en notre faveur.

Arrivé à Santa-Fé vous m'avez montré votre dévouement par un service dont je ne pourrai jamais assez vous en exprimer ma gratitude vu son importance.

Vous ne devez donc pas douter un seul instant du plaisir que votre présence nous procure dans cette colonie. Vous nous voyez très nombreux pour vous recevoir, mais ce que vous pouvez ignorer, c'est la confiance et l'intérêt que nous vous portons, tout particulièrement pour l'œuvre de publicité que vous vous imposez en vue de faire connaître cet immense pays.

Alexis BURTIN (Valais).

---

Orogno, 7 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Vous dire combien votre présence m'est sensible, c'est chercher à m'élever à la hauteur de l'importance de votre travail, qui s'allie on ne peut mieux à celle que présente cette colonie naissante, mais que le dénouement doit couronner l'œuvre de nos justes prévisions.

Vous avez, entre autres, dites-vous, été profondément flatté des quelques morceaux que la société musicale la fanfare que je dirige vous a dédiés, mais vous ne dites pas que celui intitulé le *Ranz des vaches*, vous a plus fait rêver à la patrie natale qu'aux immenses plaines argentines que vous parcourez et au milieu desquelles vous vous dites pourtant heureux.

CRETTON, Antoine (Valais).

Colonie Franck (Santa-Fé), le 15 février 1876.

Mon cher Monsieur Lonfat !

Vous ayant non-seulement rencontré à l'école de Champéry que vous dirigez, mais chez mon frère à Santa-Fé et chez mon père et ma mère à Espérance, et enfin ici dans mon domicile, où, dites-vous, ma famille flatte autant votre pensée que la meunerie à vapeur que vous visitez en même temps et qui a été construite par mes travaux manuels.

Cependant, le goût que vous portez à la campagne en général et à l'agriculture en particulier, doit aussi contribuer puissamment à vous étonner. La fécondité du sol qui se déroule devant vos yeux, la beauté de la nature vous dispensera de nous demander si nous y sommes heureux. Avec notre gratitude pour nous avoir visité, veuillez, etc.

*NB.* La bonne tenue des navires de la Société des transports maritimes à Marseille, rendant les effets de la traversée inaperçus, veuillez donc en parler sur votre travail.

Isidore BERRAZ (Valais).

---

Colonie Franck, le 15 février 1876.

Monsieur Lonfat !

Vous visitez le pays en général et notre colonie en particulier, et par là même votre expérience doit être bien fondée sur ce que peuvent être tant de milliers d'Européens qui y sont, comme moi, venus chercher l'hospitalité.

Vous ne rencontrerez aucun d'eux qui, étant sobre et laborieux, n'ait pas à se féliciter d'y être venu. Par

cet examen, vous vous convaincrez en même temps que la République Argentine est tout-à-fait digne de recommandation à ceux qui la méconnaissent.

Aug. HOSCH, juge de paix (Berne).

---

Diamante (prov. d'Entre-Rios), 20 février 1876.

Bien cher Monsieur Lonfat !

Si ma bonne mère, mes frères et sœurs, que vous avez rencontrés soit à Espérance et à St-Jérôme, vous ont exprimé leur satisfaction de vous posséder un instant, vous me permettrez aussi, je l'espère, quelques données sur cette colonie dont l'aspect accidenté rappelle tant soit peu quelques sites de nos Alpes suisses.

Quoique sa superficie soit moins étendue que les diverses autres colonies que vous venez d'explorer, son sol fécond, avec la riche situation topographique qu'elle occupe par rapport au fleuve le « Rio Parana », qu'elle longe ; ses arbres fruitiers, etc., etc., le baptême qu'elle a reçu n'est pas moins que le reflet de sa valeur réelle et incontestable.

Vous voudrez donc bien agréer ces quelques lignes dans votre volume et me croire pour toujours, etc.

Cyprien DÉFAGO (Valais).

---

Pilar (prov. Santa-Fé), 25 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Vous voudrez bien dire tout ce qui est nécessaire pour convaincre nos parents et amis d'Europe que nous nous félicitons vivement d'être venus habiter le Nouveau-Monde.

Nous savions déjà que le climat était des plus salu-

bres, qu'il faisait meilleur y vivre que dans notre mère patrie ; mais nous étions loin de croire cependant que le sol y soit aussi fécond, et que tous les travaux qui concernent la campagne, ainsi que le soin qu'exigent les bestiaux, étaient aussi sensiblement réduits à proportion de leur importance.

Casimir DONNET (Valais).

---

Las Tunas (prov. Santa-Fé), 25 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Cette colonie qui, à juste titre par sa prospérité, doit flatter votre imagination, ne laisse rien à désirer, soit par rapport à l'avenir qui se présente par la fécondité de son sol, sa position topographique avec Santa-Fé, et enfin par son climat tout à fait exceptionnel et privilégié.

Quant aux lois du pays que vous devez connaître, elles semblent être calquées sur l'opportunité que réclame l'intérêt général de la nation et surtout celui de l'immigration.

C'est en présence de tous ces éléments, avec tant d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, que ce pays donne l'hospitalité à des flots d'étrangers qui y arrivent successivement pour y apporter leurs concours importants de labeurs et d'économie.

Fasse votre relation, monsieur Lonfat, que les Européens apprennent comment nous nous y trouvons ; vous-même croyez à l'assurance de notre considération.

David FAVRE, juge de paix (Vaud).

---

Las Tunas, 25 février 1876.

Monsieur,

Ressortissants de la même patrie et de la même vallée que le grand fleuve appelé Rhône arrose, vous voudrez bien accueillir les réflexions que je trace à longs traits sur l'état véritable que présente cette colonie.

Vous la voyez à la fois naissante et prospère; naissante parce qu'elle ne date que de quelques années et prospère parce que vous la voyez entièrement exploitée.

Les grandes meuneries que vous y voyez élevées, et notamment celle de MM. Baumann et Cie, qui a coûté plus de 200,000 francs, justifient amplement cette assertion.

Convainquez donc, par votre relation, nos compatriotes européens qu'ils n'ont pas à se préoccuper du sort que notre voyage lointain nous a réservé, si ce n'est que pour nous en féliciter. — Agréez, etc.

Alexis CHESEAUX, maréchal (Vaud).

---

Las Tunas, 25 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Bien que la position topographique de ce pays n'offre pas un coup d'œil aussi ravissant que celui de la vallée d'Illiez, qui est en même temps celle de nos pères, vous ne devez pas moins être frappé devant le tableau de richesse matérielle qu'offre cette colonie.

Aussi sommes-nous sensiblement flattés de l'intérêt que vous lui consacrez par votre travail pour convaincre nos compatriotes du Vieux-Monde, sur les avantages que le Nouveau offre sur le premier.

Avec cette conviction, nous vous prions, monsieur Lonfat, d'agréer, etc.

MEITHIAZ & DONNET, associés (Valais).

Las Tunas, 26 février 1876.

Monsieur Lonfat,

Vous nous faites bien grand plaisir de nous visiter; vous voyez nos troupeaux, nos champs et enfin notre habitation, mais tout vous paraîtra indifférent en présence de la santé et de la satisfaction que vous devez remarquer indistinctement en nous.

Quelle différence pourtant entre notre patrie et la République Argentine, sur le climat, la durée de la bonne saison, la manière facile de labourer, l'importance des récoltes, l'activité et le salaire relatif, avec tant d'autres motifs dont le pays que nous habitons actuellement offre sur notre chère Suisse.

Pourtant, Lavey et Bex sont très bien abrités, et imitent tant soit peu le climat de Montreux et ses environs; mais, cependant, ces localités sont loin d'être aussi fertiles que le sol argentin.

Nous terminons notre lettre en vous priant de recommander les navires de transports maritimes de Marseille pour la traversée sur mer, et d'agréer vous-même notre amitié sincère.

François CHESEAUX (Vaud).

---

Baradéro (prov. Buénos-Aires), 15 mai 1876.

Monsieur Lonfat,

A mon départ d'Europe, il y a comme dix-neuf ans, j'étais loin de croire qu'au terme de cette série d'années vous vous présenteriez devant ma modeste habitation pour nous serrer la main, connaître ma famille et enfin pour nous féliciter sur notre situation de santé et de bien-être général.

Vous voudrez donc bien recevoir notre gratitude la plus profonde et persuader les bons citoyens de notre

mère patrie sur ce que nous sommes et combien nous avons à nous contenter d'y être venus nous y fixer ; mais dites-leur en même temps que nous leur réservons toujours toute la sympathie qu'un honnête ressortissant doit avoir.

Vous leur direz aussi que nous prenons moralement part avec vous de ce que vous aurez à dire de cette colonie en particulier et du pays en général.

Jean-Pierre JORDAN (Valais).

---

Baradéro, 16 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Bien que cet immense pays soit comme tous ceux de la terre, c'est-à-dire sujet à quelques revers, vous ne devez pas moins être convaincu, en explorant les colonies en général, que la République Argentine peut à juste titre être considérée comme une des meilleures contrées pour l'émigration.

Voyez la constitution puissante et l'allure alerte de ses habitants, avec l'intelligence et le développement physique des enfants, son état de prospérité, pour n'être pourtant qu'un pays nouvellement cultivé, et enfin les éléments de richesses qu'il étale de toutes parts, et votre relation, Monsieur Lonfat, sera non-seulement exacte, mais elle satisfera pleinement tous les gens de notre patrie natale et par là même nos parents et amis nous féliciteront sur nos avantages acquis par notre expatriement. Recevez, etc.

Angel DANDRÉS, maître cord. (Italien).

---

Baradéro, 17 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

L'attachement dont vous avez toujours fait preuve à ma famille en Europe et qui se renouvelle dans ce loin-

tain pays en ma faveur, m'autorise à vous offrir ces quelques paroles, tout en vous priant de les annexer à votre relation. Vous inspectez les colonies, vous consultez les colons sur ce qu'ils ont à dire du pays en général et de la colonie en particulier, mais voyez aussi un peu ce qu'ils auront à vous dire sur l'invasion des sauterelles, qui ont détruit une grande partie des produits agricoles de cette colonie.

Toutefois, ils vous diront comme moi que le pays est tout à fait bon, et qu'on se trouve assez satisfait d'y être venu.

Dites à mes parents et amis d'Europe que je leur réserve mes meilleurs souvenirs et vous-même, recevez, etc.

Alphonse BUTRET (Valais).

---

Baradéro, 18 mai 1876.

Mon bien cher Monsieur Lonfat!

Les deux cours pédagogiques que nous avons passés sous les auspices de la plus constante amitié, sans compter bien des entrevues que nous avons eues dans la patrie de nos pères, ainsi que tant d'entretiens par correspondances, n'en diraient-ils pas assez pour vous convaincre à la fois que votre présence au milieu de nous, dans ces parages, nous rend joyeux et muets. Vingt ans de séparation peuvent non-seulement ouvrir la porte à la vieillesse et faire un bouleversement complet dans les us et coutumes, mais ils ne peuvent rien à l'amitié quand elle est bien fondée.

C'est ainsi que je goûte avec bonheur l'idée que vous vous êtes formée de visiter les colonies et les colons pour faire la narration de leur situation. Ce travail, aussi important qu'intéressant, convaincra, je l'espère,



une fois pour toutes, les Européens sur le sort que l'émigration réserve à tous ceux qui, comme nous, sont venus se faire agréger à une nouvelle patrie; et cette recherche, croyez-le bien, M. Lonfat, nous a pleinement satisfaits. Agréez, etc.

NB. A propos de passage sur mer, vous ne devriez pas, me semble-t-il, oublier la juste recommandation des navires la *France*, la *Savoie* et le *Poitou*, appartenant à une riche compagnie de Marseille.

Jérémie BIOLLEY (Valais).

---

Baradéro, 18 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Votre tâche consiste à visiter vos compatriotes les Européens, venus dans la République Argentine pour y solliciter l'hospitalité en même temps que pour y chercher l'aisance et le bien-être général; or, mon essai, qui a été favorisé d'un bon résultat, m'impose tout naturellement le devoir de vous solliciter une petite place dans votre travail de publicité, pour informer tous les Suisses mes compatriotes que j'ai à m'incliner de reconnaissance devant le soleil bienfaisant de cette République.

Puissent, comme moi et ma famille, tous les Européens des ces parages posséder ce que nos labeurs et nos économies nous ont procuré. Recevez, etc.

Pierre YAMPEN (Berne).

---

Baradéro, 19 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

C'est avec un grand plaisir que j'ai eu l'honneur de vous serrer la main dans ce riche pays lors de votre passage pour visiter les belles campagnes de cette colonie, où j'ai eu le bonheur de vous accompagner.

Je profite de cette occasion pour vous prier de dire à nos parents et amis d'Europe que je ne regrette pas d'être venu en Amérique, car celui qui veut se créer un avenir peut atteindre ce but avec beaucoup plus de facilité qu'en Europe.

Je finis donc tout en vous rappelant nos bonnes relations du temps jadis et vos bons services que je suis loin d'oublier. Recevez, etc.

Louis JORDAN (Valais).

---

Baradéro, 20 mai 1876.

Monsieur Lonfat!

Inutile de vous exprimer la surprise agréable que votre présence auprès de nous nous a procurée. — Je vous en exprime donc ma reconnaissance. Dites à mes parents en particulier et à mes compatriotes en général, que je suis bien et par là même fort content d'être venu dans la République Argentine, où je me plais à ravir. Recevez, etc.

Daniel POCHON (Valais).

---

Baradéro, 21 mai 1876.

Très-honoré Monsieur!

Il m'est souverainement agréable de vous adresser la présente pour vous féliciter de la sollicitude et de l'activité que vous avez montrées pendant votre séjour ici. Je crois inutile de vous donner des détails sur cette importante colonie, ayant été témoin de tous les soins que vous avez mis à l'étudier; cependant, en ma qualité de Président de la sous-commission nationale d'immigration, je vous prie de mentionner dans le rapport que vous ferez sans doute sur vos travaux, le manque de ressources qui empêche cette sous-commission de développer sur une grande échelle l'immigration dans

cette ville, car elle est dans le cas d'employer, à cet effet, l'assistance des colons eux-mêmes. C'est un grand honneur pour vous d'avoir été le premier à venir nous voir dans ce but, et nous sommes d'autant plus heureux que vous quittez pleinement satisfait des données que vous avez recueillies.

Je vous remercie encore une fois de la part qui reviendra à notre colonie dans les bons résultats que vous ne manquerez pas d'obtenir pour l'immigration à venir. Je demeure, etc.

Joaquin D. Tasso (Italie).

---

Baradéro, 21 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Votre tâche consistant à visiter vos compatriotes européens, pour acquérir la connaissance véritable de leur situation, la colonie du Baradéro doit largement combler les espérances que vous en ont fait concevoir les rapports qui vous ont été faits avant de la parcourir. Le climat, qui correspond à la fécondité du sol, ainsi que les moyens faciles et peu dispendieux de transport des produits, les bons rapports existant entre les colons, le haut degré avec lequel tous les habitants indistinctement favorisent l'instruction et enfin la bonne et paternelle administration, qui fait respecter les droits d'un chacun, rendent à la fois cette colonie agréable et florissante.

Puisse votre relation la faire apprécier en Europe à sa juste valeur et veuillez croire, etc.

Louis Rosz (Berne).

---

Baradéro, 22 mai 1876.

Monsieur !

Je vous ai vu à Buénos-Ayres où vous m'avez déjà fait part de vos projets et vous m'avez à cet effet com-

muniqué une brochure intitulée : *Impressions de voyage*, comme travail précurseur de ce que vous auriez à dire des colonies et des colons, une fois votre excursion faite.

Relativement à cet entretien, j'ai maintenant le plaisir de vous posséder dans notre petite cité, et j'aime à croire que les quelques jours que vous consacrerez à parcourir la colonie vous confirmeront amplement ce que je vous en ai dit avec quelques-uns de nos amis.

Votre consciencieux et intelligent travail est consacré à faire connaître l'état prospère du pays, en sorte que nous devons être remplis de reconnaissance pour le dévouement sincère que vous y déployez.

E. PUPPO (Italie).

---

Baradéro, 22 mai 1876.

Monsieur,

Vous visitez le pays en général et notre colonie en particulier, et vous devez vous convaincre que tous les gens laborieux et économes peuvent y faire des affaires mieux que n'importe dans quel autre pays.

Vous direz donc ce qui en est et entr'autres que ma famille et moi présentons notre respect à nos parents et amis d'Europe. Recevez, etc.

Antoine WALTER (Uri).

---

Baradéro, 23 mai 1876.

Monsieur Germain Lonfat !

La trop courte entrevue que nous eûmes avant-hier est aujourd'hui le motif de vous adresser ces quelques lignes. Je sais que vous écrirez vos impressions de voyage et même je me rappelle avoir lu dans le *Courrier de la Plata* un passage de l'une de vos lettres dans

laquelle vous parliez de Santa-Fé comme d'une terre « bénie ». Je ne sais quelle idée vous laissera la petite colonie du Baradéro; j'ai lieu de croire que vos appréciations seront d'autant plus justes que les informations vous sont données par vos compatriotes, et même par des personnes que vous avez presque toutes connues en Europe.

Dans cette colonie, vous remarquerez une économie et un constant travail que l'on ne rencontre pas généralement dans celle de Santa-Fé; je chercherai à vous en expliquer les motifs. Le Baradéro n'est pas une colonie sous la direction d'un chef, ce n'est absolument qu'une réunion de cultivateurs, tous propriétaires des terrains qu'ils occupent, soumis aux lois du pays et absolument libres pour la direction de leurs affaires. L'homme libre travaille avec beaucoup plus d'abnégation et de courage que celui qui est obligé de se soumettre à une direction tant bénigne qu'elle soit.

Vos compatriotes disent : « il vaut mieux être petit maître que grand valet »; voilà pour le travail. Vous savez que le paysan de toutes les nations d'Europe n'a d'autre ambition que d'agrandir son domaine. Ceci est le motif que beaucoup de familles ne paraissent pas posséder à première vue le bien-être correspondant à leur vraie position; de là aussi les prix fabuleux de quelques terrains selon leur voisinage. Je suis du département du Doubs, j'ai vu ici du terrain de labour obtenir des prix que l'on ne payait pas dans mon pays natal.

Enfin, mon cher Monsieur, si vous étiez assez bon pour accepter un petit déjeuner à mon établissement en récompense, je mettrai à votre disposition la grande connaissance pratique que j'ai acquise de ce département que j'habite dès l'année 1855. Agréez, etc.

Stéphane JEANMAIRE, meunier (France).

Baradéro, 23 mai 1876.

Bien cher compatriote !

Tout le monde se fait un plaisir extrême de vous serrer la main, je viens à mon tour vous offrir ma gratitude et prendre une part morale à l'œuvre importante de publicité que vous avez entreprise.

Dites, selon mon jugement, que l'Européen qui possède la moindre disposition au travail et à l'économie peut, et avec la plus grande facilité possible, pourvoir à son existence et se créer en même temps une position plus ou moins convenable.

Rappelez, s'il vous plaît, à ma patrie, mes bons souvenirs et veuillez agréer, etc.

Auguste POCHON (Valais).

---

Baradéro, 24 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Puisque vous visitez les colons indistinctement, leur devoir consiste en échange de vous exprimer la reconnaissance profonde que vous provoquez en les visitant. Ils doivent d'autant plus être satisfaits que vous n'avez, dites-vous, que des éloges à enregistrer sur l'état général de cette colonie.

Merci profondément de l'intérêt que vous nous portez et agréez, etc.

Pierre PAILLOTTE (Italie).

---

Baradéro, 24 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Comme l'un des fondateurs européens de cette colonie, il me serait pénible de ne pouvoir vous offrir que quelques paroles reconnaissantes sur le travail imposant que vous faites en visitant cette colonie pour en faire la relation.

Vous serez assez bon pour me dispenser de tous renseignements relatifs à cette tâche, car un coup d'œil rétrospectif seul sur la colonie peut vous convaincre de sa richesse et de l'aisance à peu près générale des colons.

Dites, s'il vous plaît, à ma patrie, que si je lui conserve mon juste souvenir, je ne suis pas moins très-heureux de mon essai d'avoir couru à la recherche d'une nouvelle patrie dans la bonne République Argentine. Recevez, etc.

Pablo CIMA (Italie).

---

Baradéro, 24 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Bien que la situation actuelle du pays soit peu normale avec le bien-être que l'on peut et doit en attendre, je ne crois cependant pas que vos recherches dans cette colonie rencontrent trace de misère parmi les colons. Tous savent par leur labeur et leur économie répondre à la richesse que le sol fécond et le climat excellent, procure indistinctement à ses nombreux et reconnaissants habitants, qui ont fait du désert d'il y a vingt ans un pays tout agricole.

Martin DEVAUD, horloger (Neuchâtel).

---

Baradéro, 24 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Vous explorez, dites-vous, cette colonie pour faire preuve d'intérêt en faveur de vos nombreux compatriotes qui l'habitent et vous allez en faire la relation pour en faire la communication aux Européens.

Vous visitez successivement les familles et j'aime à croire que vous ne trouverez aucune trace de misère parmi les colons.

Le sol est fertile, l'écoulement des produits très-facile et peu dispendieux et, en un mot, vous y verrez une aisance générale.

Merci donc de votre visite et agréez, etc.

Charles PILLIER (Valais).

---

Baradéro, 25 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Vous êtes dans cette colonie par rapport à l'intérêt que vous portez au pays en général et aux colons vos compatriotes en particulier; vous vous rendez compte par vous même de la situation véritable et par là même vous ne devez rencontrer dans cette colonie que des motifs intéressants pour ceux qui liront votre travail.

Faites donc jour à la vérité sur ce que doit mériter ce pays et vous-même, recevez, etc.

Joseph VISCA fils, négociant (Italie).

---

Baradéro, 25 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Si en Europe, notre patrie, vous vous êtes acquis l'amitié et la confiance, vous les méritez doublement de notre part parce que vous nous visitez.

Vous explorez le pays, vous consultez indistinctement les colons et vous faites preuve d'un acte plein de dévouement et d'abnégation en faveur de ce pays aussi riche qu'hospitalier.

Ainsi, si vous êtes notre écho pour des réclamations que nous aurions à faire auprès du Haut Pouvoir national, vous êtes en même temps notre officieux interprète pour dire aux Européens comment nous nous trouvons heureux d'être venus nous y fixer.

Vous me permettrez aussi de vous dire que la position d'aisance en présence de laquelle je me trouve,



me fait espérer l'arrivée de mes plus proches parents aussi bien que celle de mes meilleurs amis, afin qu'ils puissent, comme moi, se procurer le nécessaire pour leur existence et celle de leurs familles. Recevez, etc.

Pierre-Joseph BULLIARD (Fribourg).

---

Baradéro, 25 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

On me dit que vous avez pour mission de visiter cette colonie pour en envoyer la relation en Europe, sur la situation générale du pays et des colonies en particulier. — Je viens à cet effet vous en offrir d'avance ma reconnaissance et vous prie de leur assurer notre plus entière satisfaction d'y être venus solliciter l'hospitalité en échange de nos labeurs.

Présentez nos amitiés à nos parents et amis de la Lombardie, ma patrie, et dites-leur ce que sont ma famille, ma campagne et mes troupeaux. Recevez, etc.

Pierre GAMBA (Italie).

---

Baradéro, 25 mai 1876.

Bien cher compatriote !

Des affaires de famille m'ayant amené à Buénos-Ayres, où j'ai eu le plaisir de faire votre connaissance, nos rapports n'ont pas tardé à nous faire réciproquement désirer de nous revoir le plus souvent possible. C'est sous ces auspices d'amitié que vous m'avez promis une visite à notre famille en particulier et chez les colons du Baradéro, en général. Vous m'avez même laissé la faveur de faire l'office de guide chez quelques-uns d'entr'eux chaque fois que cela vous serait agréable et nécessaire.

C'est ainsi que nous avons exploré une grande partie de la colonie ; que vous avez admiré notre manège à

dégrener le maïs et enfin que vous avez reçu nos félicitations dans la ferme de mon père où, avez-vous dit, son entrain vous a on ne peut plus surpris.

Mais, avons-nous dit pendant toute la durée du plaisir de notre excursion, combien nous aurions doublement à nous réjouir si, avec la vue de cette immense plaine qui constitue la florissante colonie du Baradéro, nous rencontrions partout l'amour du travail parmi les colons et surtout celui de l'économie.....

C'est dans ces sentiments de complaisance et d'amitié que vous voudrez bien être notre interprète, pour exprimer à nos compatriotes notre plus vif attachement, les rassurer en même temps sur notre position d'aisance et de santé et vous-même croire à l'expression sincère de notre vive amitié.

Emile GENOUD, fils de Nicolas (Fribourg).

---

Baradéro, 25 mai 1876.

Monsieur Lonfat!

Vous nous visitez pour dire en Europe comment nous nous trouvons, ce que nous faisons et enfin ce qu'est le pays en général par lui-même et par rapport aux colons qui viennent l'habiter. Vous devez en être satisfait et par là même vous serez tout particulièrement heureux de pouvoir tranquilliser en Europe toutes les personnes qui s'intéressent au sujet de notre expatriement. Nous nous trouvons doublement favorisés par rapport à son climat, qui fertilise non-seulement nos campagnes, mais qui contribue puissamment au bien-être général du pays, et notamment au développement intellectuel et physique des enfants. Recevez, etc.

Louis DARBELAY (Valais).

---

Baradéro, 25 mai 1876.

Monsieur Lonfat !

Le soin tout particulier et consciencieux que vous consacrez dans cette République pour faire connaître ce pays, en explorant les colonies pour en recueillir les notes et renseignements nécessaires de la part des colons, vos compatriotes, m'impose le devoir de vous offrir ces quelques lignes comme faible hommage de ma reconnaissance sur ce très-important travail.

Je vous serais aussi reconnaissant si vous rappeliez nos bons souvenirs à nos parents et amis, gardiens fidèles du sol sacré de notre patrie natale ; vous direz à tous compatriotes européens que si nous sommes favorisés dans notre entreprise, nous ne gardons pas moins leur bon souvenir.

Casimir GENOUD (Fribourg).

---

Baradéro, 26 mai 1876.

Monsieur Lonfat,

Vous m'avez dit à Buénos-Ayres, il y a environ une année, que vous viendriez visiter notre colonie, et vous m'aviez été d'autant plus agréable, que tout en l'explorant vous la trouveriez bien plus intéressante pour les colons que le séjour dans les villes, où tout est plus cher et plus chanceux.

La vie d'Amérique n'est-elle pas bien plus agréable qu'en Europe ? Le climat n'amène point d'hiver. La facilité de travailler les terres, l'achat des terrains, et tant d'autres motifs, nous ont justement rendus très contents de nous être expatriés.

Nous nous sommes si bien trouvés sur le navire le « Poitou » que nous le recommandons à nos amis. — Recevez, etc.

Jules GODARD (Fribourg).

Baradéro, 26 mai 1876.

Monsieur Lonfat,

Lorsque je vous ai dit bonsoir en quittant l'Europe, vous étiez loin de me faire croire que vous m'imiteriez dans cette manière de faire, puisque vous condamnerez fortement un pareil essai; il valait mieux, me disiez-vous y renoncer que de l'entreprendre.

Il paraîtrait donc que vous avez pensé autrement et que de plus en plus vos voyages dans les colonies vous convainquent de la bonté incontestable de ce pays.

Vous dites que mon domaine est très-vaste, que mon habitation est bien élégante, que l'ensemble de ma position est digne d'envie, etc. Eh bien, faites comme moi, travaillez et économisez, puis vous obtiendrez les mêmes faveurs en bien peu de temps. — Recevez, etc.

Florian RITHNER (Valais).

---

Baradéro, 27 mai 1876.

Monsieur Lonfat,

Vous faites bien plaisir aux colons de les visiter et à nous aussi. Vous devez voir que nous sommes assez bien logés et nos campagnes vous démontrent l'aisance.

En effet, grâce à notre travail, nous nous trouvons très bien dans ce pays que nous ne voulons jamais quitter. Aussi vous voudrez bien en informer nos parents et nos amis, afin qu'ils sachent comment nous nous y comportons et comment nous nous trouvons.

GIRARD, frères (Valais).

---

Der Unterzeichnete bezeugt mit Vergnügen, daß Herr G. Lonfat die Ackerbau-Colonie Baradéro besucht hat und sich nach den hiesigen Verhältnissen in ihren Sonn- und Schattenseiten mit

Umsicht und Sachkenntniß erkundigt, um sich so ein richtiges Bild von dieser Colonie zu verschaffen.

Ich empfehle die hiesige Colonie, sowie auch mich, seinem Andenken.

Baradero, den 28. Mai 1876.

**P. Siegenthaler**, Vater (Bern),  
Präsident der Ackerbau-Gesellschaft von Baradero.

#### TRADUCTION

Le soussigné certifie avec plaisir que M. G. Lonfat a visité la colonie du Baradéro et qu'il s'est informé avec circonspection et connaissance de cause, de toutes les circonstances qui la concernent en bien et en mal, afin de se former une juste idée de cet établissement.

Je recommande la colonie ainsi que moi-même à son bon souvenir.

Baradéro, 28 mai 1876.

**P. SIEGENTHALER**, père (Berne),  
*Président de la Société d'agriculture de Baradéro.*

---

Bernstadt (prov. Santa-Fé), 26 juin 1876.

Monsieur Lonfat !

Les quelques jours que vous avez passés chez le colon dont le domaine avoisine le mien, du côté du Levant, vous ont permis de voir mes troupeaux, ma demeure et enfin mes champs de blé, et vous m'avez dit bien des fois qu'ils vous avaient beaucoup intéressé par leur importance.

Vous penserez peut-être que pour m'installer dans ce domaine, j'avais à ma disposition quelque argent ? c'est une erreur. Je n'avais que l'héritage de mes parents et de ceux de ma femme : *le goût du travail et celui de l'économie*, mais le pays, en général, favorise le colon

qui veut travailler et c'est ainsi que la puissante Compagnie des Terres du Central Argentin ouvre une véritable porte pour l'avenir à autant de familles qui, comme la nôtre, veulent en profiter. Agréez, etc.

Henri GOSSVEILER (Zurich).

---

Bernstadt, 26 juin 1876.

Monsieur Lonfat !

Dans vos relations en Europe, vous voudrez bien faire ressortir la différence qui existe entre les deux continents et notamment avec la République Argentine.

Dans l'un des pays, l'hiver est long, le climat très-variable, la culture pénible et coûteuse, les terres sont fort chères, l'ouvrier en général est peu rétribué; tandis que dans l'autre, il n'y a presque pas d'hiver, toujours à peu près la même température, la culture un amusement plutôt qu'un travail, l'acquisition des terres à des conditions excessivement faciles, les ouvriers beaucoup payés.

Enfin, vous direz que nous nous plaisons énormément, mais que nous n'avons cependant pas abandonné nos amis d'outre-mer, nous en gardons de bons souvenirs.

Ma famille et moi sommes venus par le navire « la Savoie », que nous vous prions de recommander. Recevez, etc.

Pablo ALDECOA (Espagne).

---

Bernstadt, 27 juin 1876.

Monsieur Lonfat !

Comme j'aime à le croire, vous êtes agréablement surpris en parcourant les colonies et surtout celle-ci, de rencontrer autant de prospérité parmi leurs habitants, dont la plupart sont pourtant venus d'Europe à

peu près sans autre ressource que celle de leurs bras. C'est ce qui vous explique qu'avec bien moins de soin l'on élargit l'horizon de sa position avec infiniment plus de rapidité qu'en Europe. Pourtant, quel triste fléau que celui de l'invasion des sauterelles ! C'est le revers que vous ne devrez pas cacher aux Européens dans le rapport que vous allez publier sur la situation générale de ce pays.

Dites, s'il vous plaît, à nos parents que nous nous trouvons très-bien ici, et vous-même, croyez, etc.

Jacob KUFFER (Zoug).

---

Bernstadt, 29 juin 1876.

Cher cousin !

A mon dernier voyage en Europe, vous m'avez fait part de vos projets de venir nous rejoindre dans le Nouveau-Monde, mais j'ai été cependant loin de croire que ce serait de sitôt. Croyez donc bien que vous me procurez, ainsi qu'à ma famille, une bien vive satisfaction. Les colonies que vous aurez déjà explorées avant celle-ci, me dispenseront de vous parler du pays, mais de quoi je voudrais vous convaincre, c'est que nulle autre colonie ne peut être plus avantageuse que les colonies du Central Argentin qui, par rapport à la fécondité du sol et aux moyens faciles de transport, sont, je le crois, les meilleures.

En même temps que vous voudrez bien publier ma lettre en Europe, vous voudrez aussi dire à nos parents et à nos amis que nous ne les avons pas oubliés. Voudriez-vous bien aussi recommander le grand navire « la France », qui nous a si bien transportés dans ce pays. Recevez mes amitiés sincères, etc.

Louis CAILLET-BOIS (Valais).

---

Bernstadt, 30 juin 1876.

Monsieur!

Ayant quitté la France, ma patrie, dans un âge bien tendre encore, mes parents ont été très-attristés par le malheureux sort qu'un pareil voyage pouvait me réserver. Cette disposition devait d'autant plus me préoccuper moi-même, que ma précoce émancipation les amenait à ne me donner de l'argent que tout juste pour payer mon passage sur mer. C'est ce qui me fit passer quelques mois à Buénos-Ayres, faisant l'office de petit valet commissionnaire.

Ma constance au travail et à l'économie m'a donc seule valu la position d'aisance que vous pouvez constater. Il n'en n'est pas ainsi de certains colons qui m'ont souvent causé des déceptions en les voyant marcher par un tout autre chemin, à l'extrémité duquel ils trouvaient la misère et tombaient à la charge du pays.

Telles sont les réflexions que votre visite me suggère. Croyez-moi, etc.

Joseph GUILLAUME (France).

---

Bernstadt, 5 juillet 1876.

Cher compatriote!

Quoique ne parlant pas la même langue, vous ne m'en faites pas moins preuve que vous me traitez avec la même complaisance que les autres colons.

Néanmoins, vous devrez avoir en ma faveur une générosité plus grande, attendu que cette difficulté d'exprimer, entre nous, la pensée, m'empêche de fournir des renseignements que je voudrais pouvoir donner par reconnaissance au chef de cette colonie en particulier et au pays en général. Laissant donc à vos soins obligeants la tâche d'être notre interprète, nous vous prions, Monsieur, etc.

Gabriel JACOB (Lucerne).



Bernstadt, 21 juillet 1876.

Monsieur Lonfat !

L'importance de votre travail, le plaisir que votre présence nous procure, la satisfaction véritable d'être venu me fixer dans ces parages, et enfin l'avenir assuré qu'un passé de cinq ans promet aux habitants de cette colonie, me font prendre la liberté de venir exprimer ma profonde gratitude des travaux obligeants que vous entreprenez pour relater, avec soin, la situation véritable de chaque colon en particulier et du pays en général.

Je suis donc très-heureux d'abandonner à votre office spontané cette tâche, pour convaincre la Suisse entière du sort favorable réservé aux colons de ce pays hospitalier, en échange de leurs labeurs et de leurs économies.

Puissent ces lignes vous en exprimer ma gratitude et vous-même veuillez agréer, etc.

Antoine LANICCA (Tessin).

---

Bernstadt, 28 juillet 1876.

Monsieur Lonfat !

Inutile de vous exprimer la satisfaction que votre présence a procurée à toute la famille ; cette joie nous est d'autant plus sensible que nous vous voyons prendre des notes pour faire connaître à l'Europe entière la situation générale du pays.

Dites donc à la Suisse, notre patrie, ce que nous sommes et comment nous trouvons, et surtout dites-lui que nous nous trouvons heureux, grâce à notre bonne conduite et notre travail assidu.

Cependant, nous n'avons rien perdu des bons souvenirs et des sentiments dus à notre bien-aimée et chère

patrie. Nous implorons le gracieux concours de nos chers compatriotes pour sauvegarder dignement sa grandeur et ses libertés. Croyez, etc.

Jean BOHNER (Berne).

---

Bernstadt, 5 août 1876.

Monsieur!

Dans vos relations, pour l'intérêt que me portent mes parents et amis d'Europe, veuillez, s'il vous plaît, leur dire que ce pays m'a vraiment procuré, ainsi qu'à ma nombreuse mais alerte famille, tous les avantages que nous pouvions supposer lors de notre départ de la Suisse, notre mère-patrie, où tout le monde nous en disait autrement.

Dites aussi combien il nous est facile de nous créer des troupeaux, dont les pâturages qui les entretiennent nous coûtent fort peu, outre qu'il n'y a point d'hiver pour eux et que la qualité est relative à ces avantages.

Notre chef-lieu, tel que vous pouvez d'ores et déjà vous en convaincre, sera dans quelques années une ville importante, et par là même nos produits obtiendront un prix plus élevé et un transport moins dispendieux.

Dites donc ce que nous sommes et comment nous nous trouvons, comme faible hommage à ce pays aussi favorable qu'hospitalier. Recevez, etc.

Samuel REIST (Berne).

---

Bernstadt, 26 août 1876.

Monsieur!

Je suis très-sensible de l'honneur que vous me faites, parce que cet acte de votre part est une preuve que

vous n'oubliez aucun des colons et par là même vos recherches sont aussi minutieuses que complètes.

L'Europe, tant inquiète de notre sort, pourra donc cette fois féliciter notre essai d'émigration et rassurer en même temps les familles qui peuvent nous suivre à l'avenir.

Dites donc que ce pays peut et doit être chaleureusement recommandé, et vous-même, recevez, etc.

Joseph-Antoine ARAMBOURO (Italie).

---

Bernstadt, 26 août 1876.

Monsieur !

Vous nous faites d'autant plus plaisir de nous visiter que cette colonie, aussi bien que l'importance de son chef-lieu, méritent vos meilleures annotations.

Vous décrirez la fécondité du sol, le climat salubre, et la protection que les lois accordent aux habitants, mais vous ne devez pas moins accorder une part importante à la marche ascendante du pays en général sous le rapport industriel et commercial, ce qui est surtout vrai pour cette petite ville. Recevez, etc.

SANTIAGO-BONINO, nég. (Italie).

---

Bernstadt, 27 août 1876.

Monsieur Lonfat !

Etabli dans le chef-lieu de cette colonie appelée Roland, pour l'exercice de mon état de boulanger, je ne puis assez vous dire combien je suis heureux de la bonne inspiration qui a dirigé mes pas vers la République Argentine.

Les succès que j'en ai obtenus, succès que je sou mets à votre appréciation, ne sont pourtant qu'un faible

tableau de ce que vous aurez à dire de la colonie en général, dont l'importance actuelle n'est encore que le premier échelon de son avenir. Dites donc à l'Europe entière comment nous sommes reconnaissants des bienfaits que ce riche pays nous procure. Bon climat, sol fécond, protection, travail et économie sont le piédestal sur lequel repose le bien-être véritable que vous pouvez supposer nous appartenir. Merci donc de votre visite aussi bien que de votre important travail, et croyez, etc.

Joseph BRÉGI (Valais).

---

Bernstadt, 29 août 1876.

Monsieur Lonfat !

C'est avec plaisir que nous avons reçu votre visite, qui a pour but de vous informer de l'état de notre colonie, fondée depuis six années, et qui, malgré le côté difficile du début à cause de la rareté des colons, ainsi que quelques récoltes manquées, n'est pas moins prospère.

Les familles laborieuses et économes ont toutes fait des progrès et commencent à se tranquilliser à l'ombre de leur situation d'aisance et de fortune. La terre est très-bonne pour la culture du blé, du maïs, des pommes de terre et des légumes de tout genre. L'administration fait tout son possible pour venir en aide aux nouveaux colons et facilite même, outre mesure, les paiements annuels que nécessite leur installation.

Quant à nous, nous nous trouvons on ne peut plus contents de nous y être fixés, car notre position peut vraiment faire oublier l'état sans ressources pécuniaires en présence duquel nous avons quitté notre mère et chère patrie. Agréez, etc.

WISLER et FLOTROX (Berne).

---

Bernstadt, 6 septembre 1876.

Cher compatriote !

En faisant la situation générale de cette colonie, je suis assuré d'avance que vous n'aurez que des choses agréables et intéressantes à relater. N'oubliez pas, je vous prie, de faire apprécier l'avenir florissant en présence duquel cette colonie est appelée sous tous les rapports, car si, cas échéant, vous rencontriez des colons qui vous en parlent autrement, persuadez-vous que ces personnages, dont la colonie en général aurait à fêter leur départ plutôt que de les considérer comme de bons voisins, ne sont que des paresseux et des prodigues.

Merci, Monsieur Lonfat, de votre visite.

Jean KISSLING (Zurich).

---

Bernstadt, 7 octobre 1876.

Monsieur !

Que direz-vous du pays ? que penserez-vous de cette colonie ? comment jugerez-vous la position des colons ? à combien estimez-vous l'avenir que la position topographique et son sol fécond réserve à cette colonie ? et enfin, quand aurais-je la satisfaction de lire votre relation ?

Avec ces questions, que je considère déjà toutes résolues de votre part, je vous présente, Monsieur, etc.

Frédéric LEUENBERGER (Lucerne).

---

Bernstadt, 9 octobre 1878.

Monsieur Lonfat !

Avant de quitter l'Europe, ma patrie, l'émigration pour l'Amérique du Sud était envisagée comme une

entreprise impossible pour revoir le sol natal. Les moyens de transports maritimes laissaient, en effet, beaucoup à désirer; le service postal rencontrait parfois des entraves graves à sa régularité; la République Argentine n'était encore qu'à l'origine de son émancipation et de son développement. Si tout était beau dans la nature, tout était par contre monotone et improductif, faute de bras et d'industrie.

C'est ainsi que les quatre-vingt-cinq lieues qui séparent Rosario de Cordova n'étaient qu'une immense plaine à la fois déserte et aride, mais que l'activité et les ressources nécessaires d'une puissante Compagnie anglaise ont transformée en champs et en vergers.

Et c'est à ce titre de colon que je saisis cette occasion de publicité pour faire connaître à l'Europe entière combien je suis heureux, avec ma nombreuse famille, d'être venu m'y fixer en m'y rendant par le grand navire « La Savoie », qui est très-recommandable à tous égards pour effectuer un aussi long voyage. Veuillez, etc.

Jean TRAGNIER (France).

---

Carcaragna (prov. Santa-Fé), 7 novembre 1876.

Monsieur Lonfat !

Depuis aussi peu d'années que cette colonie est constituée, elle a quand même atteint un grand degré d'importance dont vous pourrez facilement juger. Vous ne devez pas un seul instant douter du grand avenir qui lui est réservé, sous tous les rapports.

Aussi, ces avantages, dont un chacun peut jouir, m'ont-ils amené à élargir l'étendue de mon domaine par l'acquisition de deux concessions nouvelles que je viens tout récemment de régulariser.

Tout en vous offrant mes salutations, je vous prie aussi de publier cette lettre en Suisse, afin que nos parents et amis apprennent ce que nous sommes et comment nous nous trouvons.

Antonio HELLER (Lucerne).

---

Carcaragnà, 29 novembre 1876.

Monsieur Lonfat!

Ainsi que vos recherches vous l'auront démontré, les colons fixés sur les terres de la Compagnie du Central Argentin n'ont vraiment qu'à se féliciter, sous tous les rapports, d'avoir émigré d'Europe, leur patrie, à laquelle pourtant ils réservent le meilleur souvenir.

Les moyens faciles et peu dispendieux de transport que procure le chemin de fer qui les longe; la nature du sol on ne peut plus féconde, avec la salubrité du climat, doivent dispenser de tout commentaire les colons qui veulent rassurer leurs amis et parents d'Europe sur le sort avantageux que cette contrée leur réserve.

Les ineptes, les paresseux et les prodiges, dont l'expatriement a été vivement applaudi par ceux qui ont été témoins de leur départ, peuvent seuls révoquer par des paroles mensongères cette attestation. Agréez, etc.

Carlos ORSET, instit. et agric. (France).

---

Villa Maria (prov. Cordova), 7 mars 1877.

Monsieur Lonfat!

Vu l'intérêt que vous avez montré ici, nous devons nous joindre tous ensemble pour vous offrir notre gratitude, car vous déployez une grande sollicitude en faveur de tous les habitants de cette colonie.

Nous avons aussi lieu de croire que la République Argentine, que vous cherchez à faire connaître, doit aussi, en notre nom, vous témoigner de la reconnaissance pour votre très-important travail.

Votre dévouement pour le progrès réel de ce riche et immense pays, qui n'aura jamais vu paraître dans ces parages un homme dont le travail et l'abnégation soient aussi désintéressés, doit à juste titre être apprécié des Européens avec joie et confiance. Recevez, etc.

Jean MOREAU (France).

---

Bernstadt (prov. Santa-Fé), 12 décembre 1877.

Monsieur Lonfat !

Inutile de vous dire l'argent que je pouvais avoir en poche pour venir en Amérique. L'incendie de mes moulins, avec les pertes sans exemple qui en sont résultées, peuvent seules vous convaincre que je n'avais qu'une femme malade que le Seigneur a retirée vers Lui, lors de la traversée, avec quatre enfants dont l'aîné avait 15 ans.

Ma position actuelle comparée avec celle que je viens de signaler, vous dit que j'ai une santé parfaite, que je suis assidu au travail, que le pays est florissant et mon avenir assuré. Aussi, avec mes enfants, je remercie le Ciel du bon effet que l'expatriement nous a procuré, malgré la mort de mon épouse; elle était inévitable, vu les malheureux effets qui l'ont provoquée.

Je me confie à vous pour dire à mes amis d'Europe comment je me trouve. Agréez, etc.

Jean CETTOU (Valais).

---



Rosario (prov. Santa-Fé), 2 janvier 1878.

Monsieur Lonfat !

A l'exemple de tant de compatriotes européens en général et de Suisses Valaisans en particulier, qui vous ont exprimé leur confiance et amitié sur la tâche que vous vous imposez, je dois venir à mon tour vous offrir ma dette de reconnaissance et d'affection, en même temps que j'ai à vous féliciter sur les richesses que vous rencontrerez longeant çà et là la grande ligne du chemin de fer du Central Argentin, que vous allez parcourir.

Cette exploration vous en dira assez pour désabuser, en vous lisant, les trop crédules oreilles qui ont prêté maintes et maintes fois leur concours de confiance aux récits calomnieux que quelques personnes malveillantes se sont permises de répandre au détriment de ce pays et de la vérité. Votre rapport, dis-je, avec ce vous diront les colons, fera connaître la République Argentine.

Puissent ces quelques paroles de ma part faciliter votre travail, et vous-même, veuillez, etc.

LÉON CARRAUD (Valais).

---

A bord le vapeur « Primer Argentino », au port de Santa-Fé, 29 février 1878.

Bien cher Monsieur Lonfat !

Vous exprimer la joie que votre arrivée dans notre ville nous a procurée, c'est vous reporter sur les souvenirs de nos jeunes années à Champéry, canton du Valais, où vous avez été jusqu'à notre départ pour cet autre Monde, notre dévoué et très-distingué instituteur. Rien alors ne nous faisait présager que vous nous y

rejoindriez, car s'il en fut autrement, les regrets n'auraient pas été aussi profonds pour nous de vous quitter.

Les investigations que vous faites dans les colonies en particulier, et dans le pays en général, vous convaincront, nous osons l'espérer, que la République Argentine est recouverte d'un Ciel aussi bienfaisant que nul autre pays au monde ne peut dépasser, mais seulement égaler.

Les ennemis du travail et de l'économie seuls, avec les amis du désordre, pourront vous en dire autrement.

Fasse donc que votre rapport soit assez compris pour le faire connaître et vous-même, recevez, etc.

BERRAZ frères (Valais).

---

Buénos-Ayres, 12 mars 1878.

Monsieur!

Comme vous, étant venu dans ce pays pour me rendre compte de ce que l'on pouvait faire pour la production de son sol, l'expérience que j'ai acquise m'a conseillé de m'occuper essentiellement de viticulture et d'horticulture. Le résultat de cette innovation a pris un développement d'une si haute importance, que je ne puis m'empêcher de solliciter de vous, comme publiciste, une attention toute spéciale. — Le président du Département de l'agriculture, M. D. Jules Victorica, mettra à votre disposition tous les documents nécessaires à cet effet; et si, comme je l'espère, vous désiriez vous en convaincre par vous-même, vous me feriez l'honneur de vous rendre à San Martin, qui n'est qu'à cinq lieues de cette ville, où vous verriez avec surprise 80,000 milles plants de vignes et quatre mille mûriers en parfait état de prospérité. De là ne doit-on





*Silhouette. J. Chapuis.*

*Dessiné sur photographie par G. Deverin.*

Danse des GAUCHOS (campagnards indigènes).

pas conclure que ce pays a besoin d'initiateurs pour utiliser son sol si fécond. C'est à l'intelligence et au bon vouloir de ces hommes que cette terre rendra service à l'humanité par ses produits. — J'espère, M. Lonfat, que vous voudrez bien réserver dans votre ouvrage une petite place à mes expressions et croire, etc.

J. MARTINEN, à Valréas, Vaucluse (France).

---

## RAPPORT

### du Président de la République Argentine au Congrès de la nation.

Au moment de terminer l'impression de ce travail, nous recevons le Message adressé le 1<sup>er</sup> mai au Congrès de la Nation par le Président de la République Argentine, à l'occasion de l'ouverture de la session ordinaire de la présente année. Ce document remarquable nous permet de compléter nos renseignements en fournissant encore à nos lecteurs les indications suivantes :

« Le Président se félicite de voir augmenter dans toute l'étendue du pays le respect de la loi, la déférence envers les autorités nationales.

Les recettes publiques de l'année 1878 se sont élevées à 18,451,129 piastres fortes (5 francs) dépassant de deux millions les prévisions du budget et présentant une augmentation de 3,628,000 piastres ou de 24  $\frac{1}{2}$  ‰ sur les rentrées de 1877. Les dépenses réelles ont été

de 20,840,118 piastres, au lieu de 23,597,409, total des évaluations budgétaires et des crédits supplémentaires votés. Les économies réalisées ont donc été de près de trois millions et le Gouvernement est fermement décidé à limiter de plus en plus ses dépenses au strict nécessaire. On peut se faire une idée de l'efficacité du système d'économie introduit en se rappelant que les dépenses ont été en 1873 de 31 millions, en 1874 de 29 millions et en 1875 de 28,500,000 piastres.

La dette publique a été diminuée pendant l'exercice de 1878 de 2,076,000 piastres à l'étranger et de 694,000 piastres à l'intérieur. Elle s'élève aujourd'hui aux chiffres suivants : 36,309,000 dette étrangère (dont à déduire les 5,286,500 piastres en obligations encore en réserve de l'emprunt de 1871), 21,599,000 dette intérieure, soit en tout 57,886,000 piastres.

L'immigration de 1878 a atteint le chiffre de 35,876 personnes et continue à aller en augmentant. La plus grande partie des immigrants sont des agriculteurs.

Les colonies fondées par le Gouvernement national sont au nombre de 12 et contiennent une population d'environ 10,000 habitants, qui sera doublée avant deux ans. Les colonies de Santa Fé comptent aujourd'hui près de 32,000 habitants et le produit de leurs dernières récoltes est évalué à près de trois millions de piastres. L'exportation des céréales a commencé cette année sur une assez grande échelle, et plusieurs navires chargés de blé ont été expédiés depuis les colonies jusqu'en Europe et dans d'autres parties de l'Amérique.

La poste a dépensé, en 1878, 341,185 piastres et reçu par contre 323,366, soit environ 95 %<sub>00</sub> de ses frais.

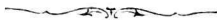
Le service des télégraphes a déjà franchi cette limite : il a produit en 1878 133,000 piastres, tandis qu'il n'en a coûté que 116,000.

Le Gouvernement s'occupe activement de l'établissement d'un hôtel des monnaies. L'ingénieur chargé d'acheter toutes les machines nécessaires pour la frappe, est déjà parti pour l'Europe.

Les statuts de la Compagnie des Terrains du Central Argentin ont été définitivement sanctionnés par le Gouvernement, et cette Compagnie est aujourd'hui mise en demeure d'achever la colonisation de ces terrains qui lui ont été concédés dans ce but.

Les provinces ont reçu du trésor national 300,000 piastres pour l'avancement de l'instruction populaire ; outre cela, le gouvernement a établi de nouvelles écoles dans les territoires nationaux et notamment dans toutes les colonies récemment fondées.

Une commission s'occupe de rédiger les statuts de l'Université de Cordova, qui comprendra les facultés de droit, de médecine, des sciences exactes, et enfin des lettres. »



## TABLE DES MATIÈRES

---

	Pages
Préface.	
Aux lecteurs : Quatre lettres d'introduction . . . .	6
Description du pays et détails historiques. . . . .	9
Climat. . . . .	31
Mœurs et population. . . . .	33
Industrie et commerce . . . . .	35
Lois internationales et voies de communications. . . .	38
Correspondances entre les colons et amis d'Europe et renseignements pratiques pour la traversée . . . .	42
Equipement, arrivée et première installation des colons	50
Description des colonies agricoles et état général des colons . . . . .	53
Lettres diverses des colons . . . . .	95
Compte-rendu du Président aux Chambres argentines .	163







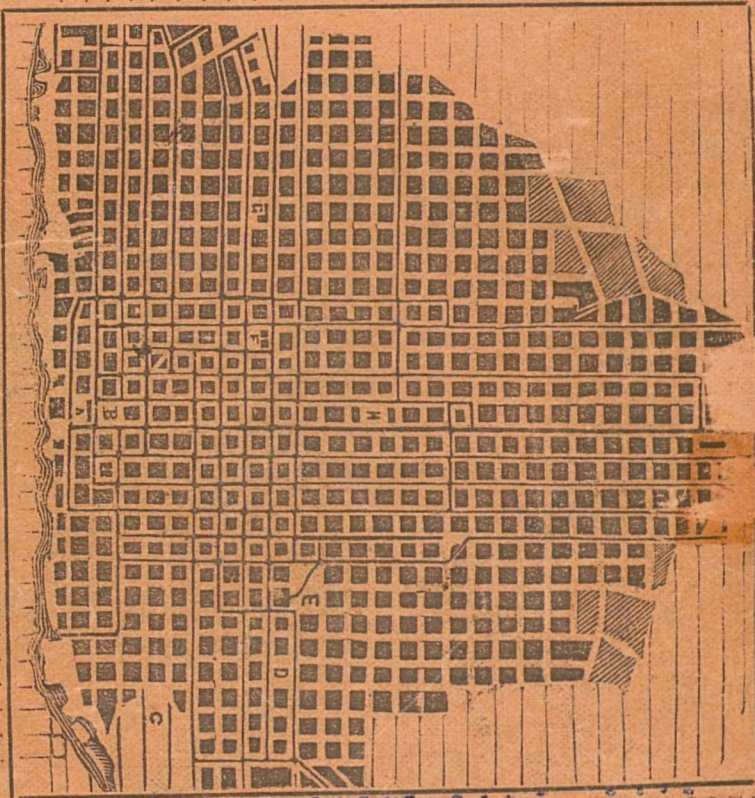




# PLAN DE LA VILLE DE BUÉNOS-AYRES

Rioja .....  
 Alamogordo .....  
 Jujuy .....  
 Misiones .....  
 Saavedra .....  
 Alberti .....  
 Mathon .....  
 Pischinella .....  
 Pasco .....  
 Rincon .....  
 Sarandi .....  
 Los Pozos .....  
 Entre Rios .....  
 Solis .....  
 Ceballos .....  
 Lorea .....  
 San José .....  
 Sgo del Estero .....  
 Salta .....  
 Lima .....  
 Pinar .....  
 Tacuari .....  
 Las Piedras .....  
 Chacabuco .....  
 Peru .....  
 Bolivar .....  
 Defusa .....  
 Batacarre .....  
 Colon .....

Caseros .....  
 Brasil .....  
 Garay .....  
 Cochabamba .....  
 San Juan .....  
 Comercio .....  
 Europa .....  
 E. Unidos .....  
 Lujan .....  
 Independencia .....  
 San Lorenzo .....  
 Chile .....  
 Mejico .....  
 Venezuela .....  
 Belgrano .....  
 Moreno .....  
 Alsina .....  
 Victoria .....  
 RIVADAVIA .....  
 Piedad .....  
 Cangallo .....  
 Cuyo .....  
 Corrientes .....  
 Parque .....  
 Tucuman .....  
 Temple .....  
 Cordoba .....  
 Paraguay .....  
 Charcas .....  
 Santa Fé .....  
 Arenales .....  
 Inneal .....



Carrizo .....  
 Montevideo .....  
 Surpacha .....  
 Esmeralda .....  
 Mampul .....  
 Florida .....  
 San Martin .....  
 Neocomquista .....  
 25 de Mayo .....  
 9 de Julio .....  
 Calles .....  
 Garinias .....  
 Montevideo .....  
 Parana .....  
 Uruguay .....  
 Talarico .....  
 Libertad .....  
 Rio Bamba .....  
 Ayacucho .....  
 Andes .....  
 Ombu .....  
 Asencio .....  
 Larrea .....  
 Paso .....  
 Castelli .....  
 C. America .....  
 N. Granada .....